

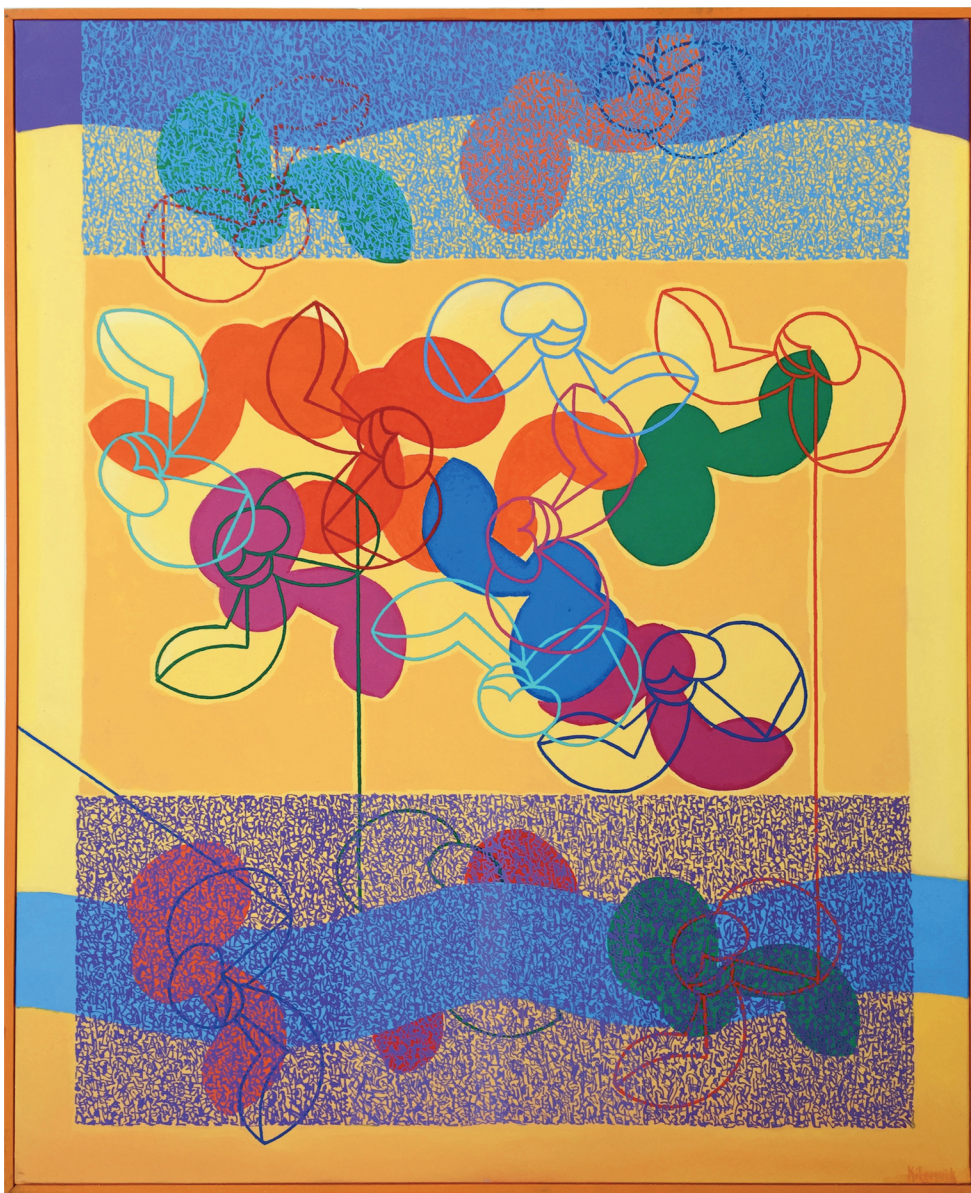
incertain regard

la revue

N°12 - mai 2016

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

PAUL KILEMNIK, SANS TITRE. TECHNIQUE MIXTE. ACQUISE PAR LA MUNICIPALITÉ D'ACHÈRES EN 2011.



Ronda Lewis, Jeanne Benameur, Martine Gouaux, Patrick Fourets, Gérard Cartier, Géraldine Serbourdin, Laure Escudier, Gérard Leyzieux, Hélène Sevestre, Cloé Dumont, Claudine Guillemain, Anne Houdry, Marie-France Le Cabellec, Dominique Guertault, Andrée Kilemnik, Paul Kilemnik, Frédéric Cubas-Glaser, Jean-Paul Gavard-Perret, Cécile Guivarch, Claude Vercey, Luce Guilbaud, Christophe Jubien, Jean-Gabriel Coscolluela, Hervé Martin, Valérie Loiseau, Jean Perguet

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle

www.incertainregard.com

Comité de rédaction :

Catherine Champolion

Véronique Forensi

Patrick Fourets

Jean-Paul Gavard-Perret

Martine Gouaux

Patrick Guillard

Claudine Guillemin

Cécile Guivarch

Solène Hazouard

Marie-France Le Cabellec

Ronda Lewis

Hervé Martin

Gérard Noiret

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue

contact@incertainregard.com

Le choix proposé doit contenir entre 1 et 10 textes, dans un seul fichier au format .doc, avec des marges verticales et horizontales de 3 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 5 lignes.

Sommaire

ÉDITORIAL P.4

Par Ronda Lewis

RENCONTRES P.5/15

Avec Jeanne Benameur, par Martine Gouaux et Patrick Fourets

INÉDIT P.12/15

Extrait de *L'oca nera*, roman en cours d'écriture de Gérard Cartier

MISCELLANÉES P.16/48

Sélection de la rédaction

Novembre en nos âmes meurt : Dark, rock et blues. Tragédie écrite, Géraldine Serbourdin

Noir - Rouge - Folie. Extraits de L'Enfant-Masque et autres, Laure Escudier

Ça le câline lascivement. Allongé(e) dans le flot des nuits et des journées, Gérard Leyzieux

Pumamarca suivi de *Voyage en Patagonie*, Hélène Sevestre

Contributions des « Chantiers d'écriture »

Un jour on m'a dit, tu deviendras artiste ! Cloé Dumont

Pays de Haute-Loire, Patrick Fourets

Revers, soupir et fleur vermeille, Martine Gouaux

Roissy en France, terminal un, porte vingt-quatre, Claudine Guillemin

Etat des choses. Hors champ. Intact, Anne Houdry

La différence, Marie-France Le Cabellec

Abécédaires du temps qui passe, Ronda Lewis, Patrick Fourets, Dominique Guertault

AUTOUR DE LA PEINTURE DE PAUL KILEMNIK P.49/52

Entretien avec Andrée Kilemnik et Frédéric Cubas-Glaser, par Martine Gouaux et Ronda Lewis

CARTES BLANCHES P.53/72

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : textes et notes

Carte blanche à Cécile Guivarch : Claude Vercey, Luce Guilbaud, Christophe Jubien, Jean-Gabriel Cosculluela

Carte blanche à Hervé Martin : rencontre avec Valérie Loiseau

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR *Homme-Dieu, Homme-Diable* P.73/81

Bertrand Vergely, Luc Ferry, Michel Onfray, Jean Meslier, Stefan Zweig, Boualem Sansal

Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE P.82/91

L'indiscipline de l'eau de Jacques Darras, Ronda Lewis

Jón Kalman Stefánsson, Claudine Guillemin

Le ramadan de la parole de Jeanne Benameur, par Patrick Fourets

NOTICES BIOGRAPHIQUES P.92/93

Éditorial

Par Ronda Lewis

Même si nous ne pouvons pas changer le monde d'un seul trait de crayon, l'écriture représente, au moins, un moyen d'en faire la compréhension. Elle exerce une influence sur les croyances et les idées, ouvrant un dialogue engagé qui, lui, prépare le terrain. D'ailleurs pour beaucoup de gens, les mots sont les seules armes qu'ils possèdent. C'est bien connu, et maintes fois répété, que la plume est une arme redoutable. Elle nous permet de nous exprimer, de partager, nous éclairer, de nous comprendre. Et la parole nous ouvre la voie/voix.

Dans ce numéro 12 nous vous offrons une palette d'écrivains qui nous guideront à travers les jours tumultueux : Géraldine Serbourdin, touchée par les actions terroristes, raille les *rimes pauvres de lâches guerriers*. Gérard Cartier saute plus loin dans le passé, et nous fait découvrir une Italie de 1945 en *chantier de Babel*. Vous trouverez ici une multitude de voix qui ouvrent un dialogue avec le lecteur, avec le passé ou l'avenir, avec l'écrivain lui-même, sans oublier le peintre phare de ce numéro, Paul Kilemnik, qui parle différemment, tout en s'exprimant dans sa propre voie engagée, dans un style unique et réfléchi, deux adjectifs qui refusent le silence.

Rencontres avec Jeanne Benameur

Par Patrick Fourets et Martine Gouaux

A l'angle de la rue des Quatre-Vents et du carrefour de l'Odéon, un café, Le Hibou. A l'étage un petit salon tapissé de bleu marine. Près d'une fenêtre, en angle de la pièce, théière et tasses sont disposées sur une table ronde ; autour, trois fauteuils que nous occupons. Jeanne Benameur, nous consacre une partie de son emploi du temps parmi ses rendez-vous parisiens. Nous sommes selon son expression dans « le temps des horloges », nécessaire, comme lui est indispensable son temps de liberté, celui de sa vie rochelaise. La liberté est la clé de l'écriture nous dit-elle en début d'entretien. Le ton est celui de la conversation, simple, ouverte. Jeanne Benameur va nous consacrer deux heures, prenant le temps de la réflexion avant chaque réponse. Pour transcrire cette conversation chacun de nous a restitué la part de ses propres questions.

Patrick Fourets

Depuis Samira dans *Samira des quatre-routes*, héroïne de son premier roman en collection jeunesse (1992), jusqu'à Etienne, Enzo et Jofranka dans *Otages intimes*, son dernier roman paru en 2015, tous les personnages de Jeanne Benameur suscitent l'empathie. J'ai constaté cette récurrence dans chacune de mes lectures, quel que soit le thème abordé.

Comme Léa et Bruno dans *Laver les ombres*, Antoine, Marcel et Thaïs dans *Les insurrections singulières*, Judith et Alain dans *Pas assez pour faire une femme*, Aurélie dans *Une heure, une vie*, Luce et « La Varienne » dans *Les Demeurées*, Yasmina dans *Pourquoi pas moi*, Bastien dans *Quitte ta mère*, tous sont par leurs questionnements des personnages qui portent l'histoire. « Plus que de personnages, je préfère parler de sorte d'émanation de moi-même. Pour cela j'ai besoin d'atteindre un certain état de vide, pour sentir, avoir des perceptions. Pour moi, tout se passe dans le corps. Je suis traversée par le monde, par exemple dans la rue, je regarde, j'écoute, je m'imprègne. L'empathie que vous ressentez est la même que celle que je ressens. Mon travail d'écriture consiste à trouver les perceptions pour dire quelqu'un. Quelqu'un va pouvoir se dire par la voix ; un autre par sa façon de tenir sa tasse, un autre par sa manière de regarder, un autre par son comportement amoureux. Mes personnages parlent très peu. Ils doivent se dire de l'intérieur. C'est ce que je recherche pour chacun d'eux. Au début, je n'avais pas conscience de ce travail. C'est en laissant venir ma propre pensée que j'ai compris. Maintenant, j'aide ce processus en me rendant libre intérieurement. Pour bien les dire, je vais à l'essentiel en écartant tout ce qui peut gêner. Mes personnages viennent « comme ça ». Ce sont mes perceptions qui me les donnent. Elles m'aident à les définir, beaucoup plus que l'idée propre de création de personnage. Je dois vraiment les sentir de l'intérieur, pour leur donner une vie, un corps. Je suis ainsi, je ressens l'empathie par le corps, donc cela se retrouve dans mon travail d'écriture. »

Les textes de Jeanne Benameur, ses romans en particulier, sont à mots comptés ; à mots choisis, simples, qui demandent réflexion et travail. Son exigence, sa quête littéraire est la simplicité dans la construction avec des images, toiles de peintres, où dominent les ciels, les éléments végétaux (l'arbre) et minéraux (la pierre revient souvent). En ce sens, sa littérature est populaire comme peuvent l'être les chansons de Georges Brassens. « Le mot populaire dans son sens profond me convient. J'apprécie Georges Brassens pour ses textes et aussi pour sa musique qui paraît toujours la même. Pourtant, ses accords à la guitare, sont difficiles à jouer. Quand je dépasse la difficulté pour atteindre quelque chose de juste, ma joie est incomparable. J'aime vraiment le mot populaire, quand il correspond au résultat d'un travail, parfois long, difficile vers la simplicité. Les écritures constamment

dans la référence m'exaspèrent. Quand je publie, j'estime que le lecteur doit pouvoir rentrer seul dans le texte qui doit être accueillant. C'est mon travail de le rendre tel. Certains textes ne le sont pas. Je cherche à rendre mes textes simples, fluides. Je veux que le lecteur puisse arriver sans rien. Tout ce dont il est porteur en tant qu'être humain doit pouvoir entrer en relation avec le texte. Et si possible, s'ouvrir. C'est mon espérance. Par comparaison je dirais qu'un texte est comme un tableau. Un tableau n'a pas besoin de commentaires. On doit pouvoir le regarder et sentir les choses. Parfois c'est difficile, voire complexe car une œuvre peut ne pas se donner au premier regard. La recherche des références culturelles doit venir après avoir reçu l'émotion.

Quand j'écris, le lecteur, je n'y pense pas. C'est moi la première lectrice. Le regard critique c'est d'abord le mien. Je suis exigeante sur ma route à moi et selon mes critères. Je travaille avec ma singularité. Chacun a la sienne. Alors, pourquoi vouloir l'accompagner ? Le lecteur sent les choses.

A propos des Demeurées, je voudrais vous faire part d'une anecdote qui illustrera mon propos. Le texte terminé, comme souvent je l'ai fait relire par un ami. Il m'a dit « quelque chose sonne faux », sans pouvoir me préciser quoi. J'ai eu un ressenti semblable. J'ai compris ce qui n'allait pas : j'avais écrit les trois personnages de la même façon. Ce qui est impossible dans la réalité. « La Varienne », la demeurée, ne peut utiliser que des phrases juxtaposées : « Il pleut, je sors, je suis mouillée ». Elle n'a pas accès aux phrases complexes qu'utilise l'institutrice « Parce qu'il pleut, je prends mon parapluie ». Quant à Luce (fille de « la Varienne »), elle vit avec des obligations. Elle est dans l'impersonnel, avec les choses qu'il faut faire et celles qu'il ne faut pas faire. Elle entrera dans le personnel en apprenant le langage. Cette justesse des personnages est mon travail d'écrivain qui doit être invisible au lecteur. En fait je dépose le texte (écriture première) puis je le travaille. »

*Pour chaque travail d'écriture, y compris dans les romans parus en collection jeunesse, j'ai perçu trois niveaux de lecture concomitants. Les personnages animent les deux premiers : l'histoire et le questionnement. Le troisième provient de l'écriture même de Jeanne Benameur. C'est à mon sens, sa signature, son art littéraire reconnaissable d'un texte à l'autre par sa rythmique et sa forme poétique. Les interrogations des personnages, nous pouvons les rencontrer dans notre quotidien : le divorce (*Une heure, une vie*), l'intégration des jeunes issus de l'immigration (*Samira des quatre-routes*), des questions de femmes (*Laver les ombres, Pas assez pour faire une femme*), des questions humaines et sociales (*Les Demeurées, Les insurrections singulières, Otages intimes*). « Quand j'écris, il y a une question humaine qui me travaille. Sinon, je n'écrirais pas. A travers mes personnages, je la travaille sur toutes ses facettes. Mes personnages peuvent réaliser ce que je ne peux pas faire en tant qu'être humain ; c'est-à-dire aller jusqu'au bout d'une pensée ou d'une réflexion. Comme individu, nous sommes tenus à un corps, à une vie, à un temps. A travers mes personnages, par le jeu de la création, je peux diversifier mes points de vue, sur une même question. Je peux mieux réfléchir une situation dite romanesque qui est à dimension humaine. Pour faire exister mes personnages, j'écarte beaucoup de choses. Je tiens à ce vide que je recherche. J'ai besoin de silence, de retrait. C'est une respiration. La respiration, le vide, le silence, c'est le temps qu'on se donne. C'est essentiel pour moi.*

Pour moi, c'est ça le roman. Si je savais à l'avance la construction, j'écrirais des formes de compte-rendu. Cela ne m'intéresserait pas. En tant qu'être humain, nous avons une cohérence, immense, inconsciente. C'est ça que je laisse se faire dans le roman. L'inconscient doit pouvoir affleurer. Ce sont les mots qui donnent forme aux grands soubassements. Il m'arrive d'écrire des passages, je sais qu'ils ne sont pas bons mais ils servent à combler un vide en attendant de trouver la suite cohérente du texte. La cohérence va venir de l'écriture. Ce n'est pas la peine de la vouloir. Elle va s'exprimer par le

langage des mots. Il y a quelque chose d'organique dans le roman. Pour Les insurrections singulières, j'ai fait une recherche et j'ai découvert que Monlevade, la ville du Brésil, a pris le nom d'un pionnier français qui a choisi d'implanter sur place une usine sidérurgique à la fin du XIX^e siècle. La question du Brésil, je l'avais posée aux ouvriers d'Arcelor Mittal. Leur réponse avait été : partir au Brésil, non. De toute façon, nous ne leur en voulons pas. Chacun doit pouvoir avoir un travail pour vivre. Une belle leçon de dignité et de générosité humaine. Par contre, Antoine, dans sa cohérence d'ouvrier, doit partir au Brésil. C'est mon évidence pour ce personnage. Comme sa fuite à moto, la rencontre avec le petit garçon et son chien et celle de Marcel. Le personnage de Marcel, la manière qu'il se dit, vient de la rencontre avec un ouvrier âgé aux « ateliers de parole » organisés par l'Association La Forge pour les ouvriers d'Arcelor Mittal et de l'expérience de ma mère, ouvrière à 13 ans. Voilà l'exemple de ma manière d'édifier un roman. Le roman ne me permet pas de résoudre, mais il me donne les moyens d'explorer chaque facette de la question. Quand j'écris, je ne sais pas où vont mes personnages. Ecrire, c'est mener une aventure avec moi-même. »

La femme est au cœur des textes de Jeanne Benameur. Arc-en-ciel de situations dans un ciel d'âges. Selon le texte ou le roman elle est enfant, adolescente, jeune femme, amante, mère. L'autobiographie affleure-t-elle ici où là ? En certains romans probablement. L'essentiel est que toutes ces femmes « se disent » à travers son propre questionnement, nourri de son expérience personnelle. « Je pense qu'on piétine dans l'histoire des femmes. Les femmes étaient en chemin. Nous sommes à l'arrêt. La femme est porteuse de peur depuis toujours. Elle a cette puissance dans le corps de mettre au monde. C'est à la fois fascinant et effrayant. Il y a chez les hommes un besoin de maîtriser les femmes : sensibles, avec une écriture féminine... L'écriture intellectuelle se veut masculine. Cela explique ma colère. Le religieux est dicté par l'homme. C'est une manière de maîtriser le corps de la femme. La femme a été un objet sexuel. On veut nous reconsidérer ainsi. Aujourd'hui, nombre de jeunes filles ont la chance d'accéder à la littérature. J'ajoute que la spiritualité ne doit pas être réservée aux religieux. Je peux sentir à l'intérieur de moi ce qu'est l'esprit sans passer par le dogme. C'est une vraie liberté contraire au retour à un contrôle qu'on veut nous imposer. »

Parmi tous les thèmes abordés, tous les questionnements proposés, il en est un universel, abordé par Antoine dans *Les insurrections singulières* : celui de la vie, de notre existence. Le parcours littéraire de Jeanne Benameur est tout entier porté par cette préoccupation. « J'accepte qu'il n'y ait pas de réponse à la question : pourquoi vit-on ? Par contre ma question est : comment vit-on ? Je suis née, mais j'ai le choix de vivre ou pas. C'est une liberté. La littérature peut permettre de m'apporter des précisions. Des réponses nous sont données par des philosophes, certes, mais comment on élabore sa propre question, voilà pour moi à quoi sert la littérature. Dans la chaîne des êtres humains, voilà mon rôle. »

Martine Gouaux

A plusieurs reprises vous avez parlé de respiration, de vide, de silence, ce sont exactement des termes, des temps que l'on se donne dans la pratique du yoga.

J'ai commencé le yoga il y a plus de trente ans, c'est une pratique quotidienne. Dans le yoga il y a une forme de méditation, mais la méditation pour elle-même qui est un peu autre chose, je ne la pratique que depuis quelques années.

A certains moments, c'est une écriture méditative qui se donne. Je reçois beaucoup de courriers de lecteurs qui disent se poser quand ils lisent... ça leur fait du bien et, du coup, ils repartent dans leur vie avec quelque chose d'apaisé, de joyeux aussi... c'est comme s'ils disaient « *on y va!... dans la vie* » !

La littérature questionne ce que c'est que vivre à travers des histoires, à travers le roman qui est un lieu extraordinaire de liberté.

Je suis aussi passée par la psychanalyse, c'est un travail important pour moi. Il a duré son temps, comme toutes les analyses ! Et puis, je n'ai pas choisi ensuite d'être analyste. Je participe par contre, à des séminaires de camarades psychanalystes pour apporter ce que je peux en parlant de la création littéraire... qui est mon lieu.

Dans *Les Demeurées*, on sent un inconscient très puissant et, ce que je trouve très intéressant c'est qu'il n'y a aucun terme de psychologie ou de psychanalyse, ce n'est que langage du corps... ou les légumes qui cuisent, le tablier pour la Varienne, la dent de lait pour Luce... c'est ça qui représente les personnages.

Oui parce que je suis du côté de la littérature et pas de la psychanalyse. La psychanalyse a été un travail intéressant pour oser me mettre en aventure. Il y a des gens qui me disent qu'écrire c'est comme une psychanalyse, moi je leur dis, non ! La psychanalyse, il faut qu'elle ait lieu avant. Quand je travaille, je travaille dans la langue, c'est là que ça se passe. C'est le rapport du corps, à la langue, au silence qui m'intéresse.

Ce que je désire dans mon travail c'est que le texte soit accessible à tout un chacun. Il n'y a aucune raison que la complexité ne soit pas accessible. La littérature est un lieu où on va plonger dans la complexité humaine. Ma mère était ma première lectrice, elle qui était fille d'émigrés italiens et n'avait que le certificat d'étude, mais à une époque où cela représentait beaucoup. Si je la voyais tiquer un peu, je me disais que quelque chose n'allait pas, que je n'étais pas assez libre ou pas assez simple. La simplicité ça se travaille. Parfois, on a des phrases qui peuvent venir, que l'on peut trouver belles, mais elles ne sont pas justes. Maintenant ma mère est morte, mais je travaille toujours sur cette ligne. La plus grande complexité doit pouvoir être lue.

Pouvez-vous nous parler des différentes étapes par lesquelles vous passez, quand vous écrivez... comment arrivez-vous à ce qui sera publiable ?

Que voulez-vous savoir ? (sourire)

Pour *Les Demeurées* par exemple, comment arrivez-vous aux mots justes, à ceux qui vous plaisent, ceux qui conviennent et que vous allez garder ?

En ce moment, il se passe avec un texte que je suis en train d'écrire, la même chose qu'avec *Les Demeurées*. Cela fait peut-être dix ans qu'il travaille à l'intérieur, que j'ai juste quelque chose de ténu, par rapport à un enfant*. Evidemment cet enfant n'existe pas... Je serais bien incapable de vous dire les étapes de travail, là. Mais c'est ça le plus grand travail, en réalité. A partir du moment où je me mets à ma table, je l'ai fait début janvier, j'ai l'impression que les trois-quarts du travail sont déjà faits. Quand le texte arrive, je ne sais pourtant pas ce que je vais écrire, je sais juste que je suis dans l'état où je peux écrire... C'est pour cela que je veux une vie très ouverte, parce

* Il s'agit du petit Elias avec son chien dans *Les insurrections singulières*.

qu'il faut que je puisse écrire au moment où j'en ai besoin. Ce n'est donc pas le moment d'avoir un rendez-vous ou de devoir parler en public.

Donc le texte arrive... je travaille plutôt le matin... je commence la journée avec du yoga, de la méditation, mais parfois c'est l'écriture qui va être une forme de méditation, qui va s'imposer tout de suite. Je n'ai pas de rituel, j'essaie de faire ce que je sens... et je retravaille beaucoup... Par exemple en ce moment, dans ce que j'écris, c'est curieux, il y a des passages qui se donnent extrêmement travaillés... je n'y touche pas, je fais confiance au fait qu'ensuite, à la relecture, ça va bouger. D'une façon générale j'enlève beaucoup, je trouve que l'on écrit trop.

Un mot concentre beaucoup de sens

Parce qu'un mot a sa vibration, c'est la puissance du langage, ça c'est ce que les gens appellent l'écriture poétique... c'est quand on sent bien la densité, la vibration d'un mot. Si le mot est bon les gens le sentent.

Pour *Les Demeurées* il y a eu un re-travail qui a été jubilatoire ! Une fois que tout a été écrit, un ami d'écriture a lu mon texte, il le trouvait intéressant mais n'arrivait pas à trouver ce qui n'était pas juste. Il ne me plaisait pas non plus. Au bout de deux heures nous n'avions rien trouvé mais ça m'a mise en route. Quand je suis rentrée à la maison, j'ai compris que j'écrivais mes trois personnages de la même façon : Luce, La Varienne et Mademoiselle Solange. C'était impossible car elles n'avaient pas la même façon de sentir le monde. Alors j'ai retravaillé La Varienne en me disant : comment elle vit ? Elle vit en voyant une chose, puis en entendant une chose, elle ne fait pas de lien. Ce sont des phrases juxtaposées qu'il faut, puisque dans sa tête ça se passe comme ça. Le monde est, pour elle, une sorte de kaléidoscope.

Mademoiselle Solange elle, elle fait les subordinations, elle est capable de dire : parce qu'il pleut je prends mon parapluie. Et donc j'ai repris le texte en me disant : c'est comme ça que l'on va entrer à l'intérieur de chacun des personnages.

Quant à Luce, elle vit avec des obligations, elle est prise dans les «il faut» de la mère, elle est dans l'impersonnel qu'elle quitte petit à petit lorsqu'elle rentre dans le langage. Elle est dans le mode impersonnel.

Donc j'ai travaillé les trois personnages de cette façon-là, et j'espère bien que personne ne le voit, parce que c'est mon travail, celui de l'écrivain, de faire en sorte que le lecteur puisse être accueilli sans avoir à réfléchir. La pensée du lecteur va pouvoir se faire ensuite tranquillement à l'intérieur du texte.

Voilà ! Cela vous donne les étapes de mon travail.

Cela fait quinze ans que *Les Demeurées* est sorti, je pense que j'ai beaucoup travaillé depuis, ce qui fait que le texte qui va arriver maintenant ne tombera pas dans ce défaut-là en écriture première. Il est déjà travaillé mais il y aura, j'imagine, encore beaucoup à faire. Pour l'instant, je ne sais pas comment ça va se passer pour l'enfant dans ce nouveau texte... je verrai à la fin !

Avant la fin de l'entretien j'aimerais que vous nous parliez de vos références philosophiques, de celles qui vous ont formée. Elles peuvent être silencieuses mais elles opèrent tout de même.

Quand j'étais jeune j'ai fait des études de lettres et j'ai continué avec la philosophie, ça m'intéressait, c'était juste pour moi. Mes parents n'étaient pas ouverts à l'art mais j'ai découvert l'histoire de l'art, ils n'étaient pas non plus des lecteurs, il n'y avait pas de bibliothèque à la maison. Ces choses là se sont faites au fil du temps et je m'en suis donné le droit. J'ai fait aussi un conservatoire de chant, du théâtre pendant des années, pour découvrir que je n'aimais pas être sur scène, même si ça marchait bien. Ce n'est pas mon lieu. J'ai fait aussi de la danse.

Bien sûr que toutes ces choses là accompagnent ma vie, mais c'est l'écriture qui a... pris le centre de mon travail. Aujourd'hui, je suis à un point où je redécouvre... c'est à dire que je pratique la peinture. Cela m'est possible parce qu'il y a eu un long processus d'intégration, d'incorporation. Je lis, par exemple en ce moment, avec un bonheur total, Jean-François Billeter, il publie chez Allia. Voilà un homme qui a dépassé le stade de la philosophie. J'étais ce matin en train de le lire, il parle de l'importance du corps... et je me dis : il faut que je lui écrive, qu'on ait une correspondance... Il a bien compris que la pensée c'est du corps, c'est notre corps qui pense, et il parle de l'arrêt, de l'immobilité, du silence, pour pouvoir entrer là-dedans.

Avant, quand j'étais jeune, j'étais plutôt du côté de... Kant. Il parle de l'intuition intellectuelle pour dire que l'être humain ne peut pas y accéder. C'était une question très importante, très forte pour moi. Mais je me disais : « *pourquoi croit-il qu'on ne peut pas y accéder ?* ». Aujourd'hui, je pense que ce que je fais... ou quelqu'un comme Billeter... sa façon de penser la pensée, c'est ça l'intuition intellectuelle !

J'ai lu Hannah Arendt, elle fait partie de mes grandes lectures, Platon et d'autres... et aussi Montaigne, qui est un grand philosophe, vraiment. Et quand je lis Virginia Woolf qui est quand même pour moi une « grande chérie », en tant que lectrice, c'est une philosophe. La philosophie n'est pas que dans les livres de philo, la vraie philosophie est partout, là où on la met en acte. On peut la trouver bien sûr, dans la littérature.

Quelqu'un comme John Berger, je ne le dirai jamais assez, lisez John Berger ! Voilà quelqu'un qui, encore, est un contemporain, qui vit, et que plein de gens ne connaissent pas... même des libraires ! Il a une carrière d'écriture derrière lui qui est magnifique et c'est un penseur d'aujourd'hui. Il a un engagement très important. Il a aussi tout un travail sur la peinture, il a été peintre, il l'est encore.

Avec Yves, son fils (qui est peintre aussi), on a fait à Arles l'année dernière un week-end de spiritualité laïque. John n'a pas pu venir, mais avec Yves on a vraiment eu de belles conversations.

Avant de nous séparer je voudrais vous parler d'Alexandre Hollan. C'est un peintre qui compte beaucoup pour moi, son travail m'accompagne depuis des années. Je parle de lui dans *Les insurrections singulières**. Il a publié son journal *Je suis ce que je vois* (éditions Le temps qu'il fait) qui est un livre de réflexions sur ce qu'est l'acte créateur. C'est à mon sens un écrit philosophique. Il expose en ce moment à la galerie La Forest Divonne jusqu'au 30 avril. Ca vaut le coup ! Il introduit la couleur, il va vers l'épure !... Je suis curieuse d'aller voir son travail... j'y vais demain !

Page 108 : il s'agit d'une toile intitulée "*Vie Silencieuse*".

Jeanne Benameur fait parler Marcel : « j'aime bien m'installer ici quelques fois et juste la contempler, c'est une façon de me vider de tout, de réfléchir tranquillement. Quand je sors d'ici je sais toujours ce que je dois faire ou pas ».



sans titre - technique mixte

Inédit

Gérard Cartier

LE BORDEL

(extrait de *L'Oca nera*, roman en cours d'écriture)

La patronne de la pension est courte, épaisse, c'est une sorte de Milly Mathis évadée de Zurich et teinte à la bière. Sans doute a-t-elle deviné la situation délicate du couple (elle les dévisage en plissant les yeux avant de se racler la gorge d'un pitoyable : *Dieses arm Deutschland...*) car elle accepte sans rechigner les cartes de reconnaissance qu'Hélène a négociées à Milan quinze jours auparavant. Hélène, les traits indécis, nimbés par le tampon du Comando di Piazza, la voilà redevenue jeune fille par la magie d'un nom, rendue aux rêveries vagues du lycée, son professeur de philosophie près d'elle, comme sur la photo de classe qui fut longtemps accrochée dans leur chambre - tous deux assis au premier plan, bras croisés, fixant l'œil caché sous le drap noir, elle sévère, butée, la volonté raidie sur son amour naissant, lui calme et sûr de lui, comme il l'est encore au milieu des périls, arrêtant d'un geste la main qui s'apprête à tracer Delaveau sur le registre de la pension et à ressusciter auprès d'Hélène le mieux aimé de ses frères, Georges, que les tranchées de la Somme ont jadis avalé. L'apocryphe Milly referme le Livre et se contente, par mansuétude, d'augmenter le tarif de moitié : en cas de contrôle, ils n'auront qu'à dire qu'ils viennent d'arriver à Gênes. Mais quelque chose la tourmente, que le couple craint de deviner, avant qu'au terme d'un discours entortillé elle ne s'enquière de leur situation matrimoniale - soupçon qui flatte Hélène et la fait rire doucement. Deux lits de fer qui couinent, un lavabo nu, une armoire, du papier huilé aux fenêtres. Sans le faquin qui leur a trouvé cette soupente après deux tentatives dans des maisons sordides bondées jusqu'au dernier cagibi, Dieu sait où ils auraient échoué.

La maison craque toute la nuit, comme si alors seulement elle se mettait à vivre. Des chuchotis, des pas de souris, tout un peuple d'esprits chassés des immeubles éventrés par les bombardements s'est réfugié là. Lui, Georges (appelons-le ainsi, puisque c'est écrit sur sa carte de reconnaissance), il n'en a cure. Hélène, non. Elle écoute sans trouver le sommeil. Plutôt que des esprits, ce seront ceux qui les poursuivent depuis Naturns, que la fourbe Alémanique a introduits en secret : ils gravissent furtivement les escaliers et s'embusquent devant leur porte, ils sont là, l'œil dans la serrure, sondant les ténèbres avant d'enfoncer le battant d'un coup d'épaule. Puis une porte murmure au bout du couloir, on entend un bref éclat de rire et la clef qui tourne bruyamment dans le palastre. La pension est une ruche, on y croise souvent des gens nouveaux, peut-être fait-elle hôtel. Ce n'est qu'après quinze jours, sortant de la chambre à l'improviste, une nuit, qu'Hélène s'avise de la raison sociale de l'établissement. La jeune femme de la chambre du fond, croisée il y a une semaine avec un bel homme aux cheveux grisonnants, est maintenant accompagnée d'un nègre à moitié ivre qu'elle soutient sous l'aisselle en le guidant dans le couloir, un marin à en juger par ses habits - non pas l'un de ces Éthiopiens au teint mordoré qu'on rencontre parfois sur les quais, importé dans les cales des destroyers de l'Esercito Reale pour suppléer les légions romaines, mais un vrai noir, de ceux qu'on a vu danser demi nus en 31 dans les pavillons de l'AOF, sinon que le drapeau américain est cousu sur sa manche : sans doute échappé d'un des croiseurs de l'US Navy qui mouille dans le port. L'aventure la divertit et la rassure un peu. Qui s'aviserait de venir les chercher au fond d'un bordel ?

L'été s'est abattu. Ils fréquentent les plages, comme si de rien n'était, ou déambulent sur le port, si pittoresque avec ses navires arborant tous les alphabets du monde, βουστροφηδόν , Boğaziçi, ميناء صيد, черная море III, tant de langues qu'ils ne connaîtront jamais, tant de vocables secs ou délicieux au milieu de quoi se cache peut-être celui qui pourrait les sauver - depuis qu'ils sont à Gênes, ils cherchent un moyen discret de passer en Espagne, confusément aidés par un ami de Milly, un ancien instituteur du Val d'Aoste à peine élargi des geôles de Marassi où l'avaient jeté ses sympathies pour la République Sociale. Dans le quartier du port, ravagé par les forteresses volantes qui ont taraudé les immeubles et ponctué les rues de chicots carbonisés, règne une activité désordonnée. C'est le chantier de Babel, de toutes parts sont dressés des échelles, des échafaudages, des équerres de bois soutenant des ruines vertigineuses, l'aiguille mobile des grues s'affole, le soleil tourne à rebours, des charges volent, suspendues à une chèvre hydraulique, à un treuil, à un simple madrier jaillissant d'une fenêtre et nanti d'un palan au bout duquel oscille un couffin d'osier qui emporte des sacs de ciment ou de plâtre, des bobines de fil électrique, des radiateurs, et même des hommes : insouciant, sifflotant entre ciel et terre, une cigarette qui charbonne au coin des lèvres, tandis qu'un camarade tire à lui la corde qui descend par saccades – on voit à chaque mouvement de ses bras les couples de poulies tourner en piaulant avant de s'immobiliser, l'homme du bas figé, un pied sur la corde qui serpente à terre, retenant d'une main la charge, essuyant de la manche son front luisant de sueur, puis les deux mains de nouveau réunies comme un sonneur de cloches, tirant sur la corde dans un court ahan tandis que l'homme suspendu s'élève d'un demi-mètre, son mégot maintenant éteint collé à la lèvre inférieure, chantant on ne sait quoi, une romance napolitaine ou un chant de partisans.

Georges sait maintenant assez d'italien pour lire les journaux. La guerre n'est finie qu'en apparence. Tous les jours ce sont de nouvelles péripéties, des hommes travestis poursuivent dans l'ombre d'autres hommes travestis, on enlève au petit matin un faux consul de France ou un prétendu capucin, cela fait quelques lignes dans Il Secolo. C'est ainsi qu'à la fin juin 45 Georges apprend qu'on a arrêté Darnand, le boulanger psychiatre, le führer de la Milice, passé en août 44 dans la Waffen SS puis chargé de l'Intérieur à Sigmaringen et reparti presque aussitôt faire le coup de main avec les chemises noires de la République de Salò : on vient de le retrouver dans un couvent de la Valtellina. Quelques jours plus tard - ou n'était-ce pas plus tôt ? Un nuage de poussière flotte sur les talons du couple en fuite, obscurcissant tout, brouillant les dates, les noms et les événements -, alors qu'ils se promènent sur les plages grises de la Riviera, Georges tire brusquement de sa poche un numéro du Secolo plié en huit (le papier manque, les journaux ne sont qu'une double feuille où tout s'entasse en vrac, les négociations sur le statut de Berlin avec les notules d'état-civil, les progrès de l'épuration et le programme des cinémas... à l'America on passe Le dictateur, qu'on n'avait pas encore pu voir en Italie, et ceux qui tendaient fiévreusement le bras au passage du Duce s'esclaffent à présent à chaque apparition de Benigno Napoleoni...), il le déplie soigneusement et pose le doigt sur un article de dix lignes. Hélène le parcourt en butant sur les mots et blêmit. Il ricane : Ne t'inquiète pas ! Ne suis-je pas en sursis depuis la Somme ?

Leur petit pécule a vite fondu. Pour subsister, l'un traduit en français des brochures commerciales, le plus souvent composées à la diable, l'autre fait des travaux de couture pour la patronne. Ces demoiselles ne semblent pas avoir de talent pour l'aiguille et, même s'il ne leur reste pas longtemps sur la peau, ou à cause de cela (tous les clients n'augmentent pas leur plaisir à le retarder) leur trousseau s'use vite. Hélène recoud les boutons, retaille les jupes et les corsages ; la patronne a même poussé la confiance jusqu'à lui donner à ravauder certains chiffons de dentelles que l'ancienne khâgneuse ne soupçonnait pas qu'on pût porter. Mais plus la chose est légère, mieux la tâche est rétribuée. C'est ainsi que par une économie singulière on voyait les

furieuses bordées abritées dans les chambres se changer en accrocs sur des satins raffinés puis se convertir en fil de soie et en aiguilles de 12 avant, suprême rédemption, de se transfigurer en poèmes : Georges écume les bouquinistes et, avec l'argent gagné par Hélène, il s'empare de tout ce qui est italien et revient à la ligne avant la marge. Il lit maintenant Dante à livre ouvert et, tandis qu'elle reprend ses petits linges, une pelote d'épingles au poignet, il psalmodie les vers en veillant à fondre les voyelles, comme il se doit, avant de traduire à haute voix pour Hélène, la conduisant de terrasse en terrasse (elle se plaît assez aux poètes pour en oublier d'écouter l'escalier craquer et les portes gémir), non à travers les seuls cercles de l'enfer, comme le font les esprits exaltés, mais jusque sur les gradins du Purgatoire – quant aux neufs ciels du Paradis, c'est bien trop d'éther. Après les poètes, quoiqu'athée depuis toujours, Georges s'empare de la Bible que sa compagne vient d'acquérir; puis (curiosité, faiblesse, dissimulation ?) il se plonge dans les mystiques.

Près de deux ans ont passé. Un jour, vers midi, la police déboule dans la pension, et fouille chaque recoin à la recherche de cigarettes de contrebande – on ne peut faire dix pas sur le port sans être accosté par un drôle qui vous glisse à l'oreille : Américaine, dottore ! Mais c'est un autre genre de stupéfiant que l'on trafique ici, en toute légalité peut-être, car les carabiniers ne semblent pas s'étonner du nombre de jeunes femmes endormies dans les réduits ni des accessoires cachés sous les lits, dont elles pimentent leurs jeux. Ils fouillent sans conviction la chambre des Français (ils ont remarqué au chevet le missel des dimanches et, à même le plancher, serrés contre un mur au milieu des poètes, la Bible et les cuirs boucanés des Docteurs de l'Église), mais ils s'inquiètent eux aussi de la situation matrimoniale du couple. Et voilà que l'ancien philosophe (sinon la barbe, coupée ras, il tient maintenant du moine déchaux, le visage hâve bosselé par les os, les paupières fendues d'un coup de rasoir, le torse flottant sous sa chemise de lin) les entreprend dans l'italien de Foscolo, ornant son discours de vocatifs trouvés dans le graduel, prenant l'Éternel à témoin, la paume ouverte vers le ciel (Quel comédien ! se dit Hélène : aussi habile à jouer le Boulevard dans la soupente d'un bordel qu'à incarner la tragédie à la tribune du Vélodrome d'Hiver...), avant de désigner sans un mot la femme rassemblée sur sa chaise, encore plus décharnée que lui, les mains déchirées de plaies, le cou et les poignets cloquelés par la gale, sœur de ces rescapées des camps de Prusse ou de Pologne qui débarquaient des trains au printemps 45, semblant dire : croyez-vous que je vivrais avec cet épouvantail si je n'y étais pas contraint par une nécessité plus forte que la lubricité... les carabiniers battant prudemment en retraite, repassant la porte en s'excusant, se rabattant sur les demoiselles.

Mais le lendemain, malgré les piques de son conjoint, tourmentée par un remords qu'elle n'aurait pas cru pouvoir éprouver, Hélène aborde le prêtre de la paroisse. Elle lui dit son désir de revenir à Dieu, de placer son couple sous Sa sauvegarde, puis, la nuque inclinée sous la grande peinture du Christ aux liens qui orne la sacristie, elle lui confie son terrible secret. Le carme ne dit rien, il lève le front sans la quitter des yeux, comme s'il dirigeait vers le Christ l'œil intérieur dont ces sortes de gens sont munis, et il la fait répéter, à demi incrédule, avant de demander à parler à son compagnon. Les voilà dans la main de l'Église, qui n'aime rien tant que les pêcheurs. Et quelques jours plus tard, vers le soir, feignant de ne rien voir des pratiques de la pension, ou aveugle aux turpitudes humaines, exhaussé par les Pater au dessus de ce triste séjour, le carme frappe à leur chambre et, l'encensoir à bout de bras, parcourt la soupente à petits pas, l'enfumant d'encens et de bénédictions avant de tirer une chaise près de son hôte, qu'une bronchite a jeté au lit. Le malade erre un moment dans l'avant-guerre puis, ne pouvant différer plus longtemps le terrible secret, inquiet des créatures plus ou moins stipendiées par la police dont l'oreille traîne aux portes, si légères qu'elles ne cachent presque rien des murmures sucrés et des gémissements, il tire du chevet son Lexicon, ouvre le jeu en éventail d'un mouvement du pouce et y choisit dix

cartes qu'il pose une à une sur le drap jusqu'à former les deux mots qui disent tout - et tandis que le carme considère ceux-ci en silence, cherchant à se rappeler où diable et à quel propos il a lu ce prénom et ce nom, le porteur du patronyme calcule mentalement le total des points inscrits sur les cartes : 86. Avec une telle main, impossible de perdre.

Quelques semaines plus tard, débarquant d'Argentine où il s'employait aux œuvres des missions, un frère mariste vient héberger dans l'étrange pension où, après les guaranis, il entreprend d'évangéliser les filles. Il est lui aussi du Val d'Aoste, il parle français et prend en sympathie le couple de galeux réfugié dans la soupente. Il se fait fort de leur obtenir d'authentiques cartes d'identité françaises qui leur permettront de se déclarer aux autorités locales, comme la loi l'exige à présent des étrangers : il suffit qu'ils se dotent d'un nom. Le soi-disant Georges Delaveau se choisit pour prénom le saint du jour, Joseph, et il s'approprie le nom de jeune fille de sa mère, Le Roux ; quant à Hélène, qui veut rester Hélène, son époux lui souffle, en réprimant une sourde envie de rire, ce qui servait de nom à sa belle-mère quand elle était jeune fille : Buridant – la famille d'Hélène est une fable, on y passe de l'âne au veau sans se départir de sa gravité. Et tandis que le carme s'affaire au salut de leur âme (c'est chose malaisée, il y faut des prières, et le nihil obstat de la Sacrée Congrégation des Pénitences), le mariste s'emploie à leur salut terrestre. Il est en relation avec les Filles de Marie Auxiliatrice de Turin, des salésiennes de Don Bosco (si Georges, ou plutôt Joseph, car le frère a tenu parole, a désormais une assez grande familiarité avec l'extase et l'effusion mystique, il se perd encore dans la jungle des ordres, obédiences, confréries, instituts, règles et congrégations qui composent les bataillons de l'Église militante), lesquelles ont entrepris d'essaimer au Nouveau Monde et ont besoin d'hommes de l'art pour y bâtir leur couvent : Joseph sera architecte. Il lui faut seulement se transférer à Turin pour y faire établir les papiers nécessaires au grand bond dans l'inconnu.

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Novembre en nos âmes meurt

Géraldine Serbourdin

Dark, rock et blues

Dans le mois de la mémoire

des larmes ont coulé

sur des morts trop neuves,

ramassées sur les terrasses encore humides

des coulées de mousses bues dans la liesse,

se mêlant à du sang sur du metal hurlant.

Dans le mois du souvenir

des corps se traînent et s'en vont du canal, nous laissent, les suivant
blessés en dedans. Pâles et pantelants.

Dans le mois du recueillement

le silence a été troué de balles, la terreur a fait taire l'éternité.

Dans le mois du passé

un présent sanglant s'est imposé

et des corps sont tombés en cet automne malade où nous nous raccrochons aux branches des
drapeaux.

Dark

Rock

et blues.

Tragédie écrite

Les noms des morts énumérés aplatis sur la page déroulés par des voix écrasés par les encres
recouverts par des mots peur haine pardon mémoire amour hommage jamais ne diront la vie
tuée jamais ne diront les corps abattus la vie finie jamais ne seront un cri des noms sont écrits
noir sur noir et des pages entières se tournent vers l'oubli la vie reprend ses droits et des verbes
au passé trop tôt employé racontent les chemins arrêtés les passions enterrées les sourires figés
la fin la guerre est déclarée et

les disparus disparus les vivants vivants

Laure Escudier

Noir - Rouge - Folie

Noir - Rouge - Folie
et cette respiration indestructible en réponse à l'horreur
Terreur et cette nuit blanche - cercles de cendres
Ici - ce bleu autour d'un cou fragilisé qui se tend
mais Demeure impénétrable - à conserver (*permettre l'élan pur qui jamais ne s'éteint*)
- rester rester rester ce Marbre furieux qui jamais ne flanche
- aimer aimer aimer - seule échappatoire - Flambeau - remède
pleurer - car souvent il le faut - tous, au même instant, les yeux Ouverts
la Vie la Vie la Vie la Vie la Vie
qu'existe-t-il de plus grand que la Vie

Noir - Rouge - Folie
la flaque grandit, atterrement-stupéfaction-traumatisme et la peur - *inspirer l'oxygène*
vite vite Vite

amis amants aimants proches familles inconnus univers autres altérités mystérieuses -
prières - souffrances partagées - pensées dans nos âmes-voyageuses/auprès de Vous -
sanglots-Unissons
que ce noir parte en lambeau/qu'il soit écume d'un instant de grâce
tandis que le Bleu jaillit - encre fière
Force étendue - horizon clair - recouvrement des Douleurs
les Mots si faibles - mais cet Espace entre eux - Forme Immense
la Vie la Vie la Vie la Vie la Vie
l'Amour l'Amour l'Amour l'Amour l'Amour
qu'existe-t-il de plus grand que la Vie - et l'Amour de la Vie

(Texte en hommage aux victimes des attentats du 13 novembre 2015)

parfums de mer - Hier - passante émerveillée

(extrait de *L'Enfant-Masque*)

une enfance bleue et or

Derrière les mots silencieux, j'entends - je vois. Hier / Demain, se rappeler,
impossible

Ces lignes qui passent d'un voyage à un autre - quelques soupirs

Hier, cette ombre était blanche, l'eau claire, les parfums du sud

ces arbres érigés, couverts d'aiguilles, d'oiseaux siffleurs, de brumes de soleil
- sous ciel bleu / bleu / si Bleu que le souvenir fond

le vol d'une pensée qui grimpe depuis la mer, allant vers ces collines
solitaires et brûlées, premières escapades.

l'Enfant qui avance, cœur Battant, main solidement ancrée dans son rêve
tranquille. Lui - moi - un autre. une larme. mais ce n'est rien
une Passante

Sérénité de saveurs - une vie qui s'étire. Là-bas, entre les formes oblongues et
majestueuses, un peu molles, qui s'enroulent autour des corps du monde, une petite
perle de joie, éclatante, force les limitations du jour.

Sur les plages de rochers, les enfants jouent

ils ne sont pas seuls, et pourtant, l'ombre de leurs corps se dépose, infernale,
répercutée, multipliée par l'écume murmurante

Je vois

cette main immense qui jaillit, arpente les prunelles du monde,
dévale ces longues ruelles tournoyantes, s'imprègne d'odeurs, de mots, de chansons,
de rires, de soupirs et d'étreintes, puis ce Rien qui grandit, encadre la ville, les
maisons, les pins, les lauriers rouges, les algues, les bateaux, les touristes,
les inconnus qui voyagent

ce n'est Rien - Ici - je suis - je respire - et c'est pourtant : la nuit passée qui
surgit avec ses douces embardées.

- bonheur / malheur - que d'idioties fades et brutales.

il n'y a Rien. Ou tout - tout est Là - inscription au sein d'un cœur choisi - perdu.

regrets ; non.

Saisissement. Frémissements - envie d'aller

de revêtir ce tissu friable et Charnel auréolé d'ondées, de vagues, de sel
paisible

tirer la couverture molle des baisers inventés

Aspirer la brise montante

Je regarde ce qui ne se voit pas et pourtant, je Vois. Pourquoi ?
Les mots ne s'exclament plus / silence, sont devenus.

Ici ; une Enfant entreprend la Chevauchée bleue
d'un pas de Flamme, Elle dévie et sillonne ce sentier ocre.

Terre - arbustes - eau miraculeuse

Elle existe sans passé, sans avenir - feuille déportée dans le vent de
l'Innocence

Fusion

(extrait de *L'Enfant-Masque*)

L'Enfant s'avance. Elle Cherche

la mer-Colère la mer-Douleur

Les pas dans le sable et les grains envolés, les frissons d'un destin intercepté.
Elle ne peut pas parler, le monde est

opaque.

Sa tête balance - corps démembré. Solitude au centre d'un quotidien

Pâle étoile éteinte. Cris autour d'Elle. Folies.

Les bras du rêve entourent son petit corps tremblant. Elle inspire et s'accroche.
Ici, la journée commence

vide - rouge - perception symbolique.

Les pores emmêlés dans les Torpeurs maritimes / les pupilles ficelées.

Arrêt sur image. *Brune mélancolie*. Les humains falsifiés psalmodient leurs
incapacités. L'enfant pleure de n'être qu'une enfant limitée.

et cette Main blanche immense et pesante - un appel du futur. Les
époques se mélangent ; rien ne se perd. Dans les fissures du Présent, se glissent les
parcelles intemporelles d'un être éclaté.

Dissection

(extrait de *L'Enfant-Masque*)

ce Masque est un affreux dissecteur de conscience.

Flambée sous les remords. Il rugit. D'un Passé il fait un Présent - d'un
Hier un Demain, d'une terminaison un commencement. Il se rit de nous, de moi, de
vous. L'enfant se cabre et n'est qu'une vieille dame en partance

pour le Silence

un adulte brimé - forcé - tendu. Un nouveau-né perdu sous les chapiteaux du
possible.

Peser, gémir - forcer les bracelets serrés. Ouvrir la vitre - inspirer - méditer. Ne
pas avoir peur de ce noir qui grandit, imperturbable, funeste

gondolant sous les liqueurs d'âmes évaporées, l'être s'installe dans
un fauteuil de cristal.

Puis observer : que reste-t-il ?

Lui - Elle - nous - vous - eux - Autres - autrement vivre

Un creux dans le sable devenu Terre devenu Pierre. Mots jetés contre voiliers
au départ.

alors, étendue dans les grains purifiés, l'Enfant s'endort,

unifiée

si le Cri s'en va, la peau revient.

Surgissement Sonore (extrait de *L'Enfant-Masque*)

Un son pourfend l'air - futilité soudain magnifiée. L'eau coule sous le voile
pourpre - l'Enfant s'efface. Derrière les tournures d'un univers périmé,
l'harmonie se brise. L'arc féroce brutalise l'ennui et je me lève. Les bulles d'air
craquent - on ne saisit qu'une pulsation sèche fuselée, déviée.

L'évidement d'une Existence. La nuit Exfoliée.

Rideau mutique - filets sonores - congestions d'instincts fluides.

Perception d'une main longue si longue si peu courte aux ongles sales si sales
que je n'en sais plus rien si ce n'est Il ne faut pas croire ce qui rebute ainsi -
puis je souffle

La griffe devenue reine en ce mot testamentaire - fuite d'une oreille sourde.

L'appel est un Hurlement - l'Enfant brandit son torse encore frêle et androgyne
puis se reprend se déprend arpente l'armée de souvenirs qui n'en sont pas encore -
car elle n'est qu'une Enfant - passé n'existe pas.

Assourdissants...

Crissements d'Ardeurs

La Lune circule sous son avant-bras - elle n'a ni poil ni Poids - encore
imberbe elle danse sous l'arc étoilé de son entièreté féconde. Cambrures

Tunique-préhension de mystère.

- filets dans ses yeux rêveurs -

L'Enfant-Intempérance choisit son chemin

lui - particule émiétée - corps partagé d'espace

il est

- silence - intensité -

ces regardés du vulnérable auprès des ans

vrillés

cet organe incrédule d'une autre altérité

le masque

Ce Masque :

- friction - décadence implorée d'horizon -

portion d'un hasard abîmé

lui - enveloppé de vie-poussière de vie-lumière de vie-candeur -

timidité sensualité

il respire - papillons de sonorités déposés sur fil aqueux -

rires soupirs

lèvres entrouvertes au baiser ivre

trouble forcé

parfois - il se soulève - au ciel déprend son âme folle édulcorée

âme-silence qui - désinence - étire l'impulsion

jette ses membres - emporte insère plonge - déroule et tord

sa vigueur lunaire et mutilée

- peaux frôlées - peaux grelottantes - extra-peaux qui se retirent -

lui - sillon fragile

sous les pieds d'un géant de plume - il écarte ses cils et recueille une larme rouge

il est - balancements multiples - écartelés - pulvérisés d'espaces

nocturnes - glacés - énigmatiques

baissant ses joues - paupières ficelées

- il joue à vivre, joue à nouveau - enfant candide

tandis que l'immensité - autour - brandit la nuit sur drapeau-noir drapeau-crêpuscule

tissu pliable, étrangement pesant

il se transforme - corps désintégré intégré vaporisé annoté plié déplié sur le support

tendu entre les bâtisses jumelées du rien

du peut-être

du mot qui n'exprime pas - ou parfois : l'épanchement de l'intuition

l'appel funambulesque

- arc effrangé des pulsions viles -

il serait - cet épicycentre volatil - goûts ferreux - sang perduré

d'une main lactescente - griffes
épuisant l'amarrage funéraire de sa véhémence

mais il se tait - observe les résonances
- échos spatialisés de sa présence vérifiée -
clôt ses envies
s'amenuise
happe l'effluve apaisant d'un drap d'oxygène dont la tension furieuse
embaume sens exaltés - ouverts - frétilants

lui - atomes fondus - multiplicité - balbutiement de vie
peut-être n'est-il plus
- cette extension dissoute -

les ruines - parois molles - dégoulinent
épurant l'onde déportée de son absence turgescente
- vie-vierge-omniprésente-incandescente -
imperceptible
manipulée

il luit
lui - lui - lui
- ...

ou bien, peut-être, sans préhension d'un univers partiel...
l'autre
- là-bas - ombré - tache furibonde englobée - sous branchages excessifs

- cet Autre sans contour -
pâle convulsion
arcane vespéral

gouffres - hors visage

Le creux s'ouvre - fusion des hordes / l'ombre s'avance
la margelle de ce puits sans fond est cassante friable le silence reconstruit la non-Vie
ici ; quelle recrudescence d'un autre Instant
par ces ornements fins d'un autre Visage

- écrasante suspicion -

se souvenir des taches lourdes des rires faux des spasmes délirants
se vêtir d'une robe-sang d'un œil-arme d'un geste-densité

et cette pulsion de soupir entre les étirements d'un ciel nuageux ce soir d'hiver
pâlissant où la peur s'ancrait dans nos esprits il n'y avait plus d'espoir

Marcher

Condenser l'ivraie du cheminement - rien à dire - rien à faire Hurler
ce Cri ne parviendra plus aux ténèbres - *est-il ?*

par un retournement du temps, les horizons vibrent le Pourpre du virage

blanc

blanc

tel un Aigle posant sa griffe au sol d'un mont oublié

mais vous

Vous

aviez-vous cette envie sournoise de jeter autour des astres ce regard pensif ?

- l'Humain voit - sur ce monticule fiévreux - sa propre silhouette agencée tordue
torsadée - Cimes - racines et Troncs aux Laves fondantes

- l'Humain-forme l'Humain-son l'Humain-prière s'attardait - voyiez-vous ?

- électrisé, son contour flasque, sa mine bombée, sa réticence à poursuivre ce qui ne
s'invente plus ne se désire pas ne s'obtient pas car ici il ne fait pas bon rester les
pentes s'incurvent le sens évite toute logique la musique tarit / sa position frémit un
corps se penche et chute - mais ne voyez-vous pas ?

l'Enfant chérit sa place excavée pourtant -

*peau déchirée ? peau-mimétisme ? peau-déconvenue ? peau-non-ridée-par-
substitution-des-inconduites ?*

L'Humain participe à la chevauchée décadente - percevez-vous donc ?

le Néant clôture la Danse-virale

Ça le câline lascivement
Par-dessus les balises du jusant
Le balancement décent des vents
Transporte l'odeur du varech au-devant
Perce alors la maline de ses épines
Et sa salive suce de la vie
De-ci, de-là, suite d'envies
Sur le bord de la vase marine
Se lient les vides et les pleins
Dans la couleur des mareyeurs
Où la hauteur s'érige tout en longueur
Offrant ses valises aux marchands d'ailleurs

Allongé(e) dans le flot des nuits et des journées
Couché(e) sur le lit des années
S'écoulent de toutes parts les flux du temps
Fuiant aux fissures les effluves du passé
Par les fêlures s'évacuent les usures
Position inchangée du corps au monde
Les mains retiennent son calme
Mais déjà apparaissent des cassures
Sous cet étirement des membrures
L'épuisement jusqu'à l'extrême de la rupture
Par les fractures s'évide le mûrissement
Laisant intact aux regards l'enveloppement
Toujours visible malgré le transfèrement dans les anfractuosités immatérielles

Hélène Sevestre
Purmamarca

A Purmamarca, dans la région de Salta, les enfants de l'école primaire brûlent dans la rue les maisons en carton, d'assez bonne taille, qu'ils ont fabriquées. Ils commémorent ainsi l'action des habitants, détruisant leurs villages derrière eux pour arrêter l'armée espagnole, au moment de la guerre d'indépendance.

Vêtus de ponchos et d'habits traditionnels, ils portent dans leurs bras des chats étonnamment sages, ou des peluches pour les plus petits, attendant que leur maître, enveloppé d'une cape, un grand drapeau à la main, donne le signal du départ. Et tous alors, à sa suite, s'engouffrent dans une rue transversale, les parents et les badauds derrière.

Tous les jours ainsi ?

Non, un jour seulement, le 17 août. Le touriste émerveillé voudrait devenir instituteur ici, des armées et des montagnes autour de lui.

Dans le train des nuages qui grimpe à 4000 mètres, qui avance en zigzags, qui passe sur un pont en métal, l'ouvrage date de 1930, le voyageur surveille les montagnes qui défilent, comme une mère garde un œil sur son fils parti jouer. Entre les montagnes, entre les jambes de l'enfant, se forment, de plus en plus rares au fur et à mesure qu'on monte, des cactus. Leurs dernières épines ressemblent au duvet clair d'un nouveau-né.

Yu écrit que son endroit préféré est une place en haut de la montagne, dans sa ville, on peut voir les troupeaux se rassembler. Après un séjour de deux semaines, toute fluette, Yu, qui est venue avec un groupe d'étudiants japonais, distribue à chacun un tout petit papier sur lequel elle a écrit au crayon : « Merci beaucoup, on se verra de nouveau. » Puis elle éclate en sanglots irrépressibles.

- On ne se verra plus jamais.

Comme un papier, une petite fille, un petit chat japonais s'envole. Je l'ai tenue quelques instants embrassée.

Sur une route qui est devenue course et fumée, tant il y a de chèvres et de poussière, j'ai aussi croisé un lama, des pompons derrière les oreilles et son berger, faisant croire au touriste qu'ils l'attendaient, une pierre posée devant eux. Un peu plus haut dans la montagne, des artisans qui gravent des cailloux offrent leurs productions, protégés par des murs du vent qui souffle sur le touriste.

En un instant, il a disparu.

Pas un sou pour les Indiens.

Accablé sous sa propre pensée, le voyageur ne regarde ni à gauche ni à droite. Mais la route l'ayant hissé à plus de 4000 mètres, comme la végétation, ses propos, ses remarques, ses souvenirs disparaissent. La roche est nue, la tête non, la tête sous le bonnet cherche à combattre le froid. Les yeux du voyageur en quête d'une anfractuosité où s'abriter du vent sont eux-mêmes comme des fissures.

Et alors tout d'un coup il se retrouve par la pensée devant ces très belles montagnes des Andes aux sept couleurs, montagnes inutiles où l'homme peine à s'installer. Le vent est si fort que les marchands de petits objets taillés dans la pierre, qui se protègent derrière des murets, pas hauts, le vent les détruirait, se sont enfuis.

L'homme absent, la nature crée des formes qui sont de l'art, qui sont comme des cathédrales.

Avec attention, le touriste regarde son petit sac tissé par les indiens avec les couleurs de la montagne, il est bien rempli, il ressemble à un jeune animal.

Puis je me suis éloignée, des cactus petits comme des enfants m'entourent.

Voyage en Patagonie

Les sœurs Quispe dans l'altiplano chilien, en 1974. Une vie rude de gardiennes de chèvres, sous un abri de pierre.

Elles sont unies, elles ont un chien très doux, les oreilles sans cesse agitées, on dirait en petit le vent qui souffle sur ces montagnes.

Une fois, elles s'achètent une robe.

Mais la région s'est vidée, elles croient savoir que les militaires vont tuer leurs bêtes - et alors, que feront-elles ?

Dans une ville, c'est impensable. Et si vous considérez comme la vie y est dure, comme les gens vous maltraitent, pour ces sauvages...

Pour ces sauvages, une vallée de larmes.

Mais dès que j'emprunte une rue qui grimpe, je me sens revigorée.

Pour se suicider, les sœurs Quispe ne sont pas descendues de la montagne.

Le chapeau du cavalier au-dessus de la croupe, bien au-dessus, le cheval va et vient sur la terre jaune de la cour et quand il renâcle, son souffle est doux comme le vent.

- A quoi ressembliez-vous quand vous étiez jeune ?

Au chapeau au-dessus de la croupe du cheval. Un frottement d'œil : on découvre aussi un peu d'herbe, devenue sèche.

Arrivée dans la Land Rover de son gendre, Lola, la dernière Ona, a vécu comme une indienne, comme une ouvrière agricole, ayant eu des maris et on les lui tue, des moutons et on les lui vole, et ses enfants tous morts, juste un petit-fils qui la méprise, Anne Chapman¹ l'écoute, l'écoute chanter. Elle l'emmène en ville, à Comodoro Rivadavia, rejoindre une amie - et là, dans un minuscule appartement, elles boivent du thé ou du maté.

Lola parle à peine espagnol et l'autre va apprendre la langue des Onas, entre elles, c'est un peu comme une conversation à distance quand le son est mauvais.

Des ballots dans tous les coins de la pièce, la grande pauvreté, psalmodiez vos chants, j'entends la musique, je peux distinguer des morceaux depuis que je deviens sourde.

Dans nos corps, dans nos arts, dans nos langues, nous répétons les mêmes formes, reliées, reliées, grammaire sans cesse, visibles dans l'ombu et la prairie, des points, des lignes, des genoux, des coudes, toujours les mêmes formes.

¹ Chapman Anne (1922-2010), ethnologue et anthropologue franco-américaine. "Quand le soleil voulait tuer la lune" (2008).

A la bibliothèque du musée Branly, qui est comme un bateau, j'ai lu le livre d'Anne Chapman sur les Selk'nam ou Onas. Lors de la cérémonie du Hain, ils recouvrent leur corps de bandes noires, blanches ou rouges, d'ocre. Les stores devant les grandes baies de la bibliothèque et les raies noir et blanc de mon sac répétaient le même dessin.

La tête sous un capuchon de peau de guanaco retournée, je suis partie.

- Enlevez ces pulls et ces jupes !

José Empereur² explique qu'une des causes de la disparition des Alakaluf est le port de vêtements, offerts par les marins de passage. Le corps nu, couvert de graisse de phoque, une courte peau de guanaco ou de loutre sur les épaules, ils sillonnent les canaux. Ils grelottent, ils n'ont pas très froid. Mais le pull de laine garde l'humidité et l'indien s'est mis à tousser, les poumons atteints.

Un feu au milieu du canot, les Alakaluf descendent à terre. Ils tiennent une flamme à la main, ils amarrent leurs barques.

Un enfant se hisse. Bravo, tu as su entretenir le feu.

Un peu gros, il pourra vivre plus longtemps (quarante-cinq ans), des bandes rouges, énergiques sur le visage et le corps.

Pas de lumière humide ni de fils de la Vierge qui se déposent contre la vitre.

Mais la côte patagonne revient, sombre comme un dos de médecin qui descend de bateau. Payro³ raconte qu'un chirurgien anglais qui faisait la traversée pour s'installer à Punta Arenas s'est laissé persuader de rester à Puerto Madryn par une délégation venue de Trelew lui demander de s'établir chez eux.

Des croix sur le pelage, son chien court sur le pont.

On descend ses valises.

A bride abattue, ils retournent sur leurs pas. Il faut savoir qu'en cette fin de XIX^{ème} siècle, le prix d'un cheval est celui d'une voiture aujourd'hui. Des mois et des mois de salaire.

- Mais après, leur crie un client du débit de boissons, tu le loues pour quelques bouteilles d'eau de vie.

- Le cheval secoue sa crinière.

- Les Tehuelches racontent aussi que les oiseaux logent dans le ventre des baleines.

Il n'y a pas de renard bleu, les yeux posés sur les notes rédigées par Payro sur la Terre de Feu, l'animal s'étire et bâille.

Mais c'est une mine d'or, ce document !

Des chercheurs d'or, anciens fonctionnaires déshérités, bandits, louvoient entre les côtes argentines et chiliennes, très peu de pépites, se plaignent-ils et souvent leur bateau naufrage. Un poisson sur le dos.

Payro descend du Villarino sur l'île des Etats pour compléter ses notes sur l'Australie argentine, qu'il doit remettre à son journal.

L'île est accidentée, mais si humide que le pied enfonce jusqu'à la cheville dans la tourbe.

- J'étais sûr d'avoir votre visite ! lui crie le gardien du phare, lui aussi à peine débarqué.

La maison qu'il occupera avec sa femme est reliée au phare par un petit pont. Il dispose d'un minuscule potager que les lapins, revenus à l'état sauvage, pillent.

Payro a envie d'en adopter un.

² Empereur José (1912-1985), ethnologue. "*Les nomades de la mer*" (1955).

³ Payro Roberto (1867-1928), écrivain et journaliste argentin. "*La Australia argentina*" (1898).

- Des Indiens Yamanas, bientôt il ne restera que la poussière que soulève ce cheval, Payro suit le mouvement de sa croupe.

Il croise d'autres fermiers et quelques naturels, une bouteille ou deux à la main.

L'odeur des scones le tire de sa tristesse. Ces familles danoises établies là-haut, des restes de bateaux naufragés pour meubles et un plateau de biscuits qui fume sous la poitrine, l'émerveillent.

- Venez pour le goûter.

Des nuages sur l'eau.

Le lecteur de Payro se rappelle ce Finlandais, Iwan Iwanowsky, étudiant en droit, et qui, poursuivi pour activités politiques, avait fui la Russie.

Un mètre quatre-vingt-quinze sur l'île des États, les Patagons viennent de partout.

Marin condamné au cachot pour un ordre mal compris, le Finlandais ne parle pas un mot d'espagnol, il s'évade, est rattrapé, de nouveau prend le large.

On le retrouve, grand cadavre de quatre jours, sur la côte du port Parry. On l'enterre hors de portée de la marée sur cette île si petite qu'en peu d'heures on pourrait la parcourir.

Comme un épouvantail que traversent des sons, que fuient des oiseaux, comme un arbre sur lequel un petit animal cligne de l'œil, vous êtes ce par quoi passe la matière, ce que franchit une idée – ou deux. Et un jour, ce tronc évidé, cette flûte, sera brisé et le son et la rivière iront ailleurs.

- Il y aura une autre tête sur ce cou ?

- Il n'y aura plus de cou, mais la douleur que tu as à la nuque aura atterri sur un autre, des petites herbes à ses pieds.

L'animal carnivore ne voit qu'un objet à la fois. Pour attaquer une proie, il doit en être ainsi, explique Hudson⁴, remontant son fusil sur les rives du rio Negro en Patagonie.

Il caresse le chien Mayor, il s'en défie maintenant. Au lieu de lui rapporter les trois faisans qu'il avait abattus, ce voleur les a plumés et dépecés pour son compte.

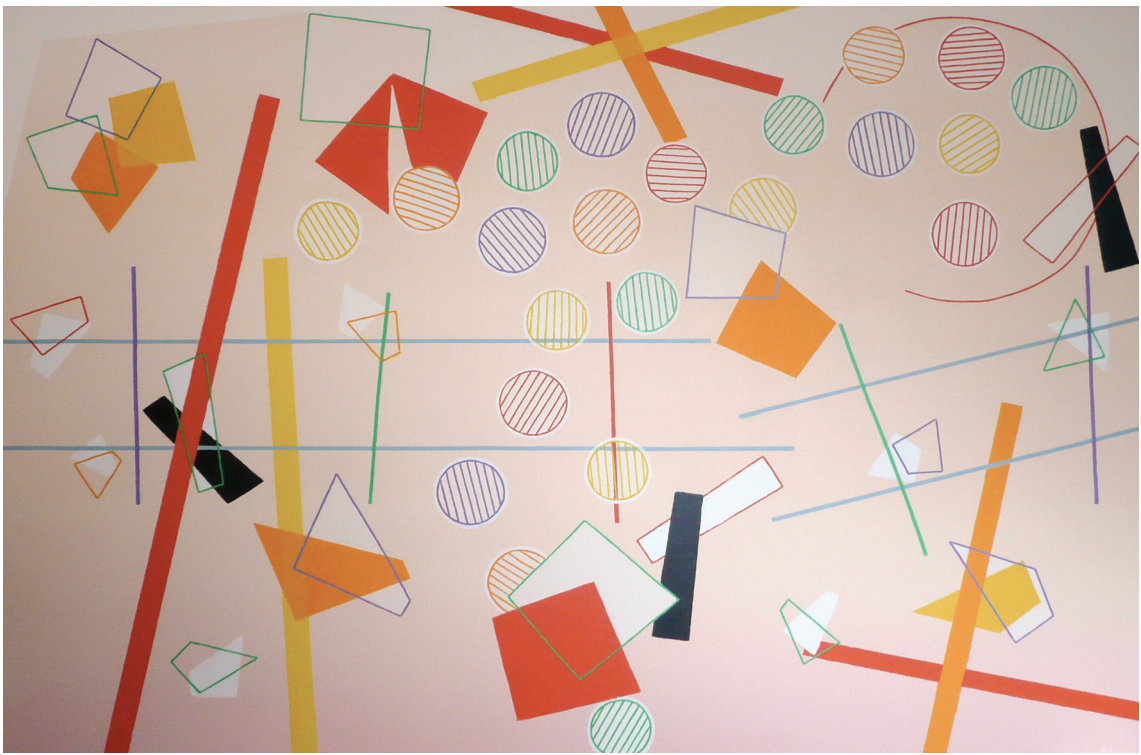
Un vieux chien intelligent, à moitié aveugle, infidèle par moments.

Des années plus tard, se rappelant l'histoire et comme il avait battu froid à l'animal, lui accordant une caresse en guise d'aumône, Hudson rit, les bras sur les jambes, comme on jette un coup d'œil sur le fleuve.

Hier, comme une planche arrachée par un cadavre, un bateau, pris dans le brouillard, a heurté un récif, a sombré près des côtes de Chiloé, au sud du Chili, raconte Jonathan, un ressortissant de ce pays – et pour finir, pas de cadavre justement, tout l'équipage sauvé par la planche, par le brouillard, pas de garde-côtes, par Jonathan lui-même.

Une grande queue de cheval, une bonne taille, un bon poids, Jonathan a vingt ans, un pas chaloupé, il tient dans ses bras son fils et tous les marins retrouvés.

⁴ Hudson Guillermo Enrique (1841-1922), ornithologue, naturaliste et écrivain argentin, d'origine britannique.



sans titre - technique mixte

Miscellanées

Contributions des “Chantiers d’écriture”

Cloé Dumont

Un jour on m’a dit, tu deviendras artiste !

Pouvez-vous me dire à quoi vous fait penser chaque couleur de l’arc-en-ciel ?

Dans le bleu, je vois l’océan. Dans le vert, je vois une pelouse verdoyante. Dans le jaune, je vois un petit poussin qui avance tout doucement et dans le rouge, une rose que l’on m’a offerte. . . Ces couleurs revêtent un sens singulier pour chacun d’entre nous, symbolisent un souvenir et dessinent une empreinte particulière dans notre mémoire.

Je m’appelle Léo, j’ai 10 ans. Je sais que je suis différent, je le sais car ma vie ne ressemble pas à l’arc-en-ciel des autres enfants. Je le vois l’arc-en-ciel, avec le rouge, le jaune, le vert et le bleu mais aucune couleur n’est à sa place. Dans ma tête, il se passe quelque chose d’étrange.

Ce matin-là, je suis arrivé en classe, je me suis assis à ma place. Si on imagine que la classe est un rectangle alors je suis au troisième coin vers la droite. J’ai sorti ma trousse, mes crayons de couleur et mes feutres. Je les ai rangés, tous, par ordre de couleur en suivant bien le dégradé ; ce qui est éternel, c’est que les crayons de couleur ne sont jamais de la même taille, les aligner parfaitement me demande un temps fou.

La maîtresse est rentrée, elle nous a présenté une nouvelle élève. Joséphine. Dans ma tête, j’ai répété son prénom plusieurs fois, j’imaginai une belle fleur blanche. « Fleur blanche » s’est assise juste devant moi.

Le premier exercice de la journée. Un coloriage magique. J’aime ce travail, ce que j’aime le plus à l’école, ce sont les chiffres. J’imagine les chiffres comme une grande vague qui se poursuit à l’infini et puis lorsque celle-ci se brise une nouvelle vague apparaît. De nouveaux chiffres. Les chiffres correspondent à des couleurs, le quatre-vingt-dix-neuf, je le vois noir, un noir profond, le trente, jaune et le deux, rose. Quand je pose une opération dans ma tête, c’est un tourbillon de couleurs que je vois apparaître. Une sorte de paysage se forme. J’ai 10 ans et je connais les mille premières décimales de Pi. Je les vois telle une magnifique carte postale.

« Fleur blanche » s’est retournée. Elle m’a demandé si elle pouvait m’emprunter un crayon de couleur. Je n’ai pas eu le temps de répondre. Elle s’était déjà emparée du rose. Elle l’a reposé sur la table, elle ne l’a pas remis au bon endroit entre le marron et le vert. Elle m’a déposé un baiser sur la joue et elle s’est rassise. Ce geste, je ne l’avais pas prévu. Je ne lui ai pas répondu. Je n’ai pas souri. Je ne l’ai pas regardée. J’ai retourné ma feuille et j’ai commencé à dessiner une fleur blanche.

Je suis dans une galerie. Cela fait plusieurs heures que je contemple le même tableau. Ce tableau est composé de vert et de blanc. Beaucoup vous diront qu’un tableau raconte une histoire. L’histoire d’une vie.

J’ai longtemps cru que le monde dans lequel je vivais était un monde parallèle aux autres. J’imaginai qu’il existait une vitre en verre que je ne savais pas franchir. On répète sans cesse que les artistes sont des incompris, des marginaux, des rêveurs. . . Je contemplais le monde depuis cette vitre en verre. Une main est sortie de cette vitre et cette main m’a tendu une fleur blanche.

Je dirai que l’art m’a donné vie.

Nouvelle inspirée de deux livres *Je suis né un jour bleu* de Daniel Tammet et *Ma vie d’artiste* de Temple Grandin

Aurai-je un jour, assez d'habileté pour venir vous délivrer de cette ville, aux tours couleur d'ombre ? Durant mes marches parmi les épiciéas, je vous rêve. Parfois, la burle, un vent de langue d'oc, capable d'envoûtement, m'accompagne. Le craignez-vous tant ce vent qu'il vous faille attendre la clémence d'une journée de belle saison pour vous risquer jusque sur le plateau du Velay ? Je vous y ai surprise, apparition, il y a quelques temps déjà. La burle reposait sa force légendaire, tapie quelque part, veillant sur les eaux basculant tantôt vers la Méditerranée, tantôt vers l'océan Atlantique. Vos sens endormis par la vie citadine, s'étaient réveillés. Votre silhouette, s'élevait, depuis la forêt du Meygal vers le sommet du Testavoire. J'ai suivi votre pas, osant vous prêter ma paire de jumelles au moment où passait le busard en quête d'une proie. Ma main a effleuré la vôtre. Un regard de découverte, un éclat de lumière dans le sourire, déjà vous rebroussiez chemin, vers votre automobile qui a décidé de notre séparation. Saura-t-elle retrouver le chemin de notre rencontre avec son intelligence artificielle à la mémoire infailible. Il vous suffirait de programmer « destination récente » pour venir me rejoindre. Le voulez-vous ? Est-ce utopique de songer à vous revoir ? Je vous rêve. N'ayez crainte, je saurai vous acclimater à ce paysage de sauvagerie rocheuse, à pierres de lauze, aux couleurs changeantes obéissant à la volonté de la burle. Je vous rêve à la source du Lignon, au pied de la croix de Peccata. Je vous rêve au ruisseau des merles, pour un bain, nus, dans un trou d'eau caché parmi les hautes herbes. Je vous rêve, nous deux allongés sur un tapis de mousse, intimité partagée avec sauterelles et papillons. Je vous rêve à faire chanter la phonolite en dévalant la coulée de lave. Le soir venu, je vous rêve au spectacle, du théâtre à ciel ouvert, son décor de sucus jusqu'à l'horizon. A cette heure, un spot rouge du couchant, vient illuminer chacun d'eux tour à tour.

Un fauteuil dans mon buron, je vous songe. Votre appartement, au dernier étage d'une résidence de béton gris - je ne peux pas vous envisager au rez-de-chaussée d'un immeuble - vous entrevoyez les cheminées des hauts fourneaux de votre cité ouvrière ; derrière eux ma montagne.

Accoudée à la rambarde de votre balcon, regardez-vous dans ma direction ?

Je bous d'impatience. Je vous cherche, ici et là parmi les randonneurs. Pourtant, la burle, en complice, par cette saison d'été, devenue zéphyr, cherche à vous attendrir. Effort vain, j'enrage de ne pouvoir vous guider sur des sentes familières. Demain, je grimperai jusqu'au sommet du Lizieux : on aperçoit votre ville, depuis la table d'orientation...

Martine Gouaux
Revers, Soupir et Fleur vermeille

La Dame du tableau fait front, les yeux rivés sur ce point, de nous si proche, où nait son regard d'intense urgence. Pour elle, je suspends mon souffle, pour elle qui est belle, puissante, nue, aux aguets. Son ventre est barré de rouge, un bras tendu devant, défense dérisoire contre qui ? Pour quoi ?

Oh ! là là mes aïeux !...

La Dame du tableau...

L'ogre des intempéries s'engouffre, gonfle

Se repait en secret de

Rouge vif.

Dans les entrailles

La chair fourmille

Végète à bas bruit.

Hors cadre quelque chose se profile.

Aïe aïe aïe mes aïeux !

Séguedille et fandango

Le taureau par les cornes, que vertigo !

Prendre à revers le soupir !

L'instant semble connu, oui,

Voici le rendez-vous

Trompé, craint, enfoui

Pour ainsi dire attendu.

Une croisée de chemin

Un temps raccourci.

Qu'en est-il vraiment ?

S'entend-t-elle dire

Dans la salle où trône l'énorme machine.

Tant de peut-être encore captifs

Soudain se heurtent en toute hâte

Poussent vers la sortie !

Oh ! là là mes aïeux !

Séguedille et fandango

Le taureau par les cornes, au boulot !

Prendre le soupir à rebours.

Pourtant rien de brusque, chez lui

Quelque chose bute sur une magnétique inconnue, chez elle

Quelque chose se dit par cercles concentriques, entre eux

Avec une attention qui en cas de détresse

Résonne tendresse.

Alors que claque le mot au bord de la faille

Besoin de nombreux échos.

Quelque étourdi, sans doute au fait du tarif

Convoque... le courage !

Fuse aux confins une note aigre.

Quelque docte carabine

Ose sur ordonnance

Le cinglant... moral !
Incendie sur le marigot.
Ah ! là là mes aïeux !
Chacun son fandango !
Le taureau par les cornes ça zéro !

Il est question du chef d'un orchestre métallique
Chorégraphe en latex, exact, sobre, sage
Officier expert en nettoyage extrême.
Attention affliction !
Le lapereau espanté
Détail affligeant sur l'étal
Se voit tout espataillé.
Aïe aïe aïe mes aïeux !
Prendre le revers du soupir !

La nuit de l'attente
Dans la ruche tiède
Chambre trois cent treize
Tandis que les chariots
Microsillons du soir
Obstinément cliquettent
Des bateaux de béton
Crachent à l'oblique
Leur fumée trop froide, trop blanche.
Oh là là mes aïeux !
Castagnettes et compte à rebours
Silence hosto !

C'est au fond d'un fin fond
Sous les spots en sous-sol
Que la danse rituelle commence.
Allongée sur un brancard, elle ignore presque son nom tant son dossier s'étale. On se penche vers elle, on lui parle. l'a du savoir vivre, répond poliment, même que ça se tient ça se tient ...
Presque sans nom respire avec lenteur, accroche les regards, donne ses bras, ses jambes, sa nuque fragile.
Leur danse se fait lointaine
Annabelle anesthésie s'introduit
Passiflore aggravée d'un tropical curare
Cocktail au calibre absolu.
Hou là là mes aïeux !
Par les cornes du taureau c'est pas du mirliton !

Une lame blême
Silex exquis
Fouille, fouraille à l'extrême
Tranche, entaille
Farfouille en rouge
Coupe à blanc

Clipe à sec
Prélève loin
Ligature au vitacryl
Cure à turelure.
Ouille ouille ouille mes aïeux !
Cliquetis et fins ciseaux
Quel montage ! Quel scénario !

En lieu et place de l'énorme vague
Git une géographie violente
Plasma profond brun de braise
En basse continue
Cupules glacées bleu luminescent
Pur acier mordant.
Ah là là mes aïeux !
Séguedille et fandango
Le taureau par les cornes, c'est où Valparaiso ?
Prendre à revers le soupir !

Bien plus tard
Immobilalité
Tout en habits rétrécis
En corps cabossé
En gestes infimes
De la dame du tableau, se départ
Non sans lenteur ni douceur.
De son regard d'intense urgence
Elle garde l'accent aigu des origines
Cet accent aux aguets à ma mère pareil.

Oh mes aïeux !
A qui-perd-gagne
Jeu osé tant aimé
sans revers se donne
la fleur vermeille.

Claudine Guillemin

Roissy en France, terminal un, porte vingt-quatre

Roissy en France, terminal un, porte vingt-quatre,
Mais où vont-ils donc tous, étrangers disparates ?

Ce grand costaud en noir, à la valisette rouge,
Tourne comme une girouette dès que son voisin bouge.

Cet ancêtre barbu, portant *djellaba* blanche
Et calotte assortie, s'accompagne d'un fils
Calotte noire, sacoche rouge déporté sur la hanche
Chaussures surlignées de deux traits rouges aussi.

Ce couple japonais, lui, veste cintrée noire,
Ridicule chapeau et pantalon serré,
Elle, fuseau citron et tunique bariolée,
Droits comme des piquets, semblent sortir d'une foire.

Trois nanas excentriques, lunettes sur le menton,
Jupes courtes fendues, attirent l'attention,
Passent, s'arrêtent, repassent, gesticulent en tous sens
Avec éclats de voix affichent leur présence.

Cette nordique épaisse au jean trop ajusté
Affublée d'un mari tout petit à ses côtés,
Malingre et ahuri, voûté par son grand âge
Trouve une indication au panneau d'affichage.

Des Soudanaises en chair, de trois générations,
Enveloppées de voilages des pieds jusqu'au front,
Parlent fort du pays où l'attendent leurs filles,
Les amis du village et toute la famille.

L'un se presse aux toilettes, l'autre vers l'ascenseur,
Se trompe d'un étage et reparait dans l'heure.

Ceux qui entrent, ceux qui tirent, celles qui sortent ;
Ceux qui poussent un chariot trop chargé, ceux qui portent ;
Emballent leurs valises de film plastique rose,
En espérant le voir résister à toute chose
Ou les maquillent de rouleau adhésif brun.

Cet autre d'un sandwich essaie de calmer sa faim.

Ceux qui attendent, se précipitent en courant
Traînent un carton lourd surtout trop encombrant.

Ces enfants qui trépignent, qui réclament et qui pleurent
Un bébé en couffin dans les bras de sa sœur
Est posé par leur mère qui cède à leurs caprices.
Ils grignotent des biscuits les yeux pleins de malices.

Ceux-là partent en noir faire le deuil de quelqu'un
Ils ont pour tout bagage des kilos de chagrin.

Hessel disait « espoir »,
Dans la lumière du noir, on peut toujours rêver
Et investir l'avenir.

Anne Houdry

Etat des choses

Or et flambées vives
Claquent, étincellent, odeur rouge
L'automne là quand même

Le champ vert et vaste
Ondoyant, ligne d'horizon
On dirait du bleu

Galet adouci
La vague travaille lentement
Ma paume se souvient

Arbre planté un jour
Une balançoire accrochée
L'enfant est venu

L'automne immobile
Rend la feuille dorée qui tombe
Sèche et fracassante.

Hors champs

Les Tibétaines trottent derrière un homme au visage épanoui qui les guide et se plie à leur hauteur.
Tourbillonnent en toupies leurs robes sur leurs pantalons. Carmin sur vermillon.
Leur vêtement écarlate flotte au vent qui traverse le *Parterre du Midi*.
Elles trottent pour assister à la mise en eau du *Bosquet de la salle de bal* et arrivent souriantes devant la cascade qui commence à l'heure dite.
S'étonnent du baroque et de l'excès.
Ont tous les âges, visage lisse ou ridé sous le bonnet rudimentaire.
Posent pour l'éternité devant la rocaïlle qui bruisselle.
L'odeur du buis exaltée par l'humidité se diffuse dans la salle à ciel ouvert mais ne sera pas sur la photographie.
Le sourire est naïf car offert et merveilleux.
Nous avons le regard aimanté par les rouges contradictoires de leurs habits ordinaires.

Intact

L'alpiniste qui gravit lentement
assure prises et appuis, se confie au mirage du matériel éprouvé.
Cliquetis des mousquetons, dégainés et maillons.
Solidité des cordes.
Parfois descend plus lentement encore après la chute dans une crevasse bleutée.
Des dizaines d'années plus tard, le glacier rend dans sa moraine, corps, sangles et harnais, visserie, poulies.
Débris.
Les fils grandis et devenus vieux depuis l'accident se retrouvent face au scandale d'un père plus jeune qu'eux au visage glacé intact.

Marie-France Le Cabellec

La différence

Une vieille photo
Les bords dentelés
Au fond d'une boîte à chaussures
Passé oublié

Deux enfants posent côte à côte,
Une petite fille un gros nœud sur la tête
Un petit garçon en culotte courte et col marin
Tous deux ont 4 à 5 ans
Après la guerre, espoir

Elle, farouche boude avec ostentation
Elle tient une brouette
Roue cassée
Lui affiche un air triomphant,
Le pied sur une trottinette
Différence de sexe, injustice.

Ils posent apprêtés,
Photographiés sur le quai d'une gare
Lui, conquérant, regarde le bout des rails
Elle, renfrognée, le bout de ses chaussures
Contraste, contrariété

Son père à lui est chef de gare
3 étoiles dorées sur sa casquette
Il en impose, on le craint.

Son père à elle, est employé
Pas d'étoile sur sa casquette
Il est serviable, on l'apprécie
Différence sociale.

Sa mère à lui est boulotte et pipelette
Sa mère à elle est fine et discrète.
Tous les jeudis, causerie.
Différence de classe
Condescendance

Lui, garçon a tous les droits
Elle, fille, celui d'obéir
Lui, réussit brillamment
Elle, gauchère, est gauche en tout.
Différence d'avenir

Elle, a vieilli,
Les différences l'ont aguerrie
L'enfance a imprégné sa vie.
Force, révolte.

Abécédaires (chemins et ouvertures)

Les peintres se sont essayés à l'autoportrait, les photographes ont traqué leur image en noir et blanc. Comment parler de soi ou seulement vérifier qu'on existe ?

On peut tout simplement s'arrêter devant un miroir, observer son reflet. Non, on ne se reconnaît pas tout de suite. Le regard devient alors plus profond. Il faut quelques minutes pour se retrouver. Derrière un geste, un regard intimidé de son propre reflet, une parole dessinée sur les lèvres, une position du corps qu'on ne soupçonnait pas, peut être un sourire comme ceux qu'on ébauche devant une personne inconnue mais qui vous rappelle quelqu'un.

L'écriture permet de démasquer cet autre nous-même, de l'apercevoir entre les lignes, de le reconnaître pour mieux l'oublier; ne pas céder à une contemplation stérile mais élargir notre champ de vision au monde, aux autres. C'est ce que nous avons appris à travers nos exercices d'écriture, choisir des chemins de traverse en leur donnant une lettre, un souvenir, une émotion. Parcourir les grandes avenues du Temps, de notre temps. Partir de soi,... pour arriver ailleurs !

Dominique Guertault

Ronda Lewis

Abécédaire du temps qui passe (extraits)

A comme Abracadabra !

Mot cabalistique auquel on attribue une puissance magique. Tout commence par le mot qui clarifie l'idée. Et le mot l'appelle vers l'existence ! Vive le verbe !

B comme Ballerines

Madame Etienne avait son école de danse classique sur Sunset Blvd, une large salle entourée de miroirs. Sa galerie de glace à elle, elle nous disait. Son mari jouait du piano. Il était grand, élancé, avec une moustache qui pendouillait le long des deux côtés de la bouche. C'était une moustache européenne, étrangère, car personne du coin n'avait une telle pilosité faciale !

Je prenais le bus tous les samedis matins pour mon cours de ballet de 10h. Ma mère avait deux boulots pour tenir jusqu'à la fin du mois. Je ne sais pas combien coûtaient mes cours, mais à 9 ans, on ne se pose pas ce genre de question. J'avais mes affaires de ballet et une paire de ballerines noires. J'étais heureuse à la barre où les exercices me mettaient dans un état second. Toute mon attention se fixait sur la position exacte de chaque partie de mon corps : le menton levé, les épaules relâchées, la colonne vertébrale droite, la poitrine fière, les jambes solides mais détendues et souples, la pointe des pieds exacte et les pieds tournés vers l'extérieur. Pliez, pointez, levez. Pliez, pointez, levez. Suivez le bâton ! Respectez le rythme !

Madame Etienne était de la vieille école, comme son mari avec sa moustache du 19^{ème} siècle. Tous les derniers samedis du mois, on présentait un petit spectacle aux parents. Ma mère ne pouvait pas venir, elle était au travail, et moi, je ne pouvais pas rentrer puis revenir parce que j'avais juste assez d'argent pour un aller-retour dans la journée. Alors Madame Etienne me laissait rester. En contrepartie, je l'aidais à préparer le buffet de petits sandwiches, type *thé à l'anglaise*. « A lady should know how to prepare tea. » Une dame ? À 9 ans ? Encore une fois, un enfant de 9 ans ne pose pas ce genre de question. Je balayais la salle et nettoyais les vitres avant de préparer les sandwiches et de mettre la table. Comme ça je ne m'ennuyais pas pendant la pause de 3 heures (pas de jeux électroniques à l'époque). Elle avait aussi des costumes dans le placard que je sortais et préparais pour les autres filles. Tout ce qu'il nous fallait c'était des ballerines roses. Nous n'avions pas le droit de porter de chaussons noirs pour un spectacle. Je ne pouvais pas demander à ma mère de m'en acheter, et une pointure de 38, il n'y avait aucune fille qui pouvait m'en prêter. Heureusement, *Monsieur Madame Etienne* faisait du 38 et il avait une paire de ballerines roses, avec des bijoux bling-bling, clinquants, mais Madame me laissait les porter,

comme cela je pus participer au spectacle de fin du mois. Et je reprenais le bus pour rentrer.

C comme Concours

Un phénomène tellement français ! Je me souviens encore de l'image surréaliste des rangées de tables, l'une derrière l'autre dans une salle immense. On m'avait dit par la suite que l'on pouvait même avoir plus de rangées et de tables dans des salles hangars. Mais dans cette salle avec ses 250 tables, j'avais déjà l'impression d'être au pays des merveilles, ou dans le film *The Wall*. Les candidats arrivaient les uns après les autres, ils sortaient une trousse... une bouteille d'eau, de soda ou une brique de jus de fruits, puis une barre chocolatée, un paquet de biscuits. De temps en temps une pomme ou une banane, mais pas d'orange, ça salit les mains. Plusieurs posaient aussi une sorte de chronomètre, même s'il y avait une horloge au mur devant, au dessus des tables sur lesquelles nous attendaient les sujets.

J'étais si fière de moi quand j'ai pu sortir avant qu'ils ferment les portes les dernières 30 minutes de l'épreuve. Libre au soleil ! La joie ! Pour découvrir deux mois plus tard que je n'étais pas admissible. Rebelote ! L'année suivante je suis restée jusqu'au bout, mais il m'a fallu plusieurs années pour être correctement *formatée* comme l'a dit un des mes professeurs afin de réussir cette épreuve française.

D comme Dés

Dés de fromage embrochés sur les cure-dents décorant les plateaux d'apéritif qui flottaient dans la grande salle et autour de la piscine dehors. La soirée californienne était douce sur la peau mais la musique et les voix résonnaient dans le canyon. Je portais une cravate en cuir noir. Elle allait très bien avec mon chemisier blanc et mon pantalon noir. Je circulais, silencieuse et attentive.

E comme Ebène

Un bois de l'Afrique qui donne une note d'élégance à tout ce qu'il côtoie. Un ami de ma mère a façonné un cadre en trois bois avec des mini-portes, une magnifique sculpture que j'utilisais comme une maison de poupée. Je m'amusais à tirer sur les petites poignées en ébène. Quand les portes s'ouvraient mon Barbie Café se déployait pour se retrouver à la lumière du jour.

F comme Faire-part

Nous l'avons reçu un jour. Il nous a informés que papy était mort. Je ne me souviens pas des mots, ni de la couleur du papier, mais je vois encore papy quand je ferme mes yeux, et je pense au sentiment « on veut vous faire part de ce moment ». Il faut partager le bonheur et le chagrin. Cela rend la vie vivable. Mais qui a pensé au faire-part ?

Faire-part de *naissance* ; faire-part de *communion* ; faire-part d'*anniversaire* ; faire-part de *mariage* ; faire-part de *décès*... Mais il n'y a pas de faire-part de *divorce* ; faire-part de *faillite* ; faire-part de *première cuite*...

G comme Garçon

Il était beau et il m'a donné mon premier baiser, mais des jeunes du quartier nous regardaient. Je me souviens du soleil sur ma peau et tes mains qui me tripotaient. Je pouvais tout sentir, et je me suis dit, « Toi, garçon. »

H comme Héroïne

Etrange comme ce mot renvoie en même temps à la drogue et à une femme courageuse.

I comme Imagination

Elle nous permet de croire à un monde meilleur. Elle pousse les émigrés à quitter leur pays dans l'espoir ou le désespoir. Elle nous offre des possibilités, mais parfois elle nous leurre. Imagination ou illusion ?

J comme... Jacuzzi ? Jasmin ? Jazz ? Judo ?

Comment choisir entre tous ces mots qui ont chacun une importance ? Je ne vais pas choisir. Je vais tous les prendre. D'ailleurs ils se retrouvent un jour ensemble...

Derrière notre maison au toit mexicain, stuc rose pâle sur les murs, il y avait un grand patio et pelouse. Un mur couvert de bougainvilliers et de jasmin séparait ces deux espaces. La table banquette était notre lieu de retrouvailles le dimanche matin où on déjeunait ensemble, Sharon, Cassandra (ma mère) et moi. Pieds et épaules nus, on buvait des mimosas et mangeait des frittatas¹, le cliché californien comblé par le jacuzzi qui longeait le mur un peu plus loin. Et on n'en avait pas honte. Sharon habitait le sous-sol (une pièce rare en Californie, le pays des tremblements de terre), moi une caravane *Airstream* chromée, et ma mère occupait la maison dont nous partagions la salle de bain, la cuisine et le salon. Mais on se retrouvait la plupart du temps dans le jardin, entre le bougainvillier, le jasmin et le jacuzzi, mimosa à la main. On avait aussi des haut-parleurs montés et protégés contre les intempéries éventuelles qui nous permettaient d'écouter une musique douce ou expérimentale pendant notre bain de soleil. On avait beaucoup d'amis musiciens et on écoutait leur musique sur des vinyles. Parfois, ma mère ressentait la nostalgie et on jouait des anciens albums d'amis ou de mon père, du jazz et du rythm & blues. Pendant des années notre maison était la « party house », on dansait sur la terrasse et la pelouse, les garçons qui vivaient au sous-sol faisaient leur propre *sous-fête* et l'allée était remplie de voitures, la musique à plein régime, car on bénéficiait d'une pénurie de voisins. Cette époque révolue, on continuait à apprécier la vie du jardin et les rassemblements, comme l'équipe de judo, un groupe plutôt bière, qui est venue se détendre un soir après un entraînement particulièrement rude. J'ai mis Al Jarreau et on s'est détendus dans le jacuzzi. Un judoka, d'origine roumaine, aux Etats-Unis depuis peu, se croyait dans un film à petit budget. Pour le rafraîchir j'ai dû le laisser tomber dans les lianes de bougainvilliers. Ainsi, le judoka a quitté le jacuzzi pour se retrouver dans le bougainvillier et le jasmin tout en écoutant le jazz.

K comme Kanji

Mot japonais pour une écriture chinoise. Je suivais des cours de langue au centre japonais à Los Angeles. Ils recrutèrent les animateurs pour les cours parmi les Japonais qui voulaient rencontrer des Américains. Ils parlaient à peine l'anglais et on avait du mal à communiquer par moments. J'avais appris le chinois avant, dans l'armée de l'air, mais j'ai dû apprendre l'écriture ensuite, à la fac. Il faut connaître au moins 1000 pictogrammes pour lire le journal, avec mes 800 j'étais encore illettrée. Quand j'étais coincée dans la communication, j'écrivais ce que je voulais dire en chinois. Les Japonais ne comprenaient pas pourquoi je pouvais écrire le mot sans pourtant le dire. Je trouvais singulier que je puisse écrire dans une langue et que la personne en comprenne une autre. C'est la magie de l'idéogramme !

¹Mimosa : cocktail à la base de champagne et de jus d'orange ; Frittatas : une omelette italienne. Deux préparations culinaires pour le brunch.

Patrick Fourets
Trois lettres d'un abécédaire

D dés

Dé-ceptions et aussi

Dé-sespérance. La belle usine a perdu sa vie. Les

dés sont jetés : Liquidation ; les

dés étaient pipés : licenciement.

Dé-localisation : logique du profit rationnel

Dé-cideurs sans scrupules

Dé-dommagement : à minima

Dé-couvert à la banque : bientôt, peut-être

Dés-illusions ? Oui

Des années durant, mon père a joué aux dés, au café avec

Des ouvriers, pour passer le temps de la pause. Les

dés pouvaient se jouer de lui ; il lui en coûtait la tournée

des copains. C'était le temps du « plein-emploi » appelé « trente glorieuses » par

des économistes. Mais aujourd'hui...

Dé-tresse ! Pour celui qui m'a appris que l'emploi est la première

des protections sociales. Une source de vie et l'Usine : une chance.

Dé-finitif le chômage à son âge ?

Dé-fi

Dés...

M Mort

J'ai eu raison de quitter la planète terre pour la vie éternelle. J'ai pris de l'avance sur l'homme des siècles à venir ! Quel spectacle ce voyage intersidéral, au-delà du temps. Les Dieux, où sont-ils dans ce vaste espace à partager ? M'ignorent-ils ? Nous n'avions pas d'affinité dans ma vie terrestre. Je n'ai pas le goût de les rencontrer, où qu'ils soient dans l'univers. J'ai une promesse à tenir. Je dois rejoindre l'étoile habitée par un petit garçon, son mouton muni d'une muselière, et sa rose avec ses griffes. Je dois lui remettre un message du renard qu'il a apprivoisé autrefois.

K Kilomètre

Sans croyance chrétienne

Vers Saint-Jacques de Compostelle

En quête d'absolu

Dominique Guertault
Abécédaire du temps qui passe (extraits)

A comme Art

Notre dernière chance d'éternité ; les hommes passent, les siècles s'éteignent mais les colonnes du Parthénon découpent toujours le ciel d'Athènes, les tableaux du Caravage nous plongent à nouveau dans une foi en clair-obscur, nous lisons et relisons les ouvrages des auteurs anciens pour donner des réponses au présent. Le temps se dilate et le bras tendu de Michel-Ange montre du doigt une pauvre humanité qui s'affole de n'être que mortelle.

G comme Gargouille

Je n'entre jamais dans une cathédrale sans adresser un salut respectueux aux gargouilles. Il faut parfois les chercher des yeux pour les apercevoir, les sculpteurs gothiques se sont appliqués et leur burin habile a dessiné dans la pierre des êtres étranges, des animaux terribles issus de la fantasmagorie médiévale. Ils ont donné forme à leurs frayeurs irraisonnées des flammes de l'Enfer dans cet au-delà cruel dévoreur de chair humaine. Leurs diabolins ricaneurs les observent du haut des tours et leur bestiaire halluciné les attend, le cou tendu, vomissant la pluie des siècles, par crainte d'être rachetés à leur tour... au Jugement Dernier !

L comme Livre

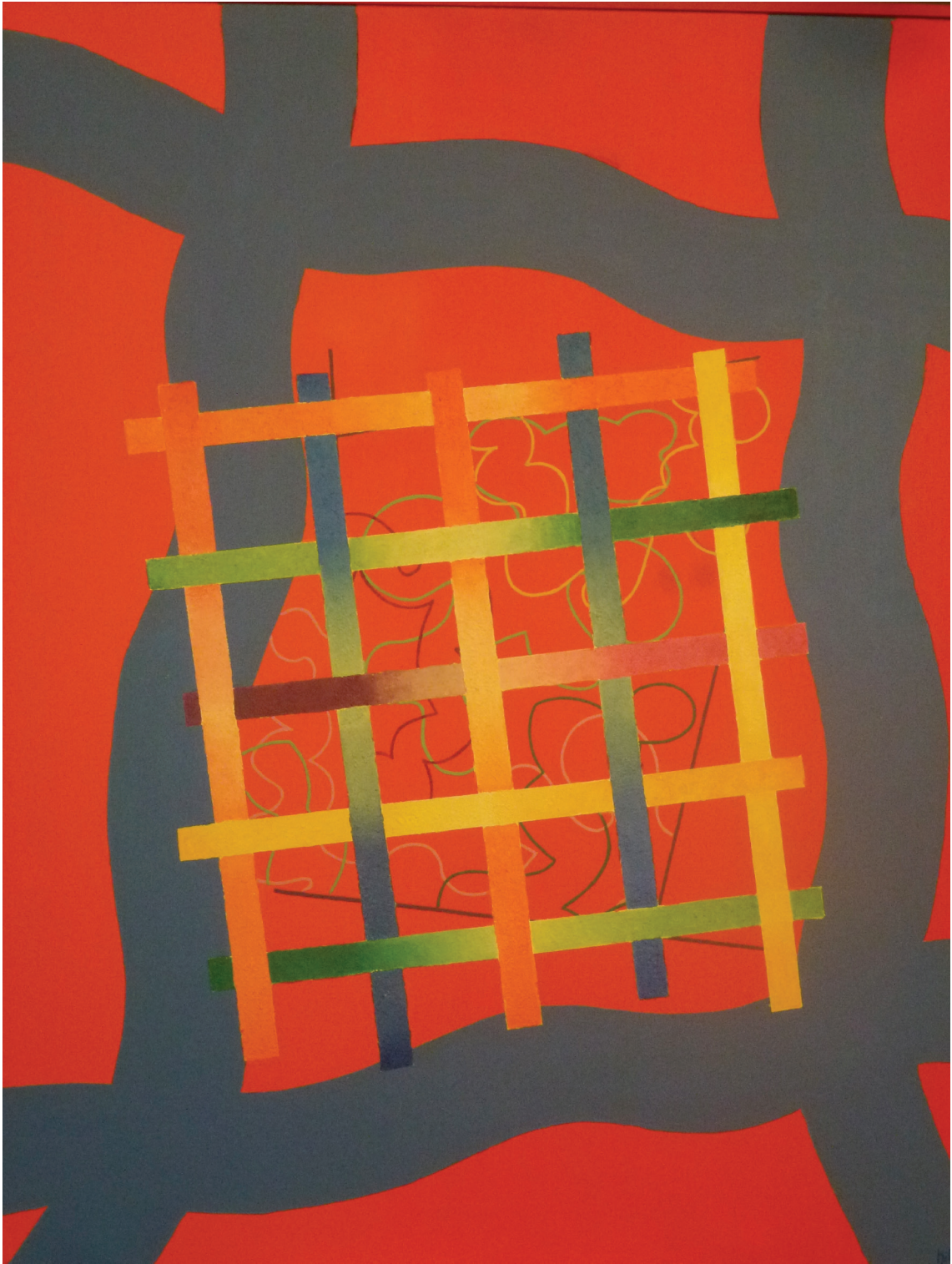
Les livres, mon autre monde, mes meilleurs amis, ceux que l'on emporte avec soi, dans sa poche, dans son sac, dans sa solitude... ceux qui nous assiègent, nous tourmentent, ceux qui nous rendent heureux ou plus grands ou meilleurs ou plus fragiles, ceux que l'on oublie sur un coin d'étagère et qui meurent de n'être plus que des histoires desséchées, et ceux qui traversent les siècles, les murs, les consciences, pour s'immobiliser soudain, tels des phares, sur la mer démontée du temps qui passe.

W comme Western

Avec les films des années cinquante, le western, quittant les plaines du Wyoming, s'est confortablement installé dans les salles obscures de la vieille Europe. Le scénario était simple : il y avait d'un côté les bons, plutôt blancs, de l'autre les méchants, plutôt rouges. La victoire revenait tout naturellement aux blancs puisqu'ils étaient plus loyaux, plus intelligents, plus blonds, plus beaux, plus civilisés, plus armés... et dans leur droit !... Dès que l'écran s'animait, les spectateurs fascinés chevauchaient à perdre haleine aux côtés de Gary Cooper et de bien d'autres, ils esquivaient les flèches vengeresses de Sitting Bull qui visaient sournoisement Robert Mitchum ou James Stewart, parvenaient enfin, après deux esquimaux achetés à l'ouvreuse, aux rives du Rio Bravo, sauvés par John Wayne, tandis que là-bas, dans les grands espaces, Henry Fonda dégainait tranquillement son colt d'or dont la crosse (récemment astiquée par l'accessoiriste) brillait au soleil de la renommée. Les paysages somptueux du Colorado, ou du Nevada, ou du Texas, défilaient derrière la tête des chevaux haletants, les plumes des Indiens volaient au vent, au vent du succès surtout, leurs squaws avaient du rouge à lèvres et l'accent du Bronx... Qu'importe ! Après la prise de Fort Alamo et l'arrivée victorieuse à Vera Cruz, après la descente tumultueuse de la rivière sans retour (en bonne compagnie cependant) l'écran s'éteignait... une lumière blafarde inondait la salle. On enfilait alors tristement son manteau. Et on repartait, tout ébloui encore du rêve américain pour prendre... le dernier métro !

Y comme Yeti

Animal fabuleux aperçu quelque part dans l'Himalaya par un moine tibétain fortement alcoolisé... c'est un grand mangeur de neige et avaleur de glaciers, il a de longs poils blancs qui le recouvrent d'une houpelande. Quand il est d'humeur taquine, il se cache derrière les sapins et fait des croche-pieds honteux aux skieurs hors piste... ou souffle sur les marmottes pour déclencher des avalanches. A ne pas confondre avec le Dahu, dont la chasse est strictement réglementée... ou le Père Noël plutôt vêtu de rouge !



sans titre - technique mixte

Paul Kilemnik

Interview avec Andrée Kilemnik et Frédéric Cubas-Glaser

Le 29 Février 2016

Paul Kilemnik est décédé en juillet 2015 dans le 15^{ème} arrondissement de Paris, où il était né il y a 79 ans. Nous rencontrons son épouse, Andrée, avec Frédéric Cubas-Glaser qui connaissait bien le peintre.

La rencontre a lieu au domicile d'Andrée : séjour clair, des œuvres de Paul, des tableaux dans des tons jaunes, lumineux, rythmés, des petites sculptures en bois très colorées, gaies, des tableaux de peintres amis, un piano blanc sur lequel joue Andrée (nous l'apprendrons plus tard). Le jour éclaire la pièce, des œuvres de Paul, émanent lumière et énergie, quelque chose de léger, de frais et d'heureux.

Comment la peinture est-elle entrée dans la vie de Paul Kilemnik ? Comment s'est-il formé ?

Andrée Kilemnik

Paul avait une passion pour la peinture. Il s'est formé en fréquentant les musées (d'Art Moderne), les galeries Camille Renault et Mathieu Sels) ainsi qu'au contact de ses amis qui évoluaient dans le milieu de la peinture : Gérard Guyomard, Ivan Messac (qui faisait, entre autres, des sculptures en carton et en papier).

C'est pendant la guerre d'Algérie qu'il s'est lié d'amitié avec Gérard Guyomard. Ils sont toujours restés en contact par la suite.

En Algérie, Paul a crapahuté, comme il disait, mais pendant quelques temps, il a pu aussi faire des sculptures sur place.

Plus tard, dans les années 70, il a quelque peu aidé son ami sur un chantier de restauration de tableaux de Max Ernst dans la maison de Paul Eluard. Ce travail a été très important, il lui a donné espoir.

Paul a également approché Fernand Léger, mais les circonstances ne lui ont pas permis d'être son élève comme il l'avait souhaité.

Quels ont été les peintres qui ont eu le plus d'importance, le plus d'influence ?

Andrée Kilemnik

J'ai connu mon mari très jeune. Nous étions des amis d'enfance, nos écoles étaient voisines et nous avons grandi et joué dans le 15^{ème} arrondissement.

Très tôt il s'est intéressé à l'art, il a été inspiré par la peinture de Sonia et Robert Delaunay, celle des Constructivistes russes, par Malevitch, Fernand Léger et les peintres italiens aussi.

Paul se sentait petit à côté de Guyomard qui a exposé un peu partout. Il devait travailler, il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à son art. Il regrettait que ses enseignants ne l'aient pas repéré et orienté vers la peinture.

Vous avez dit qu'il appréciait Sonia Delaunay dont nous savons qu'elle a travaillé les tissus. Paul a-t-il fait des créations artistiques autres que la peinture ?

Andrée Kilemnik

Oui il a participé à la création de bijoux fantaisie pour Guy Laroche, Saint Laurent puis il s'est mis à son compte. Il a même vendu ses bijoux sur les marchés !

Frédéric Cubas-Glaser

Paul était un autodidacte mais il avait appris ce «regard sans concession». Il voyait les forces et les faiblesses de l'œuvre, celles des autres comme les siennes. Il n'y avait pas de «consensus mou» avec lui. Il a développé une écriture très personnelle, créé ses propres outils : gabarits, tire-ligne, il se servait de l'épiscopo. Il ne faisait rien au hasard.

Quand a-t-il pu se mettre à la peinture à temps complet ? Quand a-t-il pu exprimer, développer ce qu'il avait à dire ?

Andrée Kilemnik

Il n'a pu se consacrer à la peinture, régulièrement et passionnément, qu'à notre arrivée à Jouy en 1991. Il travaillait dans son atelier sous les toits.

Frédéric Cubas-Glaser

Une spiritualité se dégage de ses œuvres, il n'était pourtant pas croyant !... Il y a dans ses tableaux une lumière intérieure, une énergie, une force qui n'appartiennent qu'à lui.

Il est difficile de mettre d'autres toiles, d'autres artistes à côté des siennes tant il aspire la lumière autour de lui.

Quelle était la place de la musique ? Ou celle des autres arts ?

Andrée Kilemnik

il aimait beaucoup la musique classique et contemporaine : Chostakovitch, Schönberg, Berg, et beaucoup Dutilleux, notamment «Timbre, Espace, Mouvement» (en référence au tableau de Van Gogh «Nuit étoilée») il en a d'ailleurs fait lui-même un tableau.

La poésie avait aussi, pour lui, une grande place. Eluard et Aragon étaient ses poètes préférés. Il a fait de la gravure pour illustrer le livre de poésie d'un ami, Jean Philippe Aizier, «La Bouche sous les Draps», à la Librairie Racine.

Où a-t-il exposé ?

Andrée Kilemnik

À la Mairie d'Eragny, à Paris, Anvers, Dourdan, L'Isle-Adam, Eaubonne... à Saint-Mathieu-de-Trévières (à côté de Montpellier) en 1998, à Manganèse (salon d'art contemporain dans le Val d'Oise) plusieurs années, de 1998 à 2011. Il a d'ailleurs eu le prix Manganèse en 2005. Il a exposé plusieurs fois, 2007/2009, à Curemonte, en Corrèze (Colette y séjourna en 1940) où il a vendu quelques toiles. Enfin, à la bibliothèque d'Achères, de septembre 2011 à février 2012, puis à celle de Jouy-Le-Moutier fin 2013.

Frédéric Cubas-Glaser

Il était heureux d'exposer à Manganèse, il accordait beaucoup d'importance aux rencontres. Il était une référence dans le salon, mais, même bien placé il ne vendait rien !

Avec votre œil de peintre, Frédéric Cubas-Glaser, comment caractérisez-vous le travail de Paul Kilemnik ? Que pouvez-vous dire de ce qui était important dans sa démarche ? Quelle était sa quête artistique ? Quel a été son apport à la peinture ?

Pour Malevitch, la quatrième dimension fusionnait le temps et l'espace : ces deux éléments permettaient aux formes d'évoluer librement. Les formes étaient fixes dans les trois premières dimensions mais elles se trouvaient activées au travers de la quatrième dimension.

L'intérêt que portait Paul au suprématisme russe tient, je le pense, à cette quatrième dimension qui s'auto-génère dans sa propre création. Le sujet d'une œuvre suprématisiste était la capture d'un moment de l'évolution des formes dans les dimensions. Comme Malevitch, Paul Kilemnik représente dans ses œuvres un univers infini, un univers qui, s'il nous est exogène, au premier abord, nous rend captif par la subtilité de son intensité et de sa variabilité colorée. Dans le suprématisme, le regardant doit visualiser les formes avec leurs multiples positions au travers des dimensions afin de comprendre l'œuvre. Dans un tableau de Paul Kilemnik il suffira de se laisser gagner par la rencontre ludique et heureuse de la ligne et de la couleur.

Si Paul peut être apparenté en partie avec la recherche du futurisme italien qui avait comme objectifs à la fois la recherche autour de la dynamique et de la vitesse d'un corps mais aussi la décomposition de ce mouvement, il s'empare à nouveau du questionnement sur l'appréhension de cette dynamique pour l'interroger avec humour et tendresse, à travers ses propres recherches et ses propres inquiétudes esthétiques.

On a là, très certainement, le choc initial, qui a agi comme un ferment et qui a nourri la recherche de Paul Kilemnik tout le long de son œuvre.

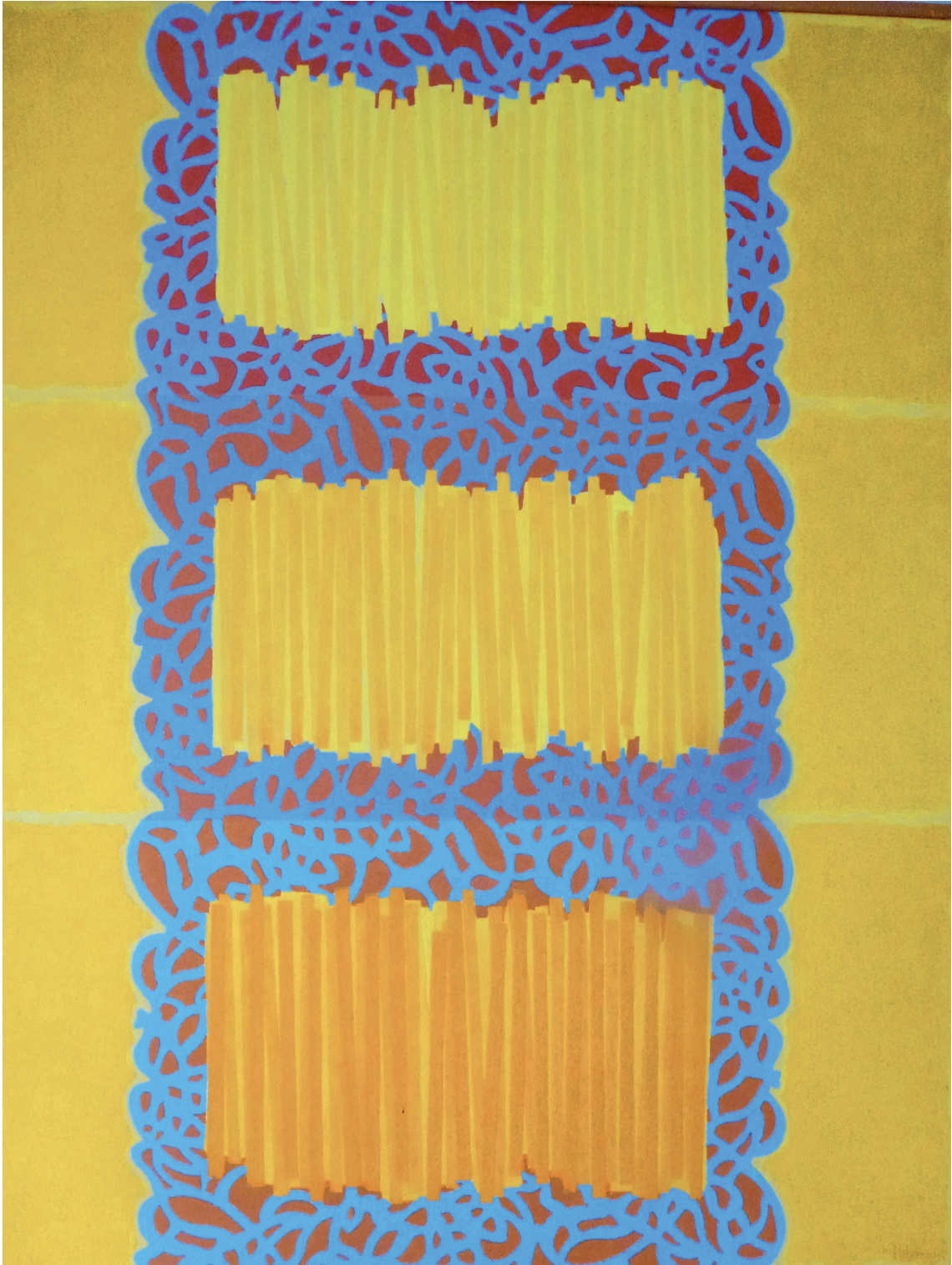
Après l'interview, Andrée Kilemnik nous accompagne dans l'atelier de Paul, pour permettre à Frédéric Cubas-Glaser de choisir quelques tableaux à reproduire dans la revue. Nous profitons du moment pour regarder de près ses dernières œuvres, et les couleurs se font remarquer.

Est-ce ses racines ancestrales ukrainiennes avec son intérêt aux couleurs vives ? Peut-être que c'est la lumière française qui joue sur les nuages-roches ou dans les ombres verdoyantes des formes arbustes. Peu importe l'origine de son inspiration, les œuvres de Paul Kilemnik brillent d'une luminosité constante donnant vie et énergie au canevas.

On remarque dans les toiles présentées l'inspiration de Robert et Sonia Delaunay, ainsi que de Kasimir Malevitch, trois peintres du début du 20^{ème} siècle qui exploraient et la couleur et la forme. Mais Paul allait plus loin dans ses compositions et dans sa recherche de texture. Grâce à ses propres outils, qui reposent encore cette après-midi dans son atelier, Paul a su donner une profondeur à ses toiles que l'on remarque aujourd'hui. On voit également dans ses compositions ces formes qui dégagent de la luminosité interne. Effectivement, si vous regardez un des tableaux de Paul Kilemnik de près, vous aurez l'impression que les formes peintes sont en relief et que la lumière les contourne, ou les fait vibrer dans une vitalité étonnante qui dépasse la simple composition. L'art dépasse les outils et techniques. C'est une énergie qui se dégage et qui appelle une réponse chez la personne qui regarde : la chair de poule, une inspiration plus profonde, parfois un vertige qui dure un instant, une communication entre la toile et l'œil. Regardant ses toiles, l'une après l'autre posées sur le chevet d'artiste, nous avons ressenti quelque chose vibrer dans l'air.

Inspiré par la musique classique et la poésie, Paul explore le ton juste par les nuances colorées. Dans les tableaux présentés on voit imperceptiblement que le bleu vire vers le violet, et le « *pâle soleil recule*¹ » derrière une forme arrondie, orangée, qui voltige dans l'air jaune, peut-être une trace de la fascination pour Fernand Léger que Paul aimait tant. Heureusement pour celle ou celui qui apprécie ses œuvres.

¹Paul Eluard, *Le Printemps*, un poème bien aimé par Paul Kilemnik.



sans titre - technique mixte

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Qu'est-ce qu'un récit

Hommage à *Analogues* de Jean-Pierre Faye, Editions Notes de nuit, Paris, 2015

L'univers est une obscurité qui se meut en tous sens, suspendue à une chambre de regard qui la réfléchit.

Le corps miroir est réfléchi par le corps du récit où il est lui-même réfléchi même s'il pense mieux au fond d'une caverne, au bord d'un désert. Mais c'est parce qu'il y a de la langue que le corps se pense. Elle concentre et oriente l'effet miroir du corps vivant et parlant, et augmente intensément son pouvoir réfléchissant.

Ici - et comme Faye le souligne - le corps de femme change de portée, il est la nasse d'un vêtement noir recouvrant des pieds à la tête le corps vivant comme il saute en forme de minijupe.

L'étoffe sur le corps féminin est un langage qui parle le chagrin ou le joyeux bougé du corps. Nappe noire tout à coup tombée sur le corps des femmes. Attention, le monde entier bouge ou se referme, enseveli avec le corps et son bazar. Bazar des souks ou grand bazar de tous les corps sont vivants – qu'importe si dans le sérail l'enfermement du corps est orné de céramique somptueuse.

La robe du récit est aussi limpide que celle des robes noires montant par-dessus les yeux où s'entrevoient de longues suites de paysages histoire, de chaînes narratives enchevêtrées. C'est cette entrevoie qui donne sa possibilité même au corps miroir et à une fraction d'univers que l'on peut dire elle-même réflexible.

L'univers n'est réfléchi que par le corps miroir à travers le réseau des langues qui le rend intelligible. Il n'y a pas de ciel astronomique, ponctué d'étoiles, sans le regard du corps miroir appuyé sur la construction des langages et leur réflexion qui tire le monde hors de l'obscurité. La condition de clarté de l'univers survient par le corps miroir et le corps récit qui le réfléchit.

Ces mouvements de réflexion parcourent l'espace de l'*istôr* d'Hérodote appelé à dire bien des choses, à la naissance de la philosophie.

La multiplicité du monde, transformée en visage miroir, ne prend ce sens dans la direction que lui donne le tissu vivant des langues jouées comme un jeu de « hasard ». Il présuppose des conditions d'apparition qui ont rendu possible leurs surgissements. Ce jeu de « hasard » présuppose les dés et la disposition des points comptables sur ces dés.

Jean-Pierre Faye est un des seuls à souligner qu'aucune langue n'a été fondée sans son histoire. Elle s'aventure en direction du soleil nu, - celui-là des peuples aux pieds nus et revêtus du seul étui pénien.

Authentification des vertiges : l'homme et la bête

Tomi Ungerer, « Elephants, Whales & Kangaroos », Nieves, Zurich

Entre le royaume du dessin et celui de l'animal un dialogue commençait chez Tomi Ungerer dès les années 50 et 60 selon des épures parfaites et audacieuses. Elles réveillaient les regards et les éveillent encore. Loin des ombres demeure l'éloge de la ligne pure.

Le caractère « tactile » du dessin d'Ungerer permet de comprendre l'élaboration d'une pensée en acte. Dès l'origine les œuvres ne racontent pas : elles « prophétisent » de manière ludique. D'après nature, d'après « modèle » certes, mais surtout selon un imaginaire qui bat la campagne.

L'artiste a toujours su éviter le discursif. Il a inventé le minimalisme graphique pour offrir un monde capable de séduire adultes et enfants. La solitude de quelques traits biffe tout superflu. Le grouillement des lignes est inutile.

Il s'agit de suggérer le maximal à un minimum de traits pour voir ce qu'on croit connaître mais qu'on n'a jamais vu ou qu'on ne voit pas encore. Et soudain l'œil découvre une plénitude au sein du presque rien.

La couleur se retire. L'air entre dans l'espace du support grâce à l'épure. Celle-ci évite la dispersion et fait oublier nos références. Le dessin se laisse envahir par le manque qui est aussi son vertige. L'animal n'a plus besoin de ses formes pour séduire.

Il reste désormais le silence. Mais tout autant une charge et presque des odeurs dans l'air. Au cloisonnement répond l'évasion. Le monde change de formes mais il est bien là.

Dès ces premiers « sketchbooks » republiés aujourd'hui l'animal n'a plus besoin de toutes ses formes pour séduire. Dans une forme de légèreté et d'humour selon diverses facettes une vision fantomale recrée le réel, elle devient une note en marge d'un texte du monde presque totalement effacé.

Nous pouvons d'après le dessin déduire ce qui devait être le « texte » du monde car Ungerer en multiplie le sens. L'espace est à l'intérieur de l'espace. Il n'est pas à l'intérieur des animaux qui eux-mêmes nous hantent. C'est ce qui accorde à l'œuvre comme à l'être toute sa présence.

Tropes aux sphères

I « Anale » de l'écriture

Tout texte désirable est tiré à quatre épingles du cul de l'écrivain. Il descend les vertèbres avant de se loger dans le trou idéal pour traverser un autre organe conducteur.

Le poison des mots est donc abyssal, vecteur de transes, il combat un parfum intolérable : celui des porcs auquel il répond par l'invective.

Un tel escalator allant du haut vers le bas mène à un produit intérieur brut.

Traces mutiques, entre distorsions et silhouettes surgit la tache d'une condition originelle souligné par Artaud : « l'homme n'est que sa merde ».

L'écriture est donc humaine et anale, substantiellement retirée des phrases. Le fétichisme corps et âme qualifie une de ses débauches collatérales.

A ce titre l'intérêt pour un écrivain est proportionnel au ressassement, à l'addiction aux anomalies de ses excréments torchés. Le sphincter est la cabine de modelage de l'écriture, ses entrailles l'intérieur cuir de ses divinités.

II L'écriture et son leurre

L'écriture est relique plus que talisman. Elle tire le tapis de la mémoire vers l'imaginaire un peu comme il en est du vêtement : s'il est choisi judicieusement il offre à son porteur la coupe qui convient le plus à la peau.

Il ne s'agit pas de s'endimancher mais de s'envelopper sans craindre le ridicule : dans la peau de la bête aux yeux tristes et au museau de bouledogue.

L'écriture est comparable à l'image d'Olympia transformée en louve. Posant fermement entre ses cuisses sa main en éventail, elle cache sa toison intime afin de laisser apparaître les poils de son pubis.

L'écriture est donc à la vie ce que cette main représente pour l'intime. Sa sincérité étant quelque chose entre le mensonge et le mystère, elle se livre à divers exercices de s(t)imulation.

Plus besoin d'autre nourrice. Pas besoin qu'elle tende son autre sein. Au oui de jadis dans une main il suffit de placer le non d'aujourd'hui dans l'autre. Puis, au revoir les jumeaux.

III « Maternithé »

Sachons que nous écrivons un texte qui n'a jamais été le nôtre. Néanmoins, nous apprécions sa venue, sa visite. Du moins ce que nous en retenons.

Même creusé le langage, et en infusant, ne fait voir que lui-même. Mur. Construit par des mains et l'oreille intérieure. Il n'a pas à être dit. Il s'entend mentalement. L'adverbe permet l'étendu de l'écho des mots qui ne savent rien du monde. Il reste au dehors. Ecorce, peau.

Ecrire introduit l'ailleurs dont la femme offre dans l'étreinte le miroir. Il s'agit de revenir par les mots au silence que celle-ci indique :

Il n'est pas un fait mais un principe depuis le dialogue impossible de l'enfant et de sa mère. Cette parole qui s'écrit ne vient que de là : le désir et son absence dont la société a légalisé l'interdit.

L'écriture est le jaillissement de la présence par défaut et désespoir : ils prennent de multiples détours pour oblitérer le silence de tout dieu.

Reste l'impossible cri tel un thé d'hier. Il s'exalte au fond de lui-même, il est l'obscurité du texte. Il infuse en s'étalant, ne cesse de hurler dans le vide mais contre le néant. Il est l'attente qui n'en finit pas de finir jusqu'à l'ultime seconde.

Que l'impossible mot surgisse du cocon rompu de tous les textes entassés. Manière de boire la tasse jusqu'à « finalement assez » (Beckett).

Carte blanche à Cécile Guivarch

Claude Vercey

Les nombres

Elle m'a dit

Elle m'a dit
tu vas m'écrire un poème

c'était gentil
de penser à moi pour écrire

ça j'aurais dû à l'instant prendre
les jambes à mon cou plutôt

que de l'écouter décrire
le poème que j'allais pour elle

écrire moi qui n'écris plus depuis
des mois mais je suis resté sur le cul

et sa chaise à l'entendre vanter l'art
que j'avais de trousser le poème

depuis qu'elle me connaît ça vraiment
me coûterait peu de peine

trois coups de cuillère à pot
à poème je suppose qu'elle voulait dire

pour toi ce sera peu de choses
te coûtera peu de mots

sauf que celui qui me plaît
de poème que pour moi je t'engage à écrire

est moins affaire de mots qu'affaire
de nombres ça que j'aimerais

je te supplie d'écrire
qu'il nous parle des nombres

tu sais et pas
seulement du un du deux du trois

mais bien pourquoi l'on compte
qu'on a besoin de compter et

pourquoi l'on s'est mis à dénombrer
les choses et les biens et l'enfant pourquoi

il compte jusqu'à trois il s'élançe
et sur le mur du trois il se casse le nez

- Non décidément c'est trop
ou trop peu ce poème

j'y renonce désormais
je sais de combien il me dépasse

et pas de un ni de deux ni de trois
de beaucoup

Le poème qui compte

Au bout du compte
qu'est-ce qui compte ?

A partir de quand
ça commence à compter

ce qu'on a fait, pas fait, méfait
- oublié de faire ?

Qu'est-ce qui compte
à l'heure des bilans
des pertes mécomptes et profits ?

Pour toi, pour vous, dites
est-ce que j'aurai compté beaucoup ?

un peu ? Un peu beaucoup ?
Pas du tout ?

J'aurais pu ne pas naître
est-ce que ça aurait

un peu manqué
beaucoup compté
est-ce qu'à beaucoup
ç'aurait compté

sur les doigts d'une main
d'une marguerite

sur les ongles des pieds
sur les jointures du corps ?

Est-ce que sur toi
je peux compter ?

*

C'est le premier poème qui compte
après tant qui ne comptent pas

« Un deux trois : voilà ! »
le premier poème qui compte.

Luce Guilbaud (inédits)

Ville silence

séjour des morts et des vivants
mêlés entassés alignés
on jette des fleurs dans le grand jour
on se perd dans les rues
on aligne des noms des numéros
avant de tout recouvrir de terre
de lettres d'amour et de regrets
on évoque les ancêtres
on s'écarte des clous
d'autres mères sont allongées plus loin
dans leurs débris d'os leurs reliques
c'est ici que poussent les racines
entre les pierres taillées
rien ne bouge que les paroles
échangées avec promesses de poussière
c'est une ville sans direction ni centre
une ville de silence sans mesure.

Une maison de village

J'ai choisi une maison pour y être et en partir
pour y être demeurer écouter les bruits du monde
une maison pour traverser ses fenêtres
faire entrer le soleil et la lune les oiseaux aussi
une maison un village une île dans le marais
là où la mer dessous remue encore avec ses poissons
qui soudoient les images du monde flottant
un jardin d'où je remonte les mots du poème
nourris et filtrés par la terre...

Les femmes même lointaines
sont debout à la table
les femmes restées au port
parlent près du sommeil
mêlant assiettes et instruments de navigation
elles retiennent les vents
forcent la houle et la mouette

supputant la prochaine escale

les hommes à bord
ont traduit les marges du vent

et les femmes soufflent en rafales contrastées

naviguer c'est donc tourner le dos.

Christophe Jubien

Extraits de *La tristesse du Monde*, à paraître aux éditions Henry
C'est comme ça

Je n'ai pas inventé
la mort et la beauté

juste écrasé une fourmi
en faisant un pas de trop
en direction d'une fleur

un demi-siècle
après mon expulsion
d'un ventre chaud.

Le vieux jardinier

Cherchant mon vieux
à l'heure du déjeuner
je le trouve au jardin
assis sur un muret
à ses pieds la débroussailleuse
fâchée à mort
elle trouve mon vieux trop vieux
lui la juge rosse
la brise nous apporte en cadeau
une bouffée de lilas
que nous fumons en paix
sans dire un mot
dans l'herbe une fourmi escalade
un noyau de cerise
puis se faufile
sous une brindille
deux papillons bleuâtres
qui jouent à se poursuivre
pénètrent dans le bois
ils trouveront le paradis
avant la fin du jour
rien que pour faire
la nique au néant
si prompt à se prendre
pour Dieu le Père.

Chambre 208

Tout pendant que je suis assis
sur son lit d'hôpital
ma vieille mère
passe tendrement
sa main dans mon dos

N'ayant pas l'air de croire
au grand machin
que je suis devenu
elle cherche le défaut de la cuirasse
l'endroit où ça chatouille

guettant le moment
où je vais basculer en arrière
atterrir dans ses bras
attraper son sein
et lui sourire
pour la première fois.

Jean Gabriel Cosculluela
Extraits de *Lumière inverse*

L'île
est une lecture
de la terre
qui vient
à manquer
sous les mots
la terrasse
nue
la dernière
limite
des rochers
la forme
inapaisée
des rochers
où

l'eau
brûle
le silence

*

La langue
de terre
où l'oubli
et l'ombre

sont
une compagnie
impossible
l'épuisement
d'un instant
dans le vide
-l'acidie-
la plus intense
chaleur
la plus nue
à la nuit
retournée
l'espace
-où cet espace brûle
inapaisé

*

Le silence
près de la mer
où tu creuses
et retournes
la terre
ou ce qu'il en reste
après le regard
(la mesure
d'un regard
sur la terrasse
nue
et la table
des mots)

*

L'air
est
la lumière
brûlante
de l'oubli
et de l'ombre
l'oubli
et l'ombre
qui manquent
trop souvent
au regard

Carte blanche à Hervé Martin

Rencontre avec Valérie Loiseau, graveur-sculpteur

Valérie Loiseau vit et travaille au Mesnil-Saint-Denis dans ce territoire des Yvelines dont elle est originaire. Après une période parisienne de plusieurs années, elle est revenue vivre dans ce département notamment pour y retrouver la nature, source principale de son inspiration.

Très tôt, Valérie Loiseau a su qu'elle ferait un métier artistique.

En 1986, elle suit une année préparatoire aux Beaux-arts de Versailles où elle réalise sa première gravure avant de poursuivre son apprentissage artistique à l'ESAG de Penninghen. Elle complètera sa formation de graveur à l'ADAC, atelier de la ville de Paris puis dans l'atelier de gravure de la faculté de Saint-Charles, Paris I. Elle sera ensuite durant un an « ouvrier imprimeur taille-doucier » dans l'atelier de Tanguy Garric où elle découvrira toutes les subtilités de l'impression d'une estampe.

Site : <http://www.loiseauval.fr>

Hervé Martin : À quel moment as-tu été attirée par l'art ?

Valérie Loiseau : Aussi loin que je m'en souviens, j'étais à l'école et je devais être âgée d'une quinzaine d'années. J'étais très introvertie et l'adolescence en fut le point culminant. Le dessin s'est alors révélé comme un excellent médiateur pour traduire des émotions trop fortes et favorisa de nouvelles amitiés plus sincères et moins futiles.

J'ai souhaité exercer un métier artistique car j'y trouvais un savoir-être juste où la relation humaine prenait pour moi tout son sens.

Quand ta passion pour l'art s'est-elle concrétisée ?

Lorsque je suis entrée aux Beaux-arts de Versailles, juste après le baccalauréat. Et j'ai enfin aimé l'école et le mot apprendre a repris toute sa force. Je n'étais plus en classe mais en atelier à découvrir l'ensemble des techniques d'expressions artistiques ainsi que l'histoire de l'art.

Comment s'est déroulée cette première année d'apprentissage ?

Je passais mes journées à dessiner en observant les plâtres, les modèles vivants ou les natures mortes. Je me retrouvais dans une relation intime avec le sujet d'étude et les professeurs, bienveillants, nous encourageaient à creuser cette dimension personnelle. Il y avait dans cet enseignement artistique quelque chose de très concret qui me convenait parfaitement. J'étais enfin confrontée à l'espace, à la lumière, à la matière... et je n'avais plus qu'à les traduire au plus juste de mon émotion. Par la suite, je me suis confrontée aux questions métaphysiques auxquelles on n'échappe pas. Que dire et comment ? Quel geste peut traduire au mieux l'intériorité ?

Les élèves jouissaient vraiment d'une certaine liberté dans leurs choix artistiques, ce que j'appréciais vivement.

À quel moment et dans quelles circonstances as-tu choisi la gravure ?

J'ai réalisé ma première gravure aux Beaux-arts en fin de cursus et j'ai vraiment aimé ce geste de graver, à la fois dur et délicat sur le métal. Ce fut une vraie exaltation ! Durant la suite de ma formation à l'école Penninghen, je n'ai pas gravé pendant 2 ans. En revanche, mon attirance pour le dessin s'est affirmée progressivement en prenant le pas sur la peinture.

À l'issue de cette période qui fut très chaotique autant dans ma vie que dans mon travail, j'ai choisi la gravure. Elle pouvait répondre à cette ambivalence intérieure, d'une violence contenue et d'une grande fragilité. Le cuivre est devenu ce fidèle réceptacle de toute mon émotivité.

Mais pourquoi es-tu devenue également imprimeur en taille-douce ?

Il est nécessaire de préciser que deux métiers cohabitent dans l'estampe, ceux de graveur et d'imprimeur. Constatant que je pouvais améliorer la qualité des impressions, j'ai décidé de consacrer une année de formation au métier d'imprimeur. Je suis donc devenue « ouvrier taille-doucier » dans l'atelier Tanguy Garric à Paris dans le 13^{ème}. J'ai ainsi découvert une diversité de techniques et des approches nouvelles de la gravure. J'ai pu imprimer l'œuvre d'artistes tels que Jean Cortot, Gérard Garouste ou Ernest-Pignon Ernest qui venaient parfois à l'atelier superviser le démarrage de l'impression de leurs gravures.

Comment le thème du végétal s'est-il imposé à toi ?

Cette thématique a toujours été présente dans mon travail, même si au début la présence de personnages et d'animaux était prédominante. Je suis attirée par la mythologie où la magie et la féerie de la nature sont présentes.

Avec le temps, mon travail s'est épuré. La représentation onirique s'est faite moins éloquente. Le végétal est alors devenu mon principal sujet. Le surnaturel y semblait déjà inscrit et une symbolique plus intime et secrète se donnait à voir.

Ma plongée dans le monde végétal a dévoilé un autre univers à la frontière de l'étrange. Une feuille d'arbre, une branche... pouvait contenir cette part de rêve et cette ambiguïté du réel m'exaltait.

Comment as-tu investi le territoire souterrain du végétal et de ses éléments constitutifs que sont les feuilles, les lichens, les écorces... ?

Pour travailler sur le végétal, j'ai commencé par récolter des feuilles. Je les avais rassemblées et alignées sur une étagère comme des petits personnages. Selon la lumière du jour leur apparence changeait. Elles devenaient pour moi de véritables présences. Je les dessinais en considérant chacune d'elle comme des entités indépendantes.

J'ai singularisé chacun de ces objets végétaux en révélant la force de leur présence. Je renouais avec les jeux de l'enfance où de tout petits « trésors » de nature deviennent vivants. Enfant, je me racontais des histoires imaginaires en jouant avec les feuilles, les écorces... J'ai compris que ces histoires imaginées dans l'enfance m'avaient conduit à aimer les récits mythologiques.

Où t'a conduite ton investigation du monde végétal ?

Comment traduire dans la gravure les visions oniriques ressenties devant ces « personnages animés », feuilles enroulées ou lichens ? En dessinant, j'ai essayé de traduire ce que je ressentais le plus intimement. Ce fut une sorte de quête intérieure. Plus je m'attachais aux petits rien de la nature, plus je creusais un sillon dans ma propre obscurité. Les racines, les circonvolutions de l'écorce me montraient ma propre part d'ombre.

Je remarque que ton travail d'aujourd'hui avec tes gravures récentes sur les arbres, explore la partie aérienne des végétaux. Peux-tu expliquer ce passage du souterrain à la lumière ?

De cette exploration du monde sous-terrain, une question autour de la gravure s'est posée. Les noirs imprimés étaient devenus très denses, il y avait une saturation des griffures de la pointe sèche. Que faire surgir de ce noir ? D'autres noirs ! J'ai alors repris la gravure aux acides et j'ai réalisé des séries d'eaux-fortes sur le thème des « terres de labours » noires de pluie et des forêts obscurcies par le crépuscule. Je remontais à la surface en quittant peu à peu cette représentation nocturne.

Aujourd'hui, l'obscurité tend à s'effacer des gravures et la ramure des arbres est privilégiée. C'est un retour vers l'extérieur du végétal pour tenter de capter la lumière et son miroitement dans les branches. À ce jour, la recherche plastique est en cours pour traduire ces nouvelles émotions.

En tant que profane je me pose une question : sais-tu ce que rendront tes gravures au moment où tu graves tes plaques de cuivres ou de linoléums ?

Oui, sur le plan technique. Dès le moment où je grave, j'ai déjà une idée des contrastes de la gravure. Pour la pointe sèche, si j'appuie très fort j'ai des noirs, mais quand le geste est doux les gris affleurent. Ainsi, tu maîtrises globalement le résultat que tu veux obtenir.

En plus, tu peux ajouter des matières ou revenir en arrière en grattant avec des outils spécifiques pour éclaircir et revenir vers la lumière.

Par exemple, pour cette gravure « cœur d'écorce », j'ai passé trois ans de travail pour arriver à ce que je ressentais. J'ai effacé et gravé de nombreuses fois avant de parvenir à l'image finale.

Nous avons parcouru 25 ans de ton travail de graveur sans évoquer tes sculptures ni tes livres d'artiste. Comment s'articule ton œuvre entre ces arts qui appréhendent l'espace, la forme, les matières, les mots ?

Ils se complètent tous les trois.

J'ai pratiqué la sculpture avant de graver. J'ai modelé la terre dès l'âge de 17 ans mais je l'ai abandonnée assez vite pour aller vers le métal soudé. Je retrouve dans la soudure cette résistance du matériau qui me plaît tant en gravure. Je perçois l'approche du volume comme une ligne projetée dans l'espace qui se déploie, se déroule... L'influence de la gravure agit directement sur ce travail. La ligne gravée sort du cadre de la plaque pour prendre forme dans l'espace.

Quand la représentation humaine et animalière a quitté la gravure, elle s'est déplacée vers la sculpture avant que l'arbre ne devienne à son tour sculpture en métal.

Pour le livre d'artiste, il s'agit d'un monde entre-deux. J'ai tendance à aborder le livre comme un objet plutôt à voir qu'à lire. Le livre surgit de la matière même du végétal. L'écorce n'est plus figurée, elle est un élément constitutif, un point de départ à une nouvelle narration.

Les mots sont des contrepoints à une mise en espace de la lecture.

Face à ton œuvre en cours, peux-tu dire ce qui sous-tend ton travail d'artiste ?

Quand je travaille, je ne sais pas toujours ce qui sous-tend ce désir de faire. Le besoin d'agir est tellement fort parfois qu'il me porte.

Quand une œuvre est finie, elle a sa vie propre. Je la donne à voir lors des expositions et à chacun de la capter avec ce qu'il est dans sa singularité.

Et j'apprécie cette résonance possible entre deux sensibilités, entre deux perceptions différentes, la mienne et la personne qui regarde.

Le matériau du végétal

Des écorces, des feuilles, des branchages ou des lichens nous apparaissent comme sous l'objectif d'un microscope nous ouvrant les portes de l'univers végétal. Les gravures de Valérie Loiseau pénètrent le cœur de la matière. Matière de feuilles en décomposition, textures fibreuses d'écorces, amalgames inouïs de terres sombres ou lichens aux apparences sculpturales happent notre imaginaire.

Des traits noirs aux blancs mêlés et des circonvolutions de lignes nous dévoilent des aspects méconnus des arbres et des branches, des feuilles et des lichens. Nous les redécouvrons soudain autres, en des formes ondulées, des nœuds irisés dans des couleurs alliant des noirs intenses et des gris tirant vers la lumière. Ces territoires de matières invisibles à l'œil nu, Valérie Loiseau les révèle comme autant de paysages mystérieux d'un monde à investir de notre questionnement.

Matières en proie à la décomposition, couches sombres de feuilles accumulées dans les saisons, pourriture noble liée aux renaissances, ce terreau est également celui d'un terroir intérieur qui interroge l'invisible du monde. Un monde microscopique qui se décline aussi dans des ramifications bronchiques et des rhizomes innervés qui décrivent parfois des cartographies merveilleuses, des estuaires de pays inconnus ou des rias investissant des terres encore vierges de nos imaginations. Telle cette gravure revenant par sa forme à la source de l'arbre qui l'initia.

Entre ciel et terre l'arbre est au centre du questionnement de l'artiste. Il lui fournit l'essentiel du matériau naturel qu'elle investit.

Qu'il se manifeste sous l'aspect d'une sculpture érigée dans un fin feuillard de cuivre, laissant deviner ses volumes intérieurs aux désirs de nos yeux ou dans ces gravures parfois déclinées en polyptyques, l'arbre est élevé en symbole premier de la nature. Arbres feuillus ou nus de l'hiver. Arbres aux bouquets de branchages inclinés s'élevant vers la lumière ou encore simples troncs émondés, les arbres exposent sur les gravures leurs convulsions de branches et leurs nœuds contrariant une ascension vers le ciel. Silhouettes érigées verticalement se découpant dans l'horizon brumeux en des monochromes noirs, bruns ou sépia, les arbres dans les gravures sont tels des portraits dont nous aurions oublié l'impérative présence dans la proximité de la figure humaine. Valérie Loiseau nous le rappelle dans son œuvre.

Hervé Martin



Gravure 1 : Dans les frondaisons



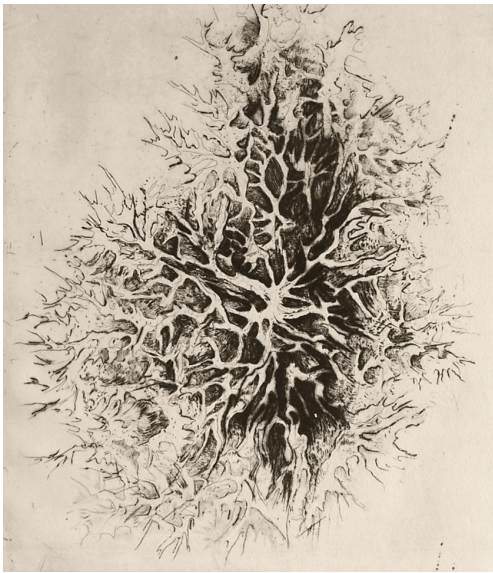
Gravure 2 : Branches



Gravure 3 : Cœur d'écorce



Gravure 4 : Écorce de palmier



Gravure 5 : Lichens



Sculpture 1 : Cerfs



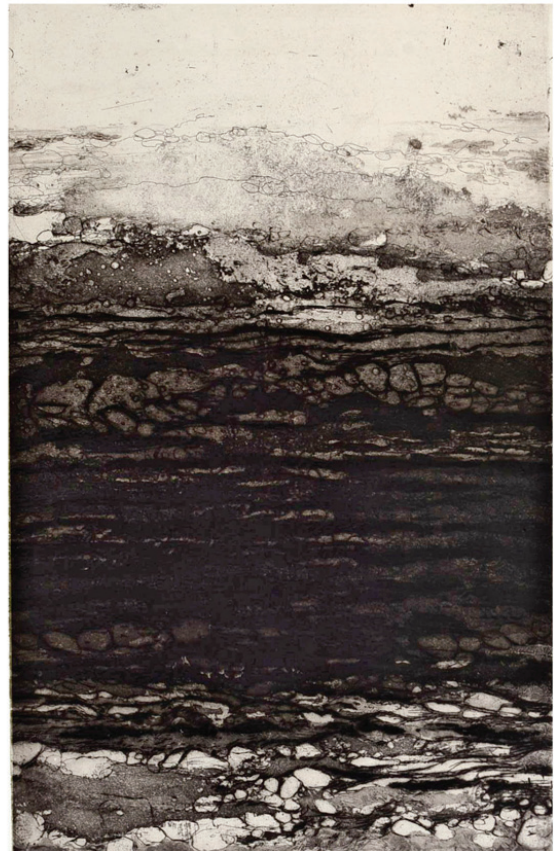
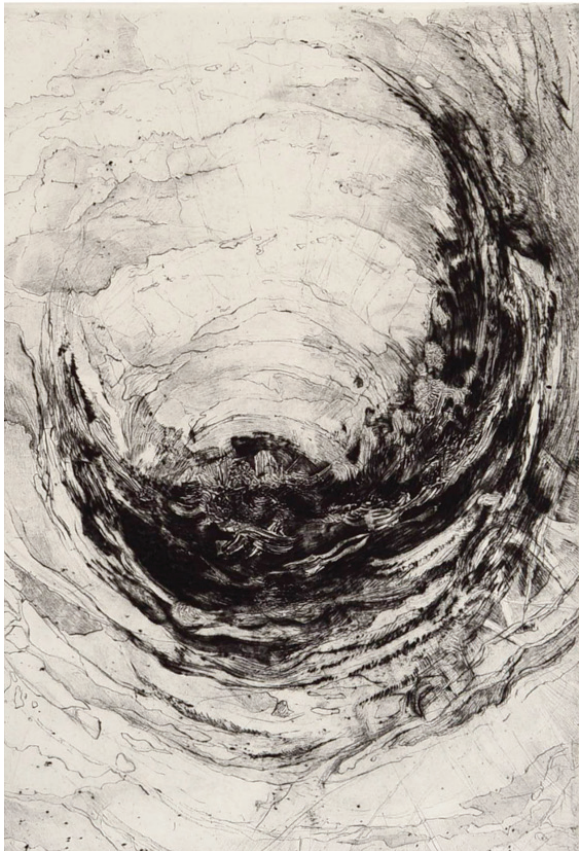
Sculpture 2 : Arbre 1



Sculpture 3 : Arbre 2



Livres d'artiste



Gravure 6 : Écorce et terre d'écorce



Gravure 7 : Lignes végétales

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

Homme-Dieu, Homme-Diable

Bertrand Vergely, Luc Ferry, Michel Onfray, Jean Meslier, Stefan Zweig, Boualem Sansal.

« Il importe, enfin, de parler du culot de l'homme-Dieu. Vous pensez que le terme « laïc » qu'il utilise n'a qu'un seul sens et qu'il signifie : respectueux de chacun ? Vous vous trompez. Il en a deux, en signifiant également « athée ». D'où un double discours de sa part. »

C'est ainsi que commence la page 99 de l'essai philosophique de Bertrand Vergely, **La tentation de l'homme-Dieu**. Et c'est en effet ce double langage qu'il essaye de décoder tout au long de l'ouvrage. Celui du bon sens, d'un humanisme intuitif qui nous pousse à admettre, à désirer, tout dépassement des limites voire à espérer la fin des limites. Limites de la bonne santé, de la vie éternelle, de la reproduction sexuelle. Qui peut réfuter l'inutilité de souffrir ? Et dans sa philosophie chrétienne il nous rappelle que l'homme n'est pas Dieu et que ce sont ces mêmes limites, acceptées, pensées, partagées qui donnent un sens à la vie.

Il est des amitiés qui influencent le cours de vos lectures : c'est sur la recommandation d'un couple d'amis qui ont connu la deuxième guerre mondiale, les espoirs du conseil national de la résistance, la reconstruction des trente glorieuses, l'ouverture de Vatican 2 au monde moderne et aux sciences et technologies, les libertés de mai 68 puis toutes les crises énergétiques, économiques, écologiques qui ont suivi, que j'ai lu ce livre avec beaucoup d'intérêt. Essai très accessible qui essaye de donner des réponses, des orientations, des critiques, des alternatives morales ou spirituelles aux espoirs - aux dérives ? - de l'homme-Dieu : naissance programmée, mort reculée, sexualité assumée, culture prédigérée et assistée, sécurité absolue. Tous ces sujets qui font l'actualité et les affrontements civiques des années 2010 et nous poussent, tel Camus, « à imaginer un Sisyphes heureux ». « *S'il y a en nous un homme-Dieu capable d'étourdir l'homme, il y a un homme capable de vaincre cet homme-Dieu* », conclut-il.

Thèse qui m'a intéressé, mais aux conclusions qui m'ont un peu exclu par leur trop grand parti-pris métaphysique, par un trop grand souci de démonstration et paradoxalement par le manque de place laissé au doute.

Pensées qui se veulent une réponse à plusieurs autres essais dont ceux de Luc Ferry et de Michel Onfray qui défrayèrent la chronique philosophique dix et vingt ans plus tôt ; particulièrement à celui de Ferry, **L'Homme-Dieu ou le sens de la vie**. Il ne fallait que cela pour immédiatement attiser la tentation de le lire et m'entraîner dans une « série philosophique » dont la place qui m'est donnée ici vous sauvera de quelques épisodes - par exemple un très moderne *Dialogue avec le juif Tryphon* de Justin de Naplouse écrit en Syro-Palestine entre 150 et 155 de notre ère - que je cite ici pour provoquer quelque curiosité - série dont je sortirai grâce à un ouvrage d'un genre que je pourrai qualifier de « philofiction », *2084* de Boualem Sansal et me reconduira vers le roman.

Le temps donc de feuilleter Ferry à la bibliothèque puis, en l'empruntant, d'espérer trouver les réponses à cette question de la page 99, « *pendant longtemps, à la question : « Qui est tu ? », on a pu répondre en termes de lignages : « je suis le fils ou la fille de... »*. Cette attitude convenait à des temps où l'idée d'individu, libre dans ses choix et seul dans son intimité, était pour ainsi dire incon nue... La naissance du sujet maître de lui, auto-défini par ses engagements et ses choix, impliquait au contraire qu'il cessât de se considérer au premier chef comme l'élément d'une totalité organique. »

Fils de, petit-fils de, je l'ai été en effet : d'enseignants profondément laïques, engagés viscéralement dans leur mission de transmettre une éducation qui se voulait alors « générale », où les matières scientifiques côtoyaient les sciences humaines. Ils ne « *crédibilisaient pas une théologie morale ni ne conciliaient Révélation et Conscience* ». Ils étaient déjà convertis à l'idéologie des droits de l'homme. Ils m'enseignaient le « libre arbitre » comme règle de vie sans se comporter en « hussards de la république ». Ils nous offraient, à moi et mes frères, des éditions jeunesse, illustrées, de la Bible, du Coran, de l'histoire des religions, mais aussi celles de la mythologie ou celles, plus matérialistes des inventions. Leurs bibliothèques m'étaient ouvertes, sans censure. J'avais la chance de pouvoir glaner dans la littérature générale des étagères du palier, dans la littérature espagnole de ma mère, et même avec parcimonie, dois-je reconnaître, dans les ouvrages de philosophie de ma tante où, avec un peu de perversité, j'eus la chance de débusquer une fort bien illustrée *Philosophie dans le boudoir* rangée entre Jean Rostand et Jean-Paul Sartre.

Mais là n'est pas le sujet de ce journal. Luc Ferry est, une fois de plus, un passeur de philosophie, un pédagogue lisible mais toujours exigeant. Jamais simplificateur. Immédiatement l'actualité de ce livre, la pertinence des questions qu'il soulève, la complexité des arguments (jamais des réponses) qu'il apporte, m'ont donné l'envie d'en faire part et de lui donner une large place dans ce journal. Après l'enthousiasme vient la complexité. Comment faire partager un livre si dense ? Le résumer ? C'est déjà fait, fort bien dans la 4^{ème} de couverture. Une fois de plus c'est l'actualité qui orientera le « journal d'un lecteur » qui écoute la radio et lit quelques journaux et reste souvent influencé, malgré lui, par les émotions, colères, petites phrases, procès d'intention qui font le fil de l'info.

Phénomène que Luc Ferry décrit d'ailleurs très bien dans un chapitre qui traite de la séculaire charité devenue le contemporain caritatif humanitaire : « *Comme la télévision sur laquelle il s'appuie, l'humanitaire ferait appel à l'émotion plus qu'à la réflexion, au cœur davantage qu'à la raison... L'humanitaire médiatique excite l'indignation du public en désignant à sa pitié des « victimes abstraites », toutes interchangeables entre elles. La souffrance n'est-elle universelle ? Au nom des affects, il nous ferait perdre l'intelligence du contexte géographique et historique.* » Et, dans ce passage écrit il y a vingt ans, il me rappelle les crises que j'ai observées, auxquelles j'ai subi, aux campagnes qui m'ont déjà sollicité : Boat People, Somalie, Rwanda...

Actualités renouvelées par celle de Daesh, du Bataclan, du Yémen, des Yézides et maintenant de Bruxelles, qui ont fait particulièrement résonner, lors de ma première lecture, la partie introductive de l'essai, « *L'humanisation du Divin* » dont un chapitre terrifiant « *Les métamorphoses du Diable* » : « *Que viendrait faire Satan en cette fin de siècle, à l'aube d'un « an 2000 » porteur il y a peu encore de toutes les belles promesses qui furent celles des lumières : les progrès de la civilisation portés par ceux des sciences et des techniques, la raison enfin victorieuse de la superstition, la liberté d'esprit émancipée des autorités cléricales, la paix perpétuelle ?... Et pourtant rien n'y fait : la seule évocation de ce qui se passe au Rwanda ou en Bosnie laisse le sentiment irrépressible que si le Diable est mort, nous sommes loin d'en avoir fini avec le démoniaque. Il y a bien une différence entre faire **du mal** et faire **le mal**... L'étrange est que parfois (toujours), ces forfaits semblent être étrangers aux finalités de la guerre propre proprement dite. Pourquoi faudrait-il, pour emporter la victoire, contraindre des mères à mettre leurs bébés vivants dans une bétonneuse comme on nous assure que ce fut le cas en Bosnie ? Pourquoi découper des nourrissons à la machette pour caler des caisses de bières ou leur scier le crâne devant leurs parents comme le firent les Hutus ? Pourquoi torturer son ennemi avant de l'exécuter, si exécution il doit y avoir ? Que le soldat, plus encore que le médecin de Platon, soit contraint de « faire du mal », chacun en convient. Et c'est pourquoi, en principe, la guerre est haïssable. Mais, jusque dans ce cas extrême, sans conteste plus désespérant que la médecine, il n'est pourtant pas, en toute rigueur, nécessaire de « faire le mal » pour vaincre... ».*

Actualités de la Syrie, des réfugiés, de la déchéance de nationalité, qui raisonnent encore lors de la lecture, dans la troisième partie «*Le sacré à visage humain*» dans ce chapitre «*L'humainitaire en question*» si bien introduit par cette question désespérément contemporaine et parfois tellement proche à Calais ou même à l'orée du Bois de Boulogne : «*quelle solidarité me relie aujourd'hui au Soudanais, au Cambodgien ou au Tutsi, sinon dans ce sentiment, sans doute réel mais par essence abstrait, d'appartenir à une même humanité ? Comme l'a noté Pascal Bruckner (dans La Tentation de l'innocence) : face aux images qui nous assaillent de toute part, nous faisons l'épreuve de l'abîme qui sépare «voir», «savoir» et «pouvoir». Et cet abîme nous plonge, par force, dans une indifférence relative... »*

Ne croyez pas que le sujet « L'Homme-Dieu ou le sens de la vie » - sens à prendre ici, pour moi, dans ses trois dimensions, sensation, signification et direction - ne traite que des sujets sordides de l'humanité.

Les actualités récentes, en particulier la déclaration des 130 médecins sur ce que j'appellerais le «*désir d'enfant*», m'ont fait me replonger récemment dans une deuxième lecture de cet essai pour vous inviter à lire, dans la deuxième partie, «*la divinisation de l'humain*», le passionnant, surprenant, dérangeant chapitre sur «*le mariage d'amour, la naissance de la vie privée et l'avènement de l'affection parentale*», où l'on (je) découvre que le choix d'amour est une notion légalement très contemporaine : «*À nous qui sommes les héritiers des romantiques, le principe de l'union sentimentale paraît être la règle. La façon dont nous nous représentons le couple a perdu presque toute la signification qu'il avait encore à l'âge classique : assurer la pérennité du lignage et de la propriété familiale... Rappelons qu'en vertu d'un édit de février 1556 contre les «mariages clandestins», les enfants mariés sans l'autorisation de leurs parents étaient déshérités et déclarés hors-la-loi. En 1579, une ordonnance de Blois considérait comme ravisseur et punissait de mort «sans espérance de grâce ni de pardon» ceux qui auraient épousé sans le consentement des parents des «mineurs» de moins de vingt-cinq ans ! »*

De même que le désir d'enfant et l'amour filial. «*Dans une perspective analogue, on notera que la notion de «devoirs» des parents envers leur progéniture ne semble s'imposer à l'ensemble de la société qu'à partir du XVIII^{ème} siècle... D'une manière générale, l'incapacité à contrôler les naissances multipliait les enfants non désirés. Et l'espoir de s'en délivrer par la mort pouvait s'insinuer d'autant plus facilement dans les esprits que la mortalité infantile était, on le sait, considérable, surtout parmi les enfants des villes mis en nourrice à la campagne. Au reste, était-ce sans penser à mal que, dans beaucoup de familles bourgeoises, la mère nourrissait l'héritier et qu'on mettait en nourrice les cadets? Ce terrible soupçon semble d'autant plus justifié que la mise en nourrice, dont on estime qu'elle frappait entre un cinquième et un sixième des bébés au XVIII^{ème} siècle, pour ne rien dire de l'infanticide pur et simple, confinait souvent à une mise à mort... 62% à 75% des enfants mis en nourrice mouraient avant d'atteindre l'âge d'un an ! »*

Evolution de l'amour qui va donc hier comme aujourd'hui fortement structurer - et torturer - notre société. «*La question du sens de la vie s'en trouve bouleversée : c'est désormais l'amour profane qui va donner sa signification la plus manifeste à l'existence des individus.* »

Les débats qui souvent aujourd'hui portent sur «*le désir d'enfant*» trouvent dans ces chapitres nombreux éléments historiques, philosophiques et bioéthiques et illustrent une fois encore que leur violence n'est que la conséquence d'une apparition très récente et trop soudaine confrontée aux origines de notre culture.

À la différence du livre de Bertrand Vergely, Luc Ferry ouvre des portes, n'a pas de certitude, ne cherche pas de coupable, n'accable ni la foi ni la raison. Et pour cela lisez sa conclusion, ne

serait-ce qu'elle : « *L'humanisme de l'Homme-Dieu* ». Après une première liste de questions inconciliables, il définit un « *humanisme transcendantal* » où j'ai retrouvé l'héritage de ce « fils de » que je suis et que je voudrais quelque part transmettre à mon tour, non pas comme un dogme, mais comme une ouverture : « *C'est affirmer le mystère au cœur de l'être humain, sa capacité à s'affranchir du mécanisme qui règne sans partage dans le monde non humain et permet à la science de le prévoir et de le connaître sans fin... de pénétrer le domaine sacré de la vie avec la pensée... de la possibilité d'une foi pratique en l'existence de la liberté... du droit à l'éthique en passant par l'art, la justice, la beauté ou la vérité...* »

Hormis dans les fictions où elles fragmentent la lecture, j'aime les notes de bas de page. J'y reviens toujours par la suite pour un simple survol à la recherche de nouvelles pistes et de suggestions - j'oserai dire de tentations - de lecture. Dans le livre de Bertrand Vergely, celles relatives à Michel Onfray se sont rapidement détachées comme les plus virulentes. « *Quand il leur enseigne le christianisme, il reprend les thèses de Nietzsche et de Michel Onfray expliquant que le christianisme est la religion de la haine ; note de bas de page, Michel Onfray - **Traité d'athéologie**, p 95* » Raté, la providence aurait pu me renvoyer à la page 99. Michel Onfray ! Un nom qui m'interpelle d'autant plus que je n'ai jamais rien lu de lui. Si ce n'est des anathèmes comme celui de Damien Leloup et Samuel Laurent lui reprochant dans une tribune du *Monde*, fin 2014, de faire de la philosophie de comptoir. Ou des louanges comme, paradoxalement, certains de mes collègues, dans des discussions de cantine, le portant aux nues pour sa *Contre-histoire de la philosophie* qu'ils ont écoutée sur France Culture. C'est l'occasion d'une première lecture. Allons-y ! Vais-je retrouver dans son **Traité d'athéologie** les racines de la « religion laïque » que Vincent Peillon, ministre de l'Éducation Nationale, prônait en 2013, contribuant à la fureur de Vergely ?

En pleine « *Kyrielle des interdits* », page 99, Michel Onfray affirme qu' « *au jardin d'Eden, Dieu parle à Adam et Eve ; époque bénie du rapport direct entre la Divinité et ses créatures... Mais avec l'expulsion du paradis, le contact est rompu. D'où l'intérêt de manifester Sa présence dans le détail, au moindre moment du quotidien, dans le plus infime geste. Pas seulement au ciel, Dieu veille et menace partout - et le diable aussi, donc, guette dans l'ombre...* ». Il le résume un peu dans la genèse de son livre, *La mémoire du désert*, sept magnifiques pages initiatiques situées dans le désert de Mauritanie, en relatant une discussion avec un guide. L'Adrar - je l'ai parcouru plusieurs fois, à pied - est l'un de ces Eden qui force la méditation, qui ouvre à cette foi de l'art, de la liberté et de la beauté. Comme Michel Onfray « *dans ce désert Mauritanien sous la lune qui repeignait la nuit avec des couleurs violettes et bleues* » on côtoie les guides, ces hommes bleus épris de liberté et de beauté. Comme Michel Onfray, j'ai partagé avec délectation leur vécu, leur intégration dans la nature, leur témoignage. Jusqu'au moment où, lors d'une veillée, cela se gâte soudain entre notre petit groupe et l'un de nos guides car nous relations naïvement une scène pleine de joie, de camaraderie, à laquelle nous avons assisté en plein été, dans l'Eden d'une oasis de l'Adrar : garçons et filles partageaient à tour de rôle, sous les regards et les plaisanteries et les rires de tous, un grand réservoir en béton qui collectait une eau fraîche qui se déversait ensuite dans un ruisseau ombragé. Impossible, nous blasphémions ! Le même mot, Eden, évoquait pour nous la joie, la fête et pour l'autre, la tentation, le péché, l'insoumission à des règles séculaires. « *Le même livre justifie pourtant ces hommes évoluant chacun aux antipodes de l'humanité : l'un tend vers la sainteté, les autres réalisent la barbarie.* »

Si Luc Ferry philosophait tout en finesse, en tolérance, en questionnement, le traité d'athéologie de Michel Onfray est un manifeste qui veut régler son compte à « *une aliénation : (par) une compassion pour l'abusé doublée d'une violente colère contre ceux qui les trompent avec constance. Pas de haine pour l'agenouillé, mais une certitude de ne jamais pactiser avec ceux qui invitent à cette position humiliante et les y entretiennent. Qui pourrait mépriser les victimes ? Et comment ne pas combattre les bourreaux ?* »

Mais paradoxalement j'ai trouvé dans ce traité d'athéisme, dans ses certitudes, la même violence que celle de notre guide qui voulait nous faire renier la scène de baignade impudique à laquelle nous avons assistée. Comme dans le traité de Vergely, trop démontrer est souvent contre-productif. Pourquoi alors signaler ce livre dans ce journal ? Parce que, par ailleurs, par ses références, ses citations, la contribution des philosophes des lumières, des nihilistes, il met à jour maintes racines de la « religion laïque » et m'a ouvert de nouvelles pistes.

La première : qui est « le premier athée, celui qui dit l'inexistence de Dieu, le philosophe qui le pense, l'affirme ; l'écrit clairement, nettement, sans fioritures, et non avec moult sous-entendus, une infinie prudence et d'interminables contorsions ? Un athée radical, franc du collier, avéré ! Voire fier. Un homme dont la profession de foi - si je puis dire... - ne se déduit pas, ne se suppose pas, ne procède pas d'hypothèses alambiquées de lecteurs en chasse d'un début de pièce à conviction... l'homme aurait pu s'appeler Cristóvão Ferreira, ancien jésuite portugais abjurant sous la torture en 1614 ... (qui) écrit «La supercherie dévoilée», un petit livre explosif et radical » ?

La seconde : « Le miracle viendra bientôt, avec un autre prêtre, l'abbé Meslier, saint, héros et martyr de la cause athée enfin repérable ! Curé d'Étrépigny dans les Ardennes ... Jean Meslier (1664-1729) écrit un volumineux Testament dans lequel il conchie l'Église, la Religion, Jésus, Dieu mais aussi l'Aristocratie, la Monarchie, l'Ancien Régime... et professe un communalisme anarchiste, une authentique et inaugurale philosophie matérialiste et un athéisme hédoniste d'une étonnante modernité. »

Est-ce parce que je découvrais à travers cet essai d'Onfray - mais est-ce exact ? - que l'athéisme était relativement contemporain : une opinion qui apparaissait dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dont ce manuscrit serait la première expression ? Ou est-ce parce qu'il s'agissait d'un prêtre, dont les écrits avait été exhumés par Voltaire, certes dans une version révisée, déiste, que j'ai eu envie de lire le **Testament de Jean Meslier**, curé d'Étrépigny ? Je ne sais. Mais cela ne coûte que du temps, un peu de curiosité et quelques clics sur gallica.bnf.fr pour percevoir sur le fond et la forme l'un des germes d'un mouvement de pensée qui annonce la Révolution Française mais encore plus le matérialisme. Je ne reprendrai pas ici d'extraits des textes du « curé qui a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses », aucune de ces nombreuses et détaillées analyses contradictoires du Livre et des évangiles, ces textes sacrés qui, d'après lui, abusent de la crédulité des « Christicoles ». Mais pour illustrer la tonalité de l'ouvrage, je tiens à citer ici son avant-propos tout en le replaçant dans son contexte vers 1729 - Louis XV, roi par la grâce de Dieu règne depuis peu ; nous sommes 63 ans avant les mesures anticléricales de la Commune de Paris ; deux siècles avant 1905, séparation de l'église et de l'état - « vous connaissez, mes frères, mon désintéressement ; je ne sacrifie point la croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentiments, ce n'est point par cupidité : j'ai obéi à mes parents. Je vous aurais plus tôt éclairés si j'avais pu le faire impunément... J'atteste le Ciel que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des peuples aveuglés, lesquels fournissaient pieusement des sommes considérables pour acheter des prières. Combien n'est pas horrible ce monopole ! Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos sueurs et de vos peines témoignent pour leurs mystères et superstitions ; mais je déteste leur insatiable cupidité et l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement. Qu'ils se contentent de rire de leur propre aisance, mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs, en abusant de l'aveugle piété de ceux qui par leur simplicité leur procurent une vie si commode... J'ai évité avec soin de vous exhorter à la bigoterie ; et je ne vous ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je m'acquittasse, comme Curé, de mon ministère. Mais aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même, lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux mensonges que je détestais dans le cœur ! Quel mépris n'avais-je pas pour mon ministère, et particulièrement pour cette superstitieuse messe, et ces

ridicules administrations de sacrements, surtout lorsqu'il fallait les faire avec cette solennité qui attirait votre piété et toute votre bonne foi ! Que de remords ne m'a point excités votre crédulité ! Mille fois sur le point d'éclater publiquement, j'allais dessiller vos yeux ; mais cette crainte supérieure à mes forces le contenait soudain, et l'a forcé au silence jusqu'à ma mort».

Crainte ! Le maître mot. Est-ce le fait du hasard ? Depuis que, depuis six mois, mes lectures enchainent des essais centrés sur la religion, les événements tragiques revendiqués au nom de Dieu s'accumulent, multipliant les débats sur le fait religieux et les numéros spéciaux des magazines. Comme si l'actualité et, conjointement, mes lectures, voulaient illustrer la terrifiante survivance des craintes qui avaient retenu alors le curé Meslier, la lecture de la biographie de **Joseph Fouché** par Stefan Zweig, me replonge dans des faits similaires, rappelant qu'en 1793 le dit Joseph Fouché, surnommé « le mitrailleur de Lyon » assassine en masse les insurgés qui s'opposaient aux impôts imposés par la Convention. Avec le même zèle il en profite pour éliminer noblaillons, bourgeois et membres du clergé. Avec la même détermination, il fait détruire à la masse quelques symboles architecturaux civils et religieux autour de la place Bellecour. Son Palmyre !

Comme dans un mauvais rêve, j'imagine alors Jean Meslier, curé d'Étrépiigny dans le Ardennes, écrivant la préface de **2084, la fin du monde** le roman de Boualem Sansal. Jean Meslier se reconnaissant en Ati et Koa, metteurs en doute, briseurs de certitude, transposant Étrépiigny en Qodsabad et les Ardennes en Abistan. Jean Meslier se disant qu'il n'avait pas eu lui, comme Boualem Sansal, le courage d'éclater publiquement, mais qu'il a laissé malgré tout son testament, premier objet du doute qui, après avoir circulé sous le manteau pendant 30 ans, a été publié par Voltaire, tout comme cette « *feuille ronéotée gratuite, publiée par un riche commerçant de la région de Sîn, dont quelques exemplaires circulent dans le pays grâce aux caravaniers, raconte cette petite histoire qui ressemble à un conte des montagnes : ...* » en 2084.

Jean Meslier faisant sienne cette phrase qui ouvre le roman de Boualem Sansal : « *La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité.* »

2084, la fin du monde. Boualem Sansal construit ici un étrange roman que je ne saurais situer entre roman noir, fiction orwellienne ou récit mythologique. Il va y déclinier, sur un nouveau registre, les mêmes réflexions et surtout les mêmes interrogations que celles des philosophes dont j'ai précédemment rapporté les propos. C'est Ali, son héros, qui mène cette quête dès la sortie d'un étrange sanatorium en une suite de questions philosophiques. Inacceptable prémonition d'un monde que le temps m'empêchera certes de vivre mais dont je ne voudrais pas être une fois de plus responsable pour la génération de mes petits-enfants !

Ali à qui « *le sanatorium avait rendu la vigueur et ouvert les yeux sur cette réalité impensable qu'il y avait un autre pays dans leur monde et qu'une frontière introuvable, et par là infranchissable et mortelle, les séparait. Quel peut être ce monde où l'ignorance atteint un point tel que l'on ne sait pas qui habite sa propre maison, au fond du couloir ?* »

C'était amusant de se poser la question qui rend fou : un homme continue-t-il d'exister si du monde réel on le projette dans un monde virtuel ? » Hélas, au fur et à mesure que j'avancais dans le roman, ce monde virtuel ne devenait que le développement bien réel de germes que nous vivons aujourd'hui. Germes que Sansal exhibe en les déguisant à peine. Par exemple, en effet, ces conversations que j'écoute indiscretement dans le métro en essayant de les décrypter, « *Si d'aucuns avaient pensé qu'avec le temps et le mûrissement des civilisations les langues s'allongeraient, gagneraient en signification et en syllabes, voilà tout le contraire : elles avaient raccourci,*

rapetissé, s'étaient réduites à des collections d'onomatopées et d'exclamations, au demeurant peu fournies, qui sonnaient comme cris et râles primitifs, ce qui ne permettait aucunement de développer des pensées complexes et d'accéder par ce chemin à des univers supérieurs. À la fin des fins règnera le silence et il pèsera lourd... ».

Ali mais aussi Koa. Deux compères, deux rebelles, par lesquels Boualem Sansal souhaite nous projeter dans l'urgence, nous alerter afin que ce qu'il ose, dans de nombreux entretiens, qualifier de 3^{ème} guerre mondiale ne se transforme en autodafé de nos livres, de notre musique et donc de notre culture. « *Les deux compères menaient leurs petits travaux dans plusieurs directions. Il fréquentait assidûment la mockba, étudiant le Gkabal, écoutant le mockbi commenter les légendes de l'Abistan mille fois grossies, observant les ouailles entrer en catalepsie dès lors que les crieurs les invitaient à l'oraison par la salutation «Salut à Yölah et à Abi son Délégué» reprise en chœur par les répétiteurs et la masse des orants, le tout dans une atmosphère intensément recueillie et discrètement soupçonneuse. Il y avait dans tout cela comme un formidable tour de passe-passe, plus on regardait, moins on comprenait. Un principe d'incertitude gouvernait les croyants, on ne savait parfois s'ils étaient vivants ou s'ils étaient mort ni si, à cet instant, eux-mêmes faisaient la différence.»*

Boualem Sansal. Constant et courageux Boualem Sansal que j'avais découvert à la bibliothèque d'Achères, reçu par Yvon Le Men.

2084 est, lui aussi, un manifeste. Il faut cependant le lire même si personnellement je trouve qu'il n'a pas autant de finesse, et par là même de force, que son avant-dernier roman *Le village de l'Allemand ou Le Journal des frères Schiller*. Peut-être est-ce parce que le parti pris d'écrire une suite ou plutôt une histoire parallèle à *1984* de George Orwell l'a finalement handicapé par les nombreuses contraintes qu'il s'y est imposé. Je pense par exemple à l'usage de cette « novlangue ». Or cette novlangue est essentielle pour éviter des accusations de phobie d'une religion particulière, mais pour nous rappeler que ce que Boualem Sansal raconte s'est peu ou prou réalisé chaque fois qu'un dogme politique, économique ou religieux a dominé et que cela peut se répéter encore. Par cet artifice il nous avertit que ce ne sont pas les religions qu'il faut combattre mais bien tous ceux qui veulent, sur leur fondation, par leur obscurantisme dirigé, en dériver une version simplificatrice, liberticide et castratrice.

Boualem Sansal, lors de ses interventions ou de ses commentaires, fait souvent référence aux Lumières. Celles qui annonçaient la Révolution, la tolérance et la démocratie.

À travers cette succession de lectures j'ai surtout réalisé qu'il n'y a, jusqu'à présent, qu'un enchaînement d'utopies contrariées. Comme celle qu'ont su proposer - quitte à me répéter, relisez vous aussi *Joseph Fouché* de Stefan Zweig - les lumières de la Déclaration des Droits de l'homme et du Citoyen en 1793. Mais que certains ont su aussitôt dévoyer pour imposer la Terreur et, dans le chapitre du fait religieux, les éphémères et meurtriers épisodes du Culte de la Raison et du Culte de l'Être Suprême. Ce qui me rassure, que l'histoire enseigne, c'est qu'à peine un an plus tard, en 1794 les citoyens ont su rapidement dépasser la tentation de ce premier Abistan. Ailleurs, en Europe ou en Asie, quel que soit le dogme fondateur, en particulier politique, d'autres Abistan seront toujours renversés, plus ou moins rapidement. Espoir donc.

2084 est une invitation à mécroire : « *mécroire, c'est refuser une croyance dans laquelle on est inscrit d'office...* » sans naïveté car «... et c'est là que le bât blesse, l'homme ne peut se libérer d'une croyance qu'en s'appuyant sur une autre, comme on soigne une addiction avec des drogues, en l'adoptant plus avant, en l'inventant si besoin. » Vigilance donc.

Et pour résister, se libérer de ces addictions, Boualem Sansal nous propose langue, culture et réflexion comme exutoires : « *Quel rapport existe-t-il entre religion et langues ? La religion se conçoit-elle sans langue sacrée ? Qui de la religion ou de la langue vient en premier ? Qu'est-ce qui fait le croyant : la parole de la religion ou la musique de la langue... Quid des langues vulgaires, qu'avaient-elles inventé, qu'est-ce qui les avait créées ? La science et le matérialisme ? La biologie et le naturalisme ? La magie et le chamanisme ? La poésie et le sensualisme ? La philosophie et l'athéisme ? Mais que veulent dire ces choses ? Et qu'ont à voir là-dedans la science, la biologie, la magie, la poésie, la philosophie ? N'ont-elles pas été également bannies par le Gkabal et ignorées par l'abilang ?* » C'est par le questionnement qu'Ali et Koa nous interpellent.

Philofiction ?

&En tout cas un roman salutaire et une invitation à s'enrichir de ce principe d'incertitude en ouvrant et en franchissant les frontières, sans rechercher l'Homme-Dieu ni craindre l'Homme-Diable mais « *comme les nomades et les contrebandiers, qui, eux, savent bien qu'aucune frontière ne sépare une montagne d'une autre, un col d'un autre, un nomade et un contrebandier d'un autre. La frontière est leur lien. Si parfois des caravanes disparaissent et d'autres sont attaquées et décimées, ils savent qui sont les responsables, ce sont les caravaniers eux-mêmes, ceux qui ont rompu avec les lois divines pour s'adonner au vol et au crime.* »



sans titre - technique mixte

Notes de lecture

Par Ronda Lewis

L'indiscipline de l'eau, anthologie personnelle, Jacques Darras. Gallimard, 2016

Nommer Namur

I

Parler c'est avec la voix.

Chanter c'est avec la voix.

Parler n'est pas chanter.

La voix peut chanter des paroles.

La voix ne peut parler la chanson.

La voix qui parle la chanson parle les paroles de la chanson.

Dans ce cas elle n'a plus besoin de la chanson.

La voix qui parle les paroles d'une chanson est étrange.

Si je me mets à parler les paroles d'une chanson sans la chanson
J'aurai l'air de dire un poème.

La voix qui parle les paroles d'une chanson dit en fait un
poème.

Tous les poèmes ne sont pas des chansons.

Tous les poèmes ne veulent pas avoir l'air de chansons.

Aujourd'hui les poèmes des poètes sérieux n'ont pas l'air de
chansons.

Surtout pas l'air de chansons.

Aujourd'hui les poèmes n'aiment pas la musique.

La voix qui parle dans le poème se méfie terriblement de la
voix qui chante.

La voix qui parle dans le poème veut prendre son indépendance.

La voix à chanson et la voix à parole ne se parlent plus.

Le dernier poète chanteur s'appelle Aragon.

C'est la parole qui ne parle plus à la musique.

C'est sa décision et pas l'inverse.

La chanson, elle, continue à chanter toutes sortes de paroles
sans espèce de distinction.

La chanson ne recule devant aucune parole.

La chanson qui est musique emporte toutes les paroles.

On peut faire opéra de toute parole.

Quand on veut se moquer de l'opéra on se met à chanter
n'importe quoi.

Des indications posologiques sur une fiole de médicament.

On se fiche de la fiole.

On se fiche de la fiole des gens.

On se fiche de l'opéra-fiole.

Une cuiller à soupe de paroles pour l'opéra matin midi et soir.

L'opéra va très bien merci, il ne tousse plus.

L'opéra est la fiole médicamenteuse de la musique.

L'opéra avec son nom latin est un pharmacien de village
mélomane.

Une anthologie de poésie est aussi épaisse qu'un roman, mais elle est plus indisciplinée... ou plus libre. On peut ouvrir le livre où l'on veut. On peut même tourner les pages dans le sens des mangas japonais. Remonter ou descendre les pages ou le pays en vers, cette collection de poèmes de Jacques Darras permet toute approche : dans le train, sur le canapé, on se pose pendant quelques pages et laisse le flot des mots et des images nous inonder. Il y a une beauté dans la sonorité des mots choisis qui rend la lecture agréable et qui nous apaise dans l'énergie qu'est le *Darras écrit*. Sous cette surface méditative les références culturelles bouillonnent et l'œil analytique du poète demande une attention accrue aux détails et aux échos littéraires, d'histoire, d'une vie. Et l'on peut lire cette collection pour toutes sortes de raisons : pour le plaisir d'entendre la sonorité *voltigeante* ; pour apprécier la richesse de la culture personnelle du poète ; pour le thème exprimé dans le poème ; parce que les mots font renaître quelque chose oublié dans notre passé... Je suis sûre qu'il y en a d'autres.

Il n'y a pas d'histoire sur laquelle je peux faire des allusions afin d'aiguiser votre curiosité alors je me contenterai de présenter quelques poèmes, chacun de nature différente.

Avance à l'allumage sur moteur de marque alexandrine classique

Dans un rythme très proche du parler quotidien, Darras démarre le moteur en alexandrin, le nerf même de la poésie classique. Personnellement, je n'ai jamais vu le lien entre la voiture moderne et François Villon, le mauvais garçon- mais poète de génie- du XIV^e siècle, mais Darras m'a convaincue. Après tout, « nous sommes une abstraction déguisée en concret ».

Chimay

Une ville belge jumelée avec Conflans-Sainte-Honorine (France) et Ramsgate (Angleterre). Conflans, dont l'Oise la rivière trouve sa source à Chimay, avait comme responsabilité de prévenir Paris contre une éventuelle invasion des Vikings et Ramsgate, une ville d'origine viking. Qu'est-ce qu'elles ont en commun ? La bière, bien sûr ! « L'histoire de la terre est histoire de l'amour ». C'est vrai, il ne parle pas de la bière, ni de Ramsgate, ni de Vikings, mais en bon anglo-saxon « Piss off ».

Invention du poème « marché-parlé » sur la route d'Eupen

Un poème sur la poésie même : la façon de façonner les vers (marcher) ; la façon de voir si ça marche ; la façon de voir le monde ; la façon d'explorer et contourner/détourner les mots qui semblent aussi solide que le pavé. Darras écrit « Je veux que l'on entende la fraîcheur du vin à mes lèvres. » Ainsi il franchit « la frontière par nuance » et le lecteur le suit.

Balcon en forêt avec de la neige autour

Ce poème commence doucement, d'un ton réfléchi et posé. Une étude sur la couleur blanche, un vers après l'autre dans une dégringolade d'images et de références, « Blanche comme du latin inactif au milieu d'une phrase française » et où - utilisez vos yeux autant que vos oreilles - « L'hiver est l'infinif du ciel ».

Fougères

Qu'elles frôlent la taille
de qui s'avance dans la souplesse de leurs
feuilles et rame avec les bras tenus haut
comme lorsqu'on marche sur le fond de la mer
et que l'on pare le déferlement des lames
avec les mains détournant le visage pour essuyer
la gifle mouillée la caresse de sel
avant de reprendre pied sur un banc
de sable où l'écume grésille en petites
molécules blanches, les fougères
pareillement entraînent à la navigation
du corps dans l'ombre liquide soyeuse
qu'elles secrètent entre leurs lignes comme un humus
diffus qu'elles distillent par les tendons ligneux
qui s'enracinent dans la terre noire des fossés
où l'on plonge au point de disparaître jusqu'au
cou et recevoir la gifle douce des sporanges
cependant qu'une odeur âcre éclate
insidieusement, enveloppe la tête d'un nuage
fauve dans lequel toute la terre résume
la subtilité de sa nuit, fait tenir l'aigu
de son désir dans le triangle sexuel
de la feuille féminine

Par Claudine Guillemin

À propos de Jón Kalman Stefánsson

Avant de partir en Islande, j'ai découvert Jón Kalman Stefánsson par l'intermédiaire de son traducteur Eric Boury. En août 2015, est parue sa chronique familiale *D'ailleurs les poissons n'ont pas de pieds* que je souhaite lire car sa trilogie *Entre ciel et terre*, *La tristesse des anges*, *Le cœur de l'homme*, publiée aux éditions Gallimard respectivement en 2010, 2011 et 2013 m'a captivée. Jón Kalman Stefánsson dédie son roman aux deux sœurs Bergljót K. Thràinsdóttir (1938-1969) et Jóhanna Thràinsdóttir (1940-2005). Bien que l'action se passe à la fin XIX^e siècle les réflexions sont toujours d'actualité.

« *Nous allons te parler de gens qui vivaient en notre temps, soit il y a plus de cent ans, et ne sont guère plus pour toi que des noms inscrits sur des croix inclinées ou des pierres tombales fissurées. D'une vie et de souvenirs qui ont disparu en vertu de l'implacable loi du temps. Et cela, nous allons le changer. [...]* »

La moitié des Islandais écrit et un sur dix est publié. La langue, les mots, la lecture, la littérature, l'éducation et la transmission sont essentiels. Jón Kalman Stefánsson cite Niels Juls, *Récit de voyage d'Eirikur de Brunir*, Jón Olafsson, « Steinn », 1958, de Hannes Pétursson à la mémoire de Stein Steinarr, poète atomique du XX^e siècle :

« *La vie, c'est la vie en un long voyage sous les étoiles. Mourir, ce n'est rien que le mouvement absolument blanc* ». Un des héros, Bårdur, se donne du courage en s'imprégnant de poésies qu'il se répète comme cet extrait de « *Le Paradis perdu* » de Milton :

*S'en vient le soir
Qui pose sa capuche
Emplie d'ombre
Sur toute chose,
Tombe le silence,
Déjà se lovent
La bête sur son lit d'humus
L'oiseau dans son nid
Pour le repos nocturne.*

Milton, traduit par Chateaubriand, est un poète aveugle qui a écrit cette œuvre en Angleterre en 1828 pour s'approcher de Dieu, lequel, « *tout comme le ciel, l'arc-en-ciel ou l'essentiel, s'éloigne dès qu'on se lance à sa poursuite* ».

L'écrivain insiste sur l'importance des mots.

« *Les besoins de l'homme ne sont pas légion : il lui faut aimer, se réjouir, manger, puis un jour, il meurt. Pourtant, plus de six mille langues sont parlées à travers le monde, pourquoi doivent-elles être si nombreuses si c'est pour exprimer d'aussi simples désirs ? Et pourquoi n'y parvenons-nous que très rarement, pourquoi la lumière qui habite les mots pâlit-elle dès que nous les écrivons ? Une caresse, un frôlement peuvent en dire plus que tous les mots du monde, c'est vrai, mais la caresse s'estompe au fil des ans et nous avons à nouveau besoin des mots, ils sont nos armes contre le temps, la mort, l'oubli, le malheur. Lorsque l'homme a prononcé son premier mot, il est devenu ce fil qui tremble éternellement entre malveillance et bienveillance, entre ciel et terre, entre paradis et enfer. Ce furent les mots qui tranchèrent les racines unissant l'homme à la nature, ils furent à la fois le serpent et la pomme et nous élevèrent de la sublime et ignorante condition de l'animal jusqu'à un monde que nous ne comprenons pas encore. L'histoire affirme qu'ici, autrefois, presque au commencement des temps, la différence entre le mot et son sens était à peine mesurable, mais les mots se sont usés au cours du*

voyage de l'homme et la distance qui les sépare de leur sens s'est tellement allongée qu'aucune vie, aucune mort ne semble plus pouvoir la réduire jusqu'à la combler.

Mais voilà, les mots sont la seule chose que nous avons.

Certains mots sont probablement aptes à changer le monde, ils ont le pouvoir de nous consoler et de sécher nos larmes. Certains mots sont des balles de fusil, d'autres des notes de violon. Certains sont capables de faire fondre la glace qui nous enserme le cœur et il est même possible de les dépêcher comme des cohortes de sauveteurs quand les jours sont contraires. »

« Les mots ne sont pas des blocs de pierres inertes ni des ossements blanchis et battus par les vents sur les montagnes. Avec le temps les mots les plus banals sont susceptibles de s'éloigner de nous pour se transformer en musées d'une époque révolue, abritant des choses disparues qui ne reviendront pas. [...] » « Autrefois nous existions, jadis nous avions des noms et ils étaient parfois prononcés de manière que les déserts de la vie verdissent. »

[...] « Il faut consentir à plus de sacrifice et avoir plus de résistance si on veut parvenir à lester sa vie, certains appellent cela le bonheur, d'autres la sécurité, les mots, comme toujours ne font que décrire notre for intérieur. »

[...] « Vis, instruis-toi, ne laisse pas la misère t'étouffer et ne te laisse pas écraser par les déceptions. »

Jón Kalman Stefánsson nous transporte à travers l'Islande.

« C'était en ces années où, probablement, nous étions encore vivants. Mois de mars, un monde blanc de neige, toutefois pas entièrement. Ici la blancheur n'est jamais absolue, peu importe combien les flocons se déversent, que le froid et le gel collent le ciel à la mer et que le frimas s'infiltré au plus profond du cœur où les rêves élisent domicile, jamais le blanc ne remporte la victoire. Les ceintures rocheuses des montagnes s'en délestent aussitôt et affleurent, noires comme le charbon, à la surface de l'univers immaculé. Elles s'avancent, saillantes et sombres, au-dessus de la tête de Bardur et du gamin au moment où ceux-ci s'éloignent du Village de pêcheurs, notre commencement et notre fin, le centre de ce monde. Et ce centre du monde est dérisoire et fier. Ils avancent à vive allure -juvéniles jambes, feu qui flambe -, livrant également contre les ténèbres une course tout à fait bienvenue puisque l'existence humaine se résume à une course contre la noirceur du monde, les traîtrises, la cruauté, la lâcheté, une course qui paraît si souvent tellement désespérée, mais que nous livrons tout de même tant que l'espoir subsiste. »

Cet Islandais contemporain de Reykjavik et Keflavik nous envoie des images :

« dix bons kilomètres de mer d'un bleu froid qui ondulent d'impatience » « verdit la couronne d'un champ » « les pissenlits jaunes s'allument dans l'herbe »

« La voile est l'aile d'un oiseau : la liberté. »

« La tempête s'est figée et les gouttes de pluie ne sont plus des gouttes mais des yeux transparents. Et ce que les yeux voient, ils le disent au ciel. »

Jón Kalman Stefánsson nous invite à méditer sur la mort.

« L'enfer, c'est d'être mort et de prendre conscience que vous n'avez pas accordé assez d'attention à la vie à l'époque où vous en aviez la possibilité. L'homme est d'ailleurs une drôle de mécanique qu'il soit vivant ou mort. Quand il est confronté à de grands drames, que sa vie est taillée en pièces, il convoque automatiquement sa mémoire et s'enfonce dans ses souvenirs comme un petit animal qui va se réfugier dans sa tanière. Ainsi en va-t-il de nous. Vous observer nous console légèrement, c'est pourtant une distraction qui prend un goût amer quand vous faites mauvais usage de votre vie, que vous commettez un acte qui ne manquera pas de vous torturer pour l'éternité, mais c'est surtout dans nos propres souvenirs que nous nous plongeons, c'est là que se trouve le fil qui nous relie à l'existence. [...]

Quelles puissances titanesques, à part le désespoir, nous propulsent-elles donc par-delà l'incommensurable pour que nous vous contions les histoires de vie aujourd'hui éteintes. Nos paroles sont des brigades de sauveteurs désemparées, équipées de cartes de géographie inutilisables et du chant des oiseaux en guise de boussole. [...]

Dans « *La tristesse des anges* » il nous fait réfléchir aux problèmes existentiels qui n'ont pas d'âge. « *Maintenant, il ferait bon dormir jusqu'à ce que les rêves deviennent un ciel, un ciel calme et sans vent où quelques plumes d'ange virevoltent doucement, où il n'y a rien que la félicité de celui qui vit dans l'ignorance de soi. Mais le sommeil fuit les défunts. Lorsque nous fermons nos yeux fixes, ce sont les souvenirs qui nous sollicitent à sa place. Ils arrivent d'abord isolés, parfois d'une beauté argentée, mais ne tardent pas à se muer en une averse de neige étouffante et sombre : il en va ainsi depuis plus de soixante-dix ans. Le temps passe, les gens meurent, le corps s'enfonce dans l'humus et nous n'en savons pas plus. D'ailleurs, il n'y a ici que bien peu de ciel, les montagnes nous l'enlèvent, et les tempêtes, amplifiées par ces sommets, sont aussi noires que la fin de toute chose. Parfois pourtant, quand le ciel s'éclaircit après l'un de ces déchaînements, il nous semble apercevoir une traînée blanche dans le sillage des anges, loin au-dessus des nuages et des cimes, au-dessus des fautes et des baisers des hommes, une traînée blanche, telle la promesse d'un immense bonheur. Cet espoir nous emplit d'une joie enfantine et notre optimisme englouti de longue date se réveille un peu, mais il creuse également le désespoir, l'absolu désespoir. C'est ainsi, une lumière intense engendre des ombres profondes, une grande joie recèle en elle, quelque part, un grand malheur et le bonheur de l'homme semble condamné à se tenir à la pointe d'un couteau. La vie est assez simple, ce que l'homme n'est pas, ce que nous nommons les énigmes de l'existence ne sont que les enchevêtrements et les forêts impénétrables qui nous habitent. La mort détient les réponses, est-il écrit quelque part, et elle libère l'antique sagesse des enchantements qui l'emprisonnent : c'est évidemment là une parfaite ineptie. Ce que nous savons, ce que nous avons appris nous le tenons du poème, du désespoir et, enfin, des souvenirs lumineux tout autant que des grandes trahisons. Nous ne détenons nulle sagesse, pourtant ce qui vacille au fond de nous la remplace et a peut-être plus de valeur. Nous avons parcouru une longue route, plus longue que quiconque avant nous, nos yeux sont telles des gouttes de pluies : emplis de ciel, d'air limpide et de néants. Vous ne courez donc aucun risque en nous écoutant. Mais si vous oubliez de vivre, vous finirez comme nous, cette cohorte égarée entre la vie et la mort. Si morte, si froide, si morte. Quelque part, loin à l'intérieur des contrées de l'esprit, au creux de cette conscience qui confère à l'humain sa grandeur et sa malignité, se cache une lumière qui vacille et refuse de s'éteindre, refuse de céder face au poids des ténèbres et de la mort qui étouffe. Cette lumière nous nourrit autant qu'elle nous torture, elle nous enjoint à continuer au lieu de nous allonger comme un animal privé de parole pour attendre ce qui, peut-être, ne viendra jamais. La lumière scintille et nous continuons. Nos mouvements sont sans doute incertains, hésitants, mais leur but est clair – il s'agit de sauver le monde. De nous sauver, vous, en même temps que nous-mêmes, avec ces histoires, ces lambeaux de poèmes et de rêves depuis longtemps éteints au fond de l'oubli. Nous sommes à bord d'une barque à rame vermoulue et, avec nos filets moisis, nous attraperons les étoiles. »*

Le fruit de ses réflexions apparaît en italique au début des chapitres.

« La mort n'est d'aucune consolation, et si tant est qu'on puisse en trouver une, c'est au cours de la vie. Et pourtant, rien n'est aussi mésestimé que l'existence. Vous maudissez les lundis, la tempête, vos voisins, vous maudissez les mardis, le travail, l'hiver et cela s'évanouira en une fraction de seconde. Tout ce foisonnement sera réduit à néant et remplacé par l'indigence de la mort. Que ce soit dans la veille ou dans le sommeil, vous pensez à des choses insignifiantes, et qui sont à mille lieues de l'essence. Combien de temps vit un être humain en fin de compte, combien connaît-il d'heures limpides, combien de fois existe-t-il avec la même intensité que le courant électrique au point d'illuminer le monde ? L'oiseau chante, le ver se tourne au creux de la terre afin que la vie n'étouffe pas mais vous, vous maudissez les lundis, vous maudissez les mardis, le nombre des opportunités qui s'offrent à vous diminue et cela rejailit sur le scintillement argenté qui vous habite. Nous sommes morts, ou plutôt nous avons simplement cessé de vivre, nous ne sommes plus que des êtres emplis d'ombre, et dont les os moisissent dans l'humus. Les années ont passé par dizaines et plus personne ne sait rien de nous. Les corbeaux ne remarquent rien, ils nous traversent le corps de leur vol sombre en croissant sans

même le savoir, ce n'est pas drôle quand un grand oiseau noir vous transperce, ne laissant derrière lui qu'un croassement rauque. Nous sommes une aberration, un malentendu, des mouches prises entre deux mondes. Au début, nous avons cherché refuge dans l'amertume, peu de choses ont le pouvoir de nourrir aussi bien son homme, elle vous alimente, vous ronge et vous polit jusqu'à vous disloquer, puis, nous avons tenté de nous consoler en nous réjouissant du spectacle de votre vie, de vos erreurs, de vos gâchis, de vos éternelles défaites face à la cupidité. »

Dans « Le cœur de l'homme », Jón Kalman Stefánsson fait réfléchir encore.

« La mort n'est ni lumière ni ténèbres, mais simplement tout autre chose que la vie. Parfois, nous sommes assis au chevet des mourants et assistons au spectacle de l'âme qui s'éloigne peu à peu, chaque existence constitue un univers en soi et c'est une douleur de la voir disparaître, de voir toute chose réduite à néant en l'espace d'un instant. Les jours des uns et les jours des autres diffèrent évidemment, certains ne sont que banalité, d'autres ne sont qu'aventures, mais chaque conscience forme un monde qui part de la terre et monte jusqu'au ciel ; alors, comment se peut-il qu'une chose aussi grande disparaisse aussi facilement pour ne plus devenir que néant, sans laisser derrière elle ne serait-ce que quelques traces d'écume, ne fût-ce qu'un écho ? Mais il y a longtemps maintenant que quiconque a rejoint notre cohorte, nous sommes des ombres exsangues, nous sommes moins que des ombres et il est mauvais d'être mort sans avoir pour autant le loisir de périr vraiment, cela, aucun être humain ne saurait en sortir indemne. [...] »

Comment est-il possible d'être moins que rien et de conserver le souvenir de tout, d'être défunt et de n'avoir jamais perçu la vie avec autant d'intensité que précisément maintenant ? »

L'auteur rend primordial le comportement des hommes.

« Un antique traité de médecine arabe affirme que le cœur de l'homme se divise en deux parties, la première se nomme bonheur, et la seconde, désespoir. En laquelle nous faut-il croire ? »

« Chaque homme est responsable de sa vie et n'est pas censé partager cette responsabilité avec autrui, pourquoi l'être humain aurait-il des jambes si elles ne sont pas capable de la soutenir tout en lui procurant une certaine indépendance ?

Proverbes, dictons et expressions recèlent la sagesse des temps anciens, les leçons tirées de l'existence de plusieurs générations, sculptées et polies dans des mots adéquats afin qu'on ne les oublie pas, qu'ils traversent les époques, où serions-nous sans les connaissances du passé, le travail grandit l'homme, c'est à la fois d'une grande vérité et d'une bêtise douteuse. Le travail nous a permis de rester en vie, mais ce qui nous élève est le sacrifice, la capacité de s'oublier, ce qui nous grandit est d'être là et d'attraper la main qui se tend vers nous. »

« Le regret de n'avoir pas convenablement vécu sa vie. La douleur d'être mort et de ne pouvoir partir. De ne pouvoir cesser de croire à cette chose qui se trouve au-delà de toutes les distances et que nous nommons Dieu, que nous nommons rédemption, que nous nommons espoir. Le regret de constater que la fuite exige moins d'efforts pour l'homme que la confrontation avec la vérité en ce monde où règne l'imperfection [...] La terreur que suscite en nous la pensée de savoir qu'un jour vous vous réveillerez comme nous, ombres difformes, piégées entre vie et mort. La douleur de vous voir récolter sans réfléchir les fruits de l'enfer et cette façon que vous avez de laisser le poison envahir votre sang : Préjugés. Cupidité. Cruauté. Violence. Egoïsme. »

« Le temps n'est qu'illusion, la seule unité de mesure qui vaille est la vie. L'être humain est toujours semblable, qu'importe le temps qui passe, ce que nous nommons années, les modes changent, l'homme demeure. » Le gamin « pleure sa propre mort, il sombre en pleurant, de douleur et de désespoir, de désir de vivre, mais pas de peur. Ceux qui n'ont jamais trahi la vie ne redoutent pas la mort. »

Par Patrick Fourets

Le ramadan de la parole, Jeanne Benameur. Editions Actes sud junior, 2007

*Je croyais que c'était beau d'être une femme
J'y avais cru dans les yeux de ma mère.
J'ai découvert que ça pouvait être une maladie. Honteuse.
Qu'il faut se faire oublier pour pouvoir vivre tranquille.
Je ne dis même pas « respectée ». Je dis « tranquille »*

Le ramadan de la parole paraît au mois de mai 2014. Ce printemps-là, le texte de Jeanne Benameur fait souffler un vent de liberté comparable à celui du printemps de mai 1968.

Au cours d'un entretien, cet hiver, j'ai eu l'occasion de la questionner à ce sujet. Elle m'a confirmé son sentiment : « *on piétine dans l'histoire des femmes.* » L'actualité lui donne raison. Elle rend indispensable la lecture de cet ouvrage, ô combien dans le présent.

Le ramadan de la parole pourrait être un pamphlet, un tract féministe, un texte engagé...

Il est une œuvre littéraire qui sonne juste ; composée de 3 monologues que Jeanne Benameur met en scène.

Même les Chinoises n'ont plus les pieds bandés

Premier texte du triptyque. J'ai eu l'impression de lire la scène 1 de l'acte 1 d'une pièce de théâtre inachevée. La force de ce texte, réside dans son rythme (phrases courtes), sa forme choisie (le monologue), des mots simples, un jeu de questions.

« Moi, mon temps, ma mère, j'ai envie de le passer à lire, à m'instruire. Ça vous dérange ? Une bonne épouse ne doit pas en savoir plus que son époux, c'est ça ?

Donc une bonne épouse doit être comme le bon cheval du laitier, dotée de belles œillères ! Mais le monde ma mère, le monde est vaste ! Je veux apprendre ! Je veux voyager ! »

Jeanne Benameur situe précisément « *Même les Chinoises n'ont plus les pieds bandés* » en 1920. L'histoire d'une jeune femme qui refuse les carcans traditionnels de la classe bourgeoise et son éducation de jeune fille de bonne famille.

« Une jeune fille de bonne famille fait de la broderie, apprend à surveiller la cuisinière et la femme de chambre, tapote sur un piano, sans faire l'artiste pour autant, et rêve du mariage. »

Elle jette à la tête de sa mère, ses envies de vivre autrement, dans une colère maîtrisée non dénuée d'affection, mais déterminée.

« Je sais. Je dis trop de choses. Je veux trop de choses. Et je ne suis pas un garçon ! La belle affaire ! Comme s'il fallait être un garçon pour souhaiter vivre libre ! Est-ce qu'être une femme est une malédiction ? »

La finesse du propos est qu'il n'est pas manichéen. Le personnage fait un choix personnel de la libre lecture. Ses livres, objets de son opposition avec sa mère marquent la rupture entre les deux femmes. C'est un thème fort dans la pensée de Jeanne Benameur. « *Ce soir, je lui donnerai tous mes livres, tous, pour qu'ils continuent à vivre, à respirer de sa lecture à elle. Je sais qu'ainsi rien ne sera perdu.* » La transmission par le savoir, le combat contre l'ignorance, le droit de décider par soi-même, voilà ce qui nous est proposé dans cette lecture. Vent de liberté, à mon sens, propre à redonner de l'élan à la marche féminine. En 1968, nous avons proclamé : Il est interdit d'interdire. Aujourd'hui, Jeanne Benameur clame pour les femmes :

« Même les Chinoises n'ont plus les pieds bandés, ma mère. Vous ne me ferez pas marcher à petits pas. Je veux parcourir les rues et le monde à grandes enjambées. Je veux courir, sauter, danser. Je veux connaître ! »

Peut-être un jour, une scène 2... un acte 2. Ce texte est un appel. Il se lit sans s'interrompre. A la première ligne, vous êtes en haut du toboggan. Vous vous laisserez glisser jusqu'à la dernière

page par ce monologue en empathie avec cette jeune femme. Au bas de la dernière, vous reprendrez votre souffle, bouleversé peut-être comme je l'ai été.

Le ramadan de la parole

Le deuxième volet du triptyque met en scène une jeune fille qui au moment des faits a entre 12 et 13 ans. Face à elle, un jeune homme qu'elle trouve beau. Il lui profère, ainsi qu'à ses deux amies, des paroles grossières. (« *Des mots de boue* »). Pour se défendre, elle lui répond : « *On ne parle pas comme ça à des jeunes filles* ». Explication : « *Ces mots c'étaient comme un bouclier avec ma vie qui scintillait dedans et le regard de ma mère pour arrêter la boue.* ». Le garçon n'admet pas la remarque, les copains le rejoignent pour se moquer plus encore. Pire : « *Alice et Zora sont restées à rire avec les garçons qui nous insultaient.* »

Drame des cours de récréation, des cités de banlieue, de la solitude de celle qui résiste, et pire encore, pire : « *Zora est arrivée avec un voile sur la tête. Pour avoir la paix. Voilà ce qu'elle a dit.* »

L'héroïne prend une décision : « *...je commence mon ramadan à moi. Et aucun dieu ne l'a prescrit. C'est moi qui décide. Je fais le ramadan de la parole.* »

Jeanne Benameur nous met spectateur de cette jeune résistante « aux lois des garçons », comme nous le sommes, si nous prenons le temps d'observer les adolescents au quotidien dans notre proximité. Point de morale dans le propos, pas de théorie philosophique. Des faits, rien que des faits. L'histoire se suffit à elle-même, fruit d'un travail de réflexion de Jeanne Benameur. Elle n'impose rien. Elle dit. Des mots qui portent la pensée de la jeune fille. Pour l'avoir rencontrée, je souscris à sa remarque qui dit en substance : le langage se suffit à lui-même. Pas la peine d'en rajouter. Son texte est court, mais l'essentiel y est qui nous interpelle.

La jeune fille n'est pas misanthrope. Elle a envie d'être aimée : « *C'est mal d'avoir envie qu'un garçon vous regarde ? C'est mal d'avoir envie qu'il approche sa main de votre main ? Qu'il touche votre peau ?* »

Être libre d'aimer, sans subir le jugement, en recherche d'harmonie, voilà l'ambition de la jeune fille, son parcours qui nous est conté :

« Qu'il vienne, celui pour qui je me délierai du ramadan de la parole.

Celui pour qui ma parole sera.

Entière.

Je suis une vraie femme.

Fière et libre.»

A l'affiche

Troisième et dernier volet de cette suite de trajectoires. Nous retrouvons une jeune femme qui peut avoir 18 à 20 ans. L'auteur comme à son habitude nous laisse deviner. Elle est belle. Elle fixe un garçon dans le métro. Pourquoi ? Faut-il l'écrire ? Jeanne Benameur ne se teste pas dans le genre policier. Elle est bien dans sa manière : texte qui touche à la poésie, images nettes, portées par le mot juste fruit de son travail d'écriture. Le métro est arrêté à une station. Plan cinématographique qui donne envie de rentrer dans le texte. Le métro repart. Nous sommes assis à côté de la jeune fille, face au jeune homme, témoin. Elle nous raconte. Sa mère demi nue est exposée, pose suggestive en affiche 3 par 4, ventant une marque de parfum. Drame de la pudeur, de l'argent facile. La jeune femme questionne sa mère :

« *Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi ? Oh, je sais bien. Tu as dit en riant : l'argent n'a pas d'odeur. Et tu as même ajouté : Et si en plus c'est pour du parfum, alors ! Oui, je sais pourquoi tu as fait ça. Tu as gagné beaucoup d'argent. Beaucoup. Et ce n'est qu'un début.* »

Jeanne Benameur a l'art de poser les questions. Elle n'apporte pas de réponses. Celles-ci appartiennent au lecteur. Mais son questionnement n'est pas superficiel. Il est profond. Fruit de sa réflexion, de ses propres interrogations. C'est mon ressenti.

Ici encore, l'empathie est forte. Elle est tenue par l'amour de la fille pour la mère malgré son jugement porté et son point de vue :

*« Je devrais être imposée sur la fortune,
Maman, car je suis fortunée, oui,
Des mots qui m'ouvrent le monde
Qui me disent des pays
Et des êtres que je ne rencontrerai jamais
Aucune banque ne peut comptabiliser mes richesses
Et aucune feuille d'impôt n'en fait état
Ma richesse est secrète
Immense, immense
Et toujours plus vaste
Tu en es la part la plus précieuse.
Je voudrais couvrir chaque affiche où tu es nue
Du manteau de princesse
Que tu m'avais cousu pour un Noël. »*

Notices biographiques

Jeanne Benameur : vit à La Rochelle et consacre l'essentiel de son temps à l'écriture. A publié chez Actes Sud : *Laver les ombres* (2008), *Les Reliques* (2005), *Ça t'apprendra à vivre* (1998), *Les Insurrections singulières* (2011), *Profanes* (2012), et *Otages intimes* (2015). A également publié pour la jeunesse, essentiellement chez Thierry Magnier.

Gérard Cartier : né en 1949 à Grenoble. Ingénieur (tunnel sous la Manche, liaison Lyon-Turin) et poète (prix Tristan-Tzara, prix Max-Jacob). Derniers livres : *Tristran*, poèmes (2010) ; *Cabinet de société*, récits (2011) ; *Le voyage de Bougainville*, poèmes (2015) ; *Du neutrino véloce*, récit (2015). Le présent texte est un chapitre d'un roman en cours d'écriture (*L'oca nera*).

Jean Gabriel Cosculluela : né en 1951 à Rieux-Minervois. Ecrivain, traducteur de l'espagnol, éditeur (directeur de la collection *Lettre Suit* aux éditions Jacques Brémond et co-dirige la collection *Espaces de peu* aux éditions Atelier des Grames). Nombreuses publications en revues. Dernière publication : *Nudité du seul*, éditions La Canopée, 2016.

Frédéric Cubas-Glaser puisant son inspiration dans l'Espagne pluriculturelle et tolérante d'Al-Andalus, ce peintre construit une œuvre symbolique et poétique, nourrie d'histoire de l'art.

Cloé Dumont : une vingtaine d'années écoulées. Ecrire et lire pour le plaisir. Ses racines achéroises l'ont poussée à découvrir les *Chantiers d'écriture* de la bibliothèque Paul-Eluard à Achères (78). Un plongeon dans l'inconnu pour découvrir, apprendre et s'émerveiller. Son premier écrit publié.

Laure Escudier est auteure, plasticienne et musicienne. Ses textes sont publiés dans diverses revues et anthologies. (*Traversées, L'Intranquille, 17secondes, Dossiers d'Aquitaine, concours...*)

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. Cinq nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié un premier texte dans le numéro 11 de la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux née en 1947, une enfance en Afrique, dite noire, des racines dans les Pyrénées Orientales, dite Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret.

Dominique Guertault : le mot qui pourrait le mieux la définir est le mot « voyage ». Voyage dans l'espace extérieur à la découverte d'autres paysages et de nouvelles rencontres. Voyage dans l'espace intérieur à travers la littérature et les arts. A l'âme vagabonde et s'en accommode très bien. Participe à l'atelier d'écriture de Gérard Noiret à la Bibliothèque d'Achères.

Luce Guilbaud : peintre, poète, vit et travaille en Vendée. Présente dans de nombreuses revues, publie aussi pour la jeunesse. Elle accompagne d'autres poètes de ses illustrations et gravures. Derniers titres : *Renouées* (avec A. Marembert), *Le petit pois*, 2014. *Mère ou l'autre*, Ed. Tarabuste, 2014. *Aux quatre orientes le fleuve*. Ed. Vagamundo, 2015. *Vent de leur nom*, Ed. Henry, 2015.

Claudine Guillemin : ex-géologue, enseignante retraitée qui a toujours soif de voir et d'apprendre.

Cécile Guivarch auteure franco-espagnole née près de Rouen en 1976. Elle anime le site de poésie contemporaine *Terre à Ciel*. Ses dernières parutions en 2015 : *Renée en Elle*, Editions Henry et *S'il existe des fleurs*, Editions L'Arbre à paroles.

Anne Houdry : photographe de formation, aime ouvrir les fenêtres. Vit et travaille en Ile-de-France.

Christophe Jubien : né en 1964 à Thouars, vit à Chartres depuis 2000, bricole des émissions dans une petite radio d'intérêt local. Dernières parutions : *Le Monde d'Emile*, Editions Corps Puce, 2014 et *La vieille 4L sert de remise aux prunes bleues*, Gros Textes, 2015.

Paul Kilemnik était peintre et avait notamment exposé à la bibliothèque multimédia Paul-Éluard. Ses œuvres dans lesquelles les couleurs, la lumière et les formes éblouissent sont inspirées par les constructivistes russes, le travail de Delaunay ou encore l'univers de Fernand Léger. **Andrée Kilemnik**, sa femme, a accepté de nous recevoir. C'est avec précision et émotion qu'elle nous parle du parcours de son mari, ainsi que de son œuvre.

Marie-France Le Cabellec : participe aux *Chantiers d'écriture* à la bibliothèque de la ville d'Achères animés par Gérard Noiret.

Gérard Leyzieux : né en 1953 à Rochefort-sur-mer, écrit principalement de la poésie. Primé à plusieurs concours français et internationaux, publie ses textes dans des revues en France ainsi qu'à l'étranger. Il publie ses mots modelés à l'émotion dans la mobilité du son également dans différentes revues électroniques et contribue régulièrement à plusieurs sites littéraires.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Valérie Loiseau : graveur-sculpteur, vit et travaille au Mesnil-Saint-Denis dans ce territoire des Yvelines dont elle est originaire. Conçoit et propose des projets artistiques sur mesure pour un public d'enfants et d'adultes aussi bien avec les institutions culturelles que des associations.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *J'en gage le corps* (2011) aux éditions de l'Amandier et *Métamorphose du chemin* (2014) aux éditions Éclats d'encre.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Géraldine Serbourdin : auteure et enseignante en études théâtrales dans la région lilloise.

Hélène Sevestre : née en 1953 en Argentine. *Poèmes sauvages*, éd. Denoël, coll. Les Lettres Nouvelles, 1972 ; *Le Sang qu'on appelle le manger rouge*, éd. Pierre Emile, 1979 ; *Voyage en Argentine*, éd. Parler net, 1986 ; *Les Iles Malouines*, Imprimerie Nationale, coll. Littératures, 1989.

Claude Vercey : chroniqueur régulier pour *Décharge* (www.dechargelarevue.com), responsable de la collection Polder. Dernières publications : *Si ça se trouve* (Corps Puce éd.), *Mes Escaliers* (Carnets du Dessert de Lune éd.), *Toboggans* (L'Arbre à paroles), *La bonne cause* (Gros Textes) et *Une affaire de Chaperon rouge* (La Renarde rouge).

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Paul Kilemnik © P.Kilemnik
et Valérie Loiseau pour les pages 67 à 72

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.